



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

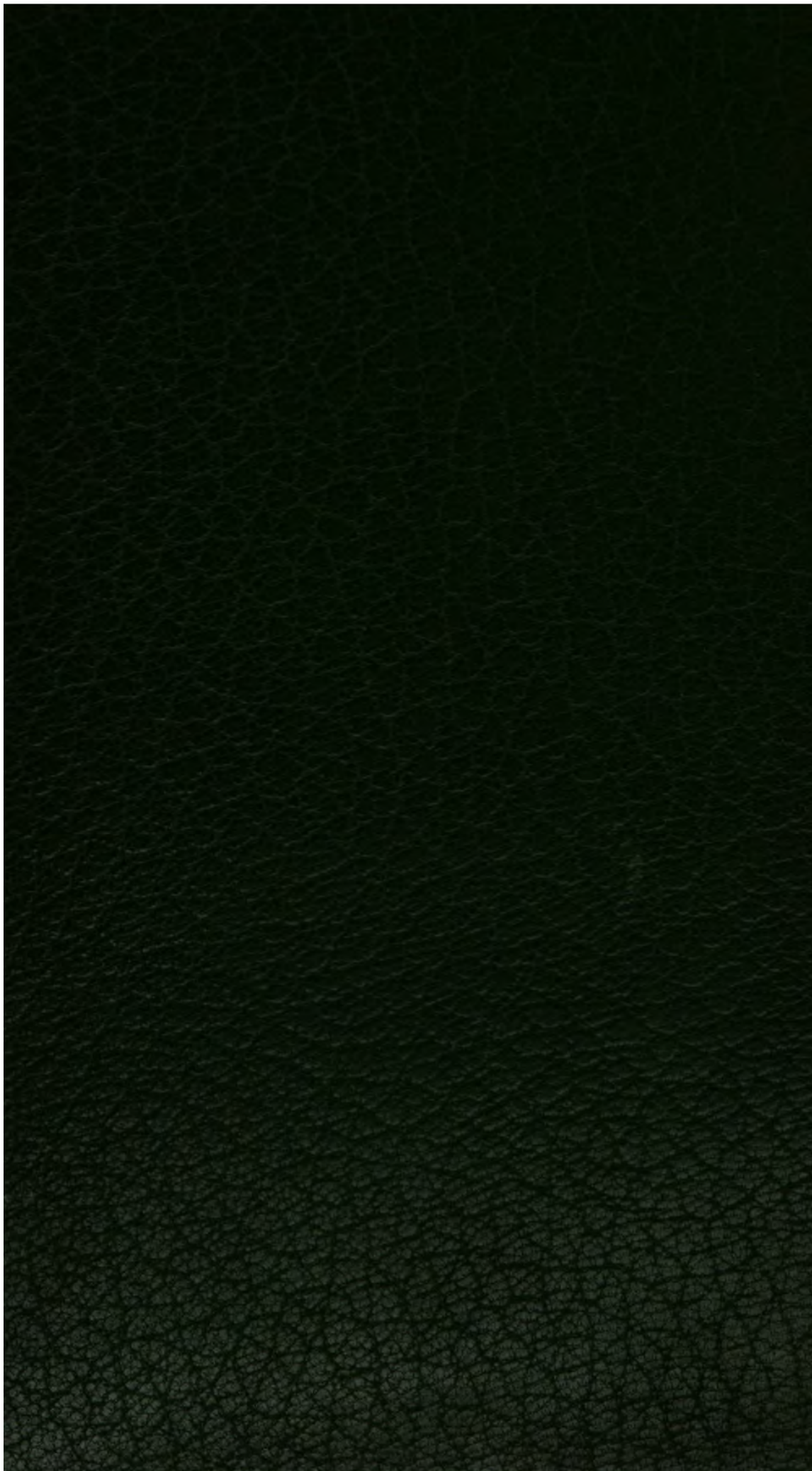
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

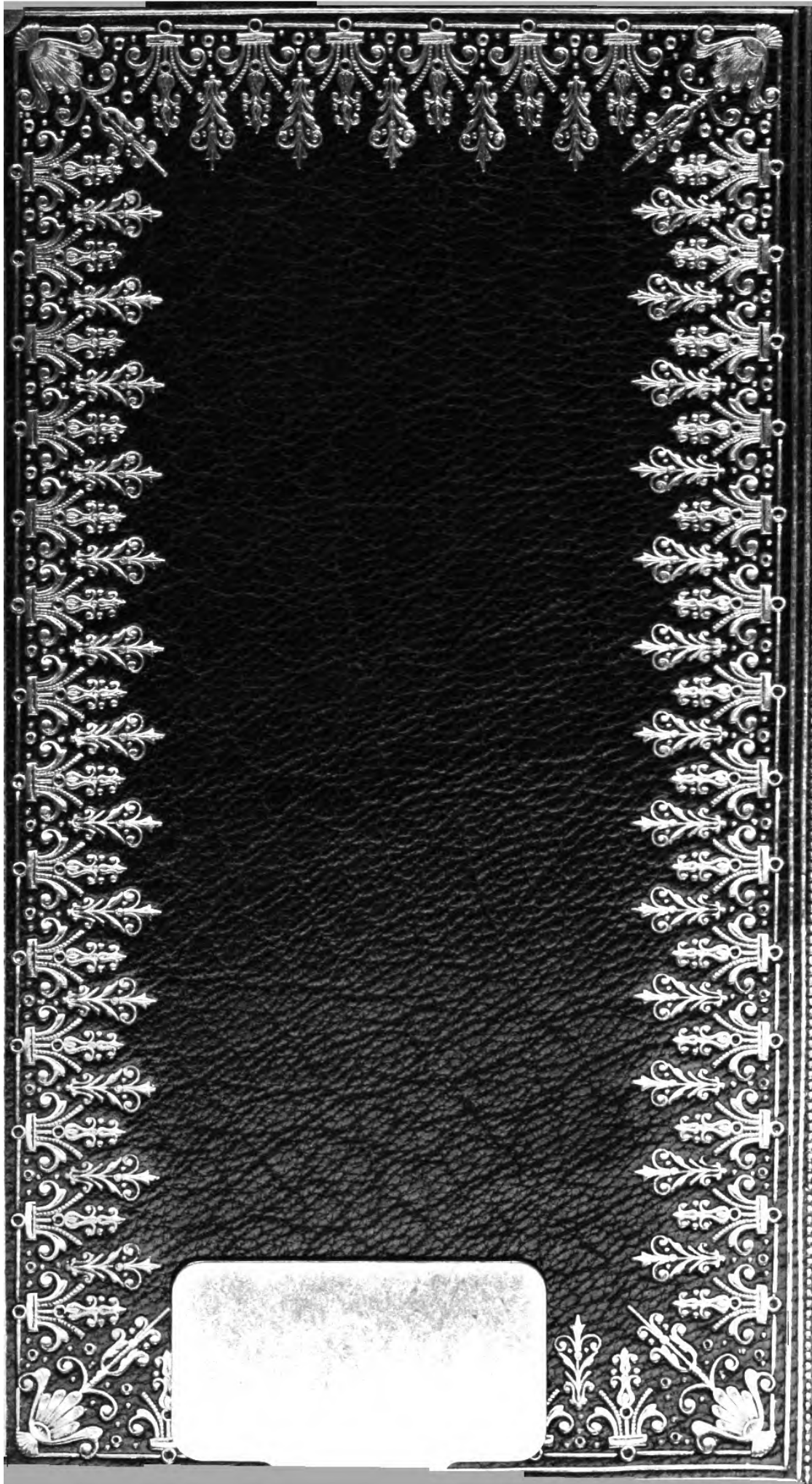
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



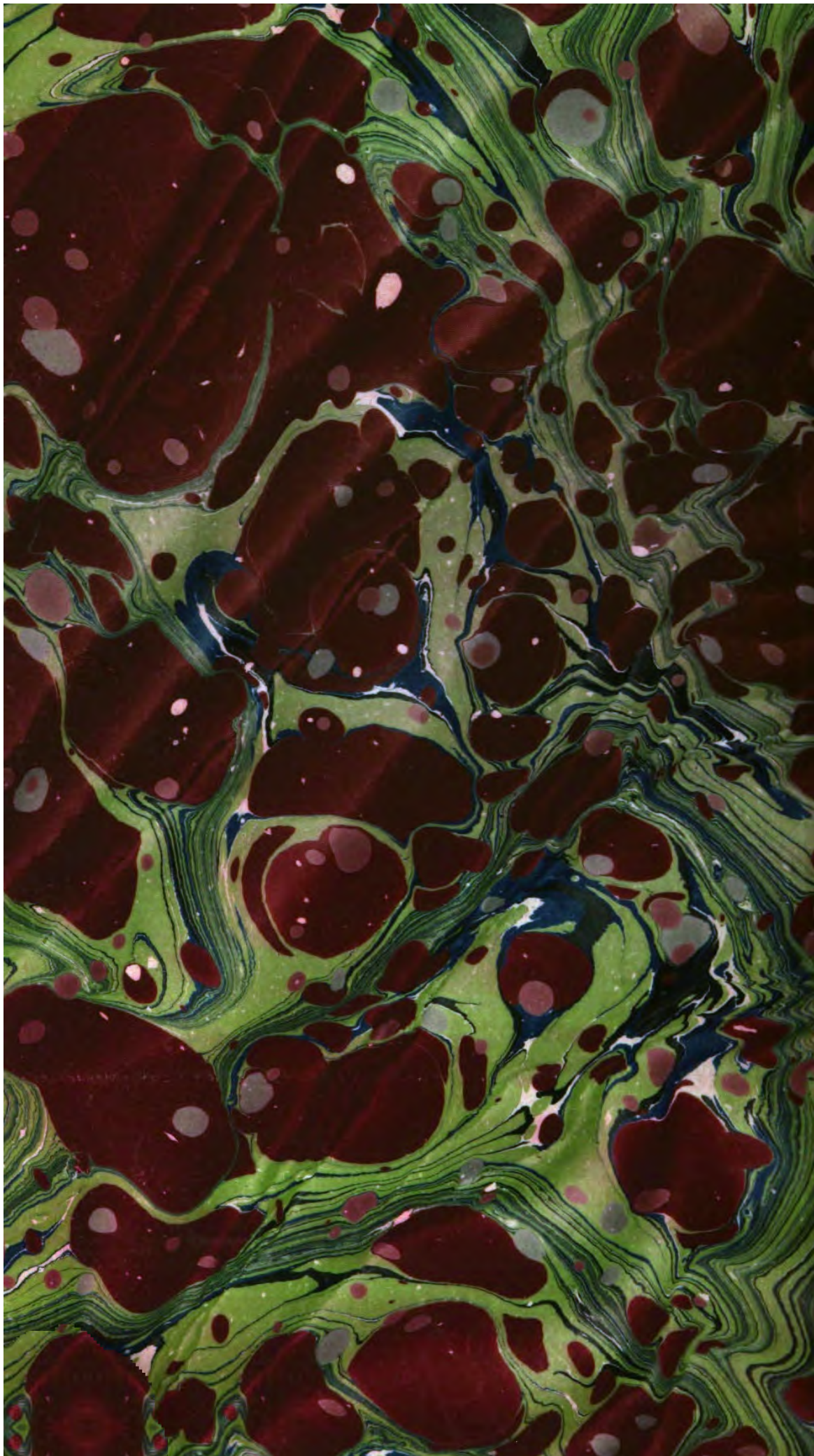




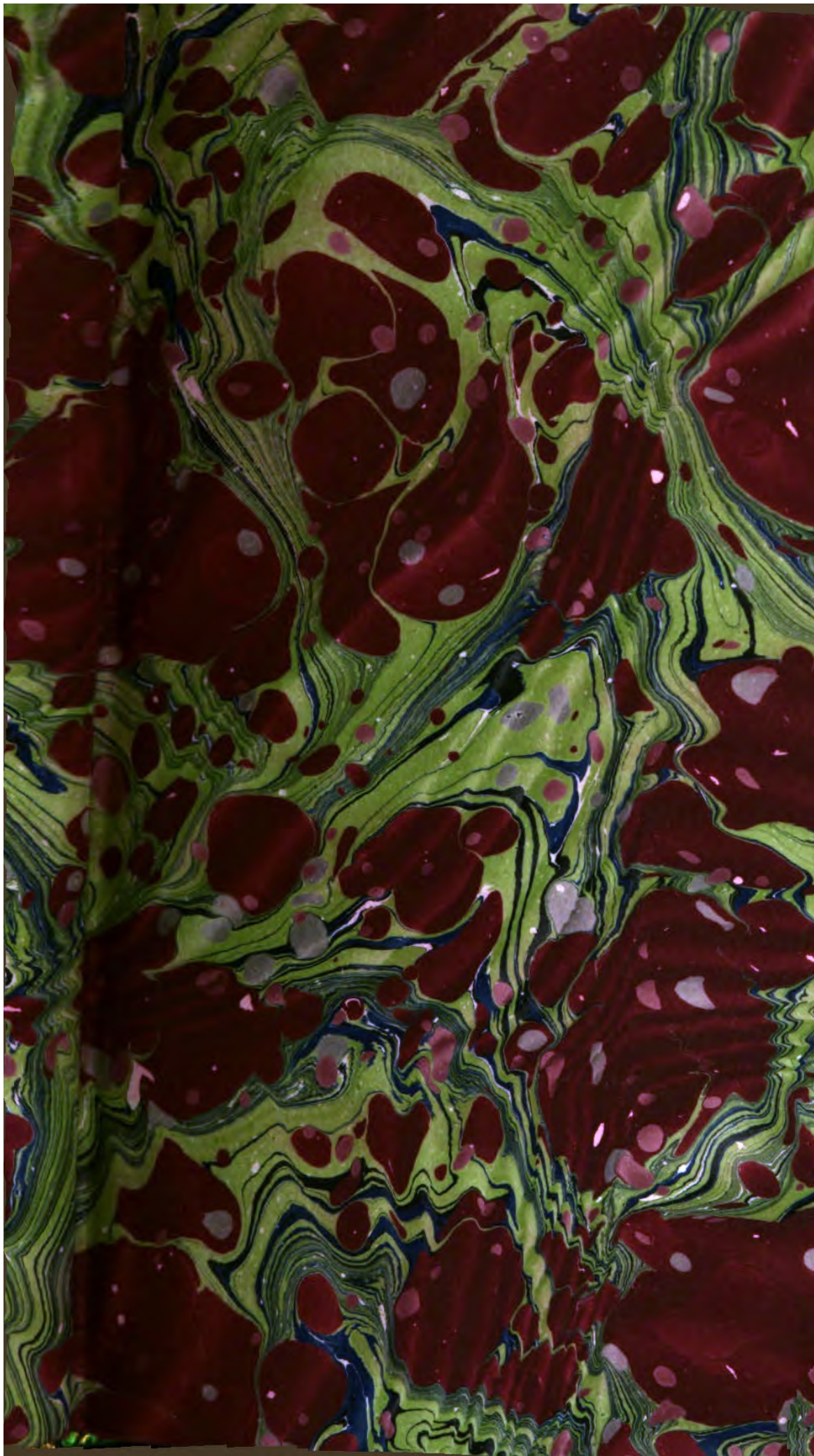




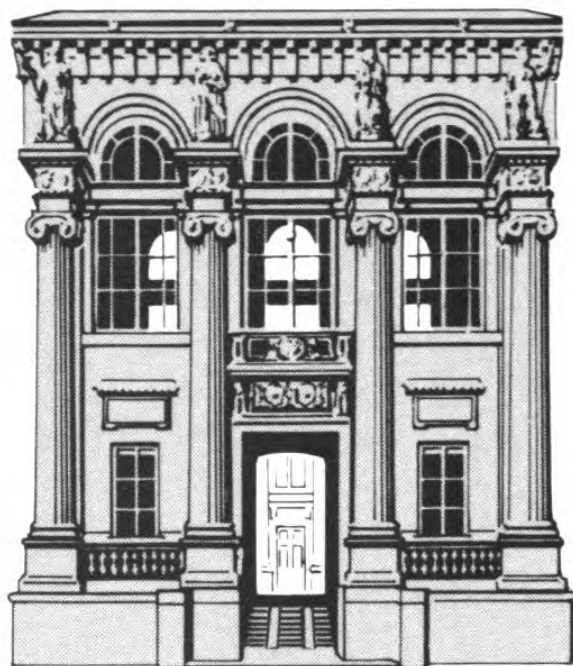








TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

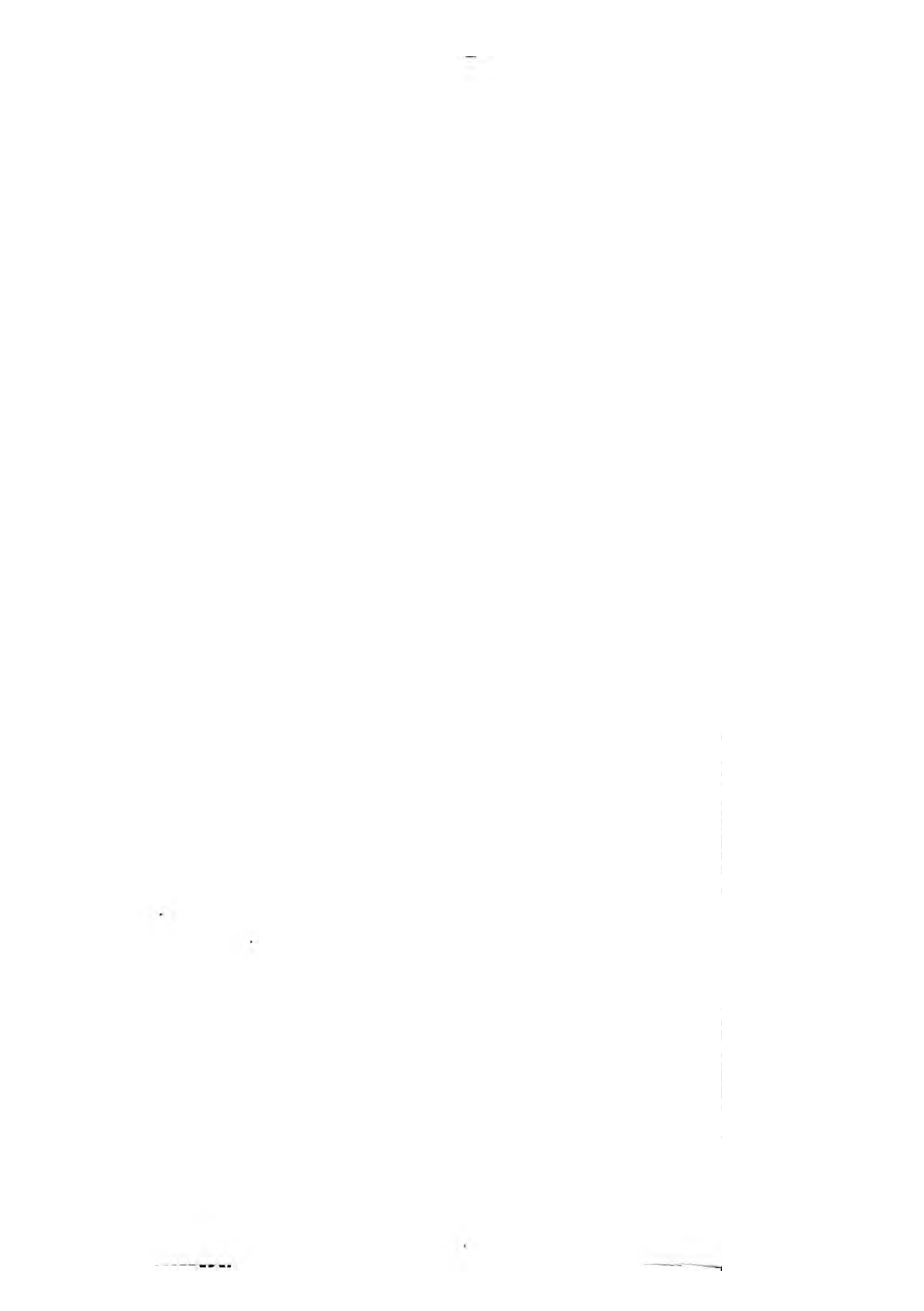
Arch. 8<sup>o</sup>. F. 1708















LE  
THÉÂTRE

DE

M. RENARD.

Tom. 1. er



LES  
ŒUVRES  
DE  
Mr. REGNARD.  
TOME I.



A PARIS,  
Chez PIERRE RIBOU, Quay des  
Augustins, à la descente du Pont-Neuf,  
à l'Image Saint-Louis.

---

M. DCCVIII.  
*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

*PIECES CONTENUES*  
*dans ce I. Volume.*

**L**A SERENADE.

LE BAL.

LE JOUEUR.

LE DISTRAIT.

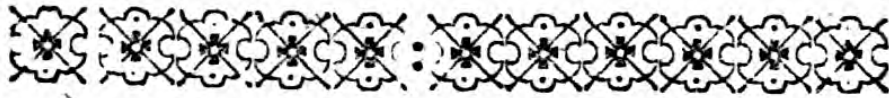
LE RETOUR IMPREVEU.

ATTENDEZ-MOY SOUS L'ORME.



LA  
SERENADE,  
COMEDIE.

REPRÉSENTÉE EN 1693.



## A C T E U R S.

**M**R. GRIFON, Pere de Valere.

V A L E R E, Amant de Leonore.

Mad. A R G A N T E, Mere de Leonore.

**LEONORE.**

Mr. M A T H I E U.

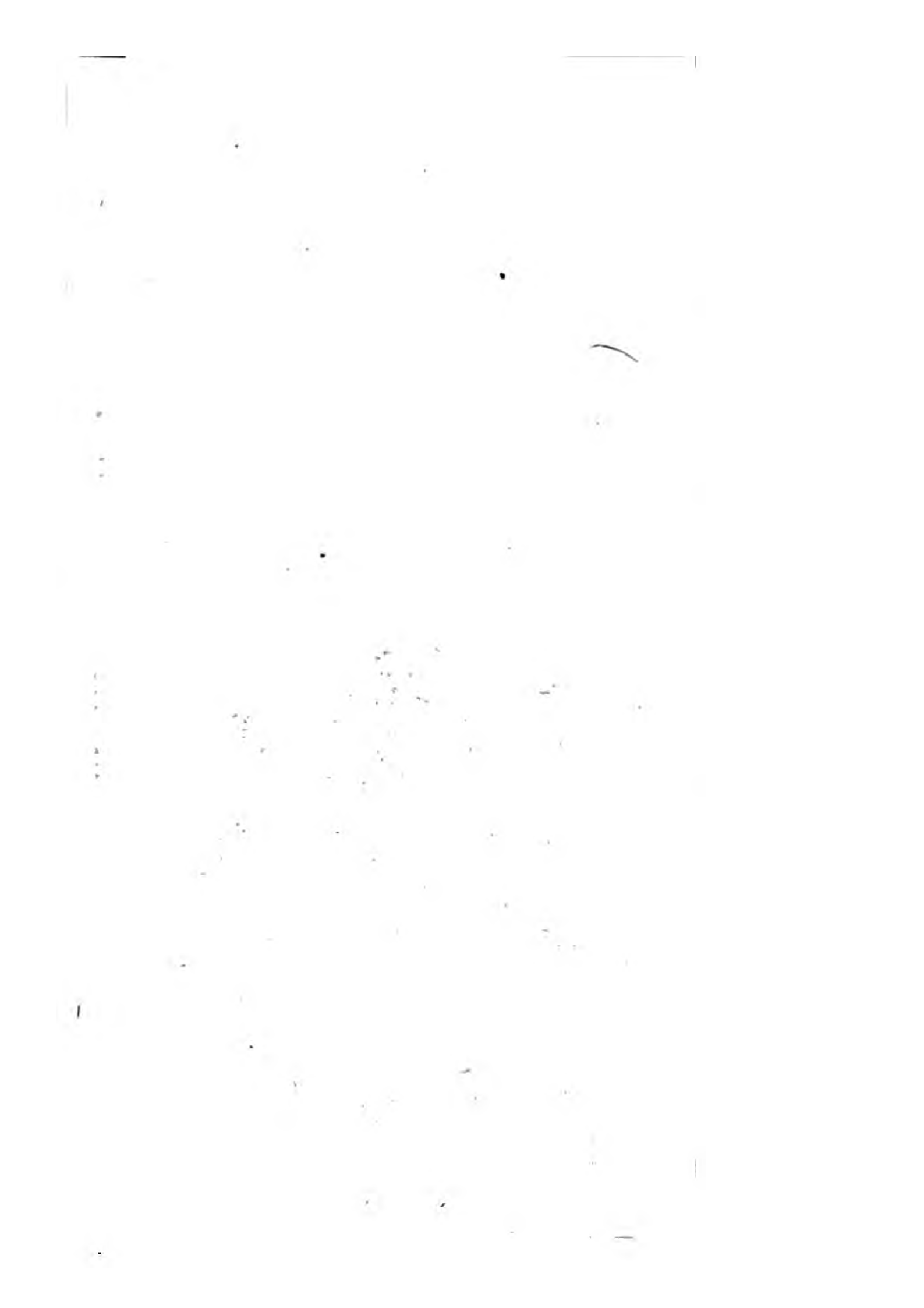
S C A P I N, Valet de Valere.

M A R I N E, Servante de Mad. Argante.

C H A M P A G N E, Valet de Mr. Mathieu.

Musiciens & Danseurs.

*La Scene est à Paris.*





*La Serenade.*





LA  
SERENADE,  
COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.

Mr. MATHIEU, MARINE.

MARINE.



E vous dis encore une fois, que Madame n'est pas au logis, & qu'il faut que vous reveniez, si vous voulez luy parler.

Mr. MATHIEU.

A la bonne heure, je reviendray. Cependant, Marine, dis-luy que j'ay vendu un Colier à la personne qui doit epouser Mademoiselle sa fille.

MARINE.

Je voudrois, Monsieur Mathieu, que vous fussiez étranglé par votre gorge, avec votre diantre de Colier. C'est donc vous qui vous êtes mêlé de cette affaire? Ne devriez-vous pas songer que les mariages legitimes ne sont point de votre competence? Un Ccur-

4 LA SERENADE,  
tier d'usure , comme vous , ne doit s'intriguer que  
d'affaires de contrebande , & laisser les honnêtes filles  
en repos.

Mr. MATHIEU.

A Dieu ne plaise , ma pauvre Marine , qu'on voye  
jamais aucun vray mariage de ma façon. Je ne fais  
point faire de marché à vie , c'est un métier trop pe-  
rilleux. Une fille est une marchandise qu'on ne scau-  
roit garantir , & l'on n'en a pas plutôt fait l'implet-  
te , qu'on voudroit en estre défait à moitié de perte.

MARINE.

Ouy , mais ceux qui font des mariages ne s'emba-  
rassent gueres du succès ; & quand ils ont reçu leur  
pot de vin , & que le poisson est dans la nasse , sauve  
qui peut. Vous connoissez du moins l'homme qu'on  
luy destine , puisque vous luy avez vendu un Collier ?

Mr. MATHIEU.

Je vay le luy livrer , & en recevoir de l'argent.

MARINE.

Cen'est pas là ce que je demande ; quel homme  
est-ce ?

Mr. MATHIEU.

C'est un fort honnête homme , fort riche , fort vieux ,  
& fort gouteux.

MARINE.

Que la peste te crève !

Mr. MATHIEU.

Sa figure n'est peut-estre pas des plus ragoûtantes ;  
mais , comme vous sçavez , entre l'utile & l'agréable il  
n'y a pas à balancer.

MARINE.

Ouy , pour des ladres comme vous , qui ne connoissent  
d'autre bonheur que celui d'amasser du bien ; & de faire  
travailler leur argent à gros , & tres gros interest : mais  
pour une jeune personne , comme Leonore , qui cherche  
à passer ses jours dans le plaisir , vous trouverez bon ,  
s'il vous plaist , vous & Madame sa mere , qu'elle  
préfere l'agréable à l'utile , & que moy de mon costé ,

## COMEDIE. 5

je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi biscornu que celui-là.

Mr. MATHIEU.

Helas ! ma pauvre enfant, romps, casse le mariage en mille piéces, je m'en soucie comme de cela. Je t'aideray même en cas de besoin, pourveu que tu me faisses payer de mes peines un peu grasement.

MARINE.

Un peu grasement ! Eh mort de ma vie, n'estes-vous pas déjà assez gras ? Allez, vous devriez mourir de honte, d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

Mr. MATHIEU.

Marine est toujours railleuse ; mais je ne songe pas que mon homme m'attend. Il veut donner tantost une Serenade à sa Maîtresse : Musiciens & filles de chambre ont volontiers commerce ensemble ; n'y en a-t'il point quelqu'un de tes amis, à qui tu voudrís faire gagner cet argent-là ?

MARINE.

Qu'il aille au diable, avec sa Serenade. Je vay songer à luy donner l'aubade, moy.

Mr. MATHIEU.

Ce mariage te met de mauvaise humeur. Je voudrois bien rester plus long-temps avec toy, je ne m'y ennuye jamais.

MARINE.

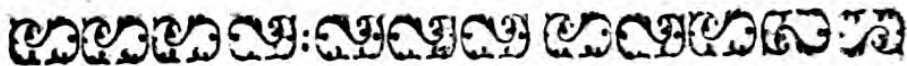
Et moy, je m'y ennuye toujours.

Mr. MATHIEU.

Adieu.

MARINE *seule.*

Je prie le Ciel qu'il te conduise, & que tu te puisses casser le cou. Il n'y auroit pas grand mal, quand tous ces maquignons de mariages-là seroient au fond de la riviere avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valere ! Il ne sçait pas son malheur. J'ay une lettre à luy rendre de ma Maîtresse. Voicy son Valet à propos.



## SCENE II.

SCAPIN, MARINE.

SCAPIN.

Bon jour , ma charmante.

MARINE.

Bon jour , mon adorable.

SCAPIN.

Comment se porte ta Maîtresse ?

MARINE.

Mal.

SCAPIN.

Il y a toujours quelque chose à refaire aux filles.

MARINE.

Et ton Maître ?

SCAPIN.

Il se porteroit assez bien , s'il avoit un peu plus d'argent.

MARINE.

Je n'ay jamais connu un Gentilhomme plus gueux que celui-là.

SCAPIN.

Monsieur Grifon , son pere , est bien riche , mais il est bien ladre.

MARINE.

Nous nous en appercevons.

SCAPIN.

Tel que tu me vois , je sers mon Maître sans gages , & *incognito*.

MARINE.

Comment *incognito* ?

SCAPIN.

Ouy , Monsieur Grifon ne sçait pas que son fils a l'honneur d'estre à moy , il ne me connoist pas mes-

COMEDIE.

7

me, je loge en ville, & je vis d'emprunt.

MARINE.

Tu fais souvent mauvaise chere.

SCAPIN.

Assez. Cela n'empêche pas que je ne nourrisse quelquefois mon Maître, quand il est mal avec son Pere.

MARINE.

Voila un beau ménage !

SCAPIN.

Hé, dis-moy un peu...

MARINE.

Je n'ay rien à te dire. Tien, rends cette lettre-là à ton Maître.

SCAPIN.

Comme tu fais Marine ! regarde-moy un peu.

MARINE.

Hé bien, que me veux-tu ?

SCAPIN.

Vous plairoit-il seulement, ô Beauté Leopardé ! me dire le contenu de cette lettre ?

MARINE.

Je n'ay pas le temps.

SCAPIN.

Tu me romps si souvent la tête de ton babil, quand je te prie de ne dire mot !

MARINE.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on souhaite.

SCAPIN.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te taire, Marine, c'est le moyen de te faire parler.

MARINE.

Je parleray, s'il me plaît.

SCAPIN.

Et tant qu'il te plaira.

MARINE.

Et me tairay, si je veux.

SCAPIN.

Dis, si tu peux, mon enfant, cela est difficile.

A iiij



3 LA SERENADE,

MARINE.

Mais voyez cet animal, qui veut m'empêcher de parler !

SCAPIN.

Je n'ay garde.

MARINE.

Voila encore un plaisant visage, pour fermer la bouche à une femme !

SCAPIN.

Fort bien.

MARINE.

Ny toy, ny ton pere, ny ta mere, ny toute ta peste de generation, ne me feroit pas rabattte une sillabe.

SCAPIN.

Quelle est agreable !

MARINE.

Quand on parle bien, on ne parle jamais trop.

SCAPIN.

Tu ne devrois pas parler souvent.

MARINE.

Va, va, quand je seray morte, je me tairay assez.

SCAPIN.

Jamais tant que tu auras parlé.

MARINE.

Tu voudrois donc sçavoir le contenu de la lettre ?

SCAPIN.

Moy, point du tout, je ne veux rien sçavoir.

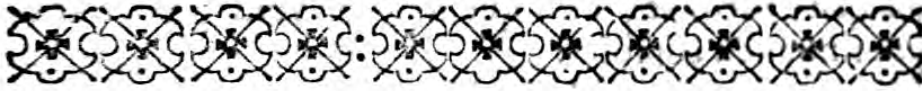
MARINE & SCAPIN *parlent ensemble.*

MARINE.

Oh, tu sçauras pourtant malgré que tu en ayes, que ma Maîtresse se marie aujourd'huy avec un homme qu'elle n'a jamais veu ; que sa mere a terminé l'affaire ; qu'elle prie Valere . . . Que la peste te créve, adieu.

SCAPIN.

Oh, tu auras menti, & il ne sera pas dit que tu me feras entendre malgré moy. Je ne veux rien sçavoir, laisse-moy en repos, garde tes nouvelles pour un autre. Le diable puisse t'étrangler, adieu.



## SCENE III.

SCAPIN *seul.*

**P** Ar ma foy c'est une charmante chose qu'une femme ! Quelle docilité d'esprit ! quelle complaisance ! Voila une des plus raisonnables que je connoisse. Mais je m'amuse icy , & je dois aller promptement porter cette lettre à mon Maître , car il est diablement amoureux. Qui dit amoureux , dit impatient ; & qui dit impatient , suppose un homme qui a plutôt donné un coup de pied au cul , que le bon jour. Mais le voila.



## SCENE IV.

VALERE , SCAPIN.

VALERE.

**H** E' bien , Scapin , apprens-moy des nouvelles de Leonore. L'as-tu veüe ? que t'a dit Marine ?

SCAPIN.

Marine ? Rien du tout. C'est une fille dont on ne sçauroit tirer une parole.

VALERE.

Marine ne t'a rien dit , elle qui parle tant !

SCAPIN.

C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien ; mais tout ce que j'ay pû comprendre de la volubilité de son

10 LA SERENADE,  
discours , c'est qu'il faut renoncer à Leonore ; & le  
pis que j'y trouve , c'est que nous n'avons pas un sou  
pour nous en consoler.

VALERE.

Quoy , que dis-tu ? parle , explique-toy. Renon-  
cer à Leonore !

SCAPIN.

Ouy , Monsieur.

VALERE.

Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroi-  
dissement ?

SCAPIN.

Non , Monsieur.

VALERE.

Quoy , tu n'as pû penetrer.....

SCAPIN.

Oh , Monsieur , Marine est une fille impenetrable.

VALERE.

Que je suis malheureux !

SCAPIN.

Elle m'a seulement donné une petite lettre , qui  
vous expliquera peut-estre mieux la chose.

VALERE.

Eh donne donc , maraut , donne donc.

*( Il lit. )*  
*S* I vous m'aimez autant que je vous aime , nous  
sommes les plus malheureuses personnes du monde. Ma  
Mere prétend me marier à un homme que je ne connois  
point. Détournez le malheur qui nous menace , &  
soyez certain que je choisiray plustost la mort , que  
d'estre jamais à d'autre qu'à vous.

Scapin ?

SCAPIN.

Monsieur ?

VALERE.

Que dis-tu de cette lettre-là ?



COMEDIE.

11

SCAPIN.

Je dis, Monsieur, que ce n'est pas là une lettre de change.

VALERE.

Et je me laisseray enlever Leonore ? Non, non, Scapin, à quelque prix que ce soit, il faut empêcher...

SCAPIN.

Monsieur, le Ciel m'a donné des talens merveilleux pour faire des mariages ; & je puis dire, sans vanité, qu'il n'y a gueres de jour qu'il ne m'en passe quelqu'un par les mains. J'en ay mesme ébauché plus de mille en ma vie, qui n'ont jamais esté achevez ; mais j'aime trop la propagation de l'espece, pour avoir le courage d'en rompre aucun.

VALERE.

Que tu fais mal-à-propos le mauvais plaisant ! Il faut..

SCAPIN.

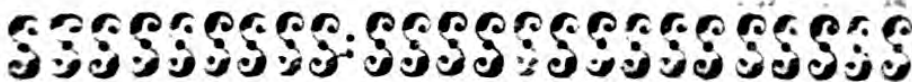
Paix, voicy votre Pere. Le vilain Usurier, qui nous vendit si cher l'argent l'année passée, est avec luy.

VALERE.

Vient-il luy demander ce que je luy dois ?

SCAPIN.

Il seroit mal adressé. Ecoutons.



SCENE V.

Mr. GRIFON, Mr. MATHIEU,

VALERE, SCAPIN.

Mr. GRIFON.

JE vous donnay il y a huit jours, un sac de mille francs à faire valoir, dont j'ay votre billet, Monsieur Mathieu.

A vj

## L A S E R E N A D E ,

Mr. MATHIEU.

Cela est vray , Monsieur Grifon.

SCAPIN *à part.*

Le bon homme negocie avec les usuriers aussi-bien que nous , mais ce n'est pas de la mesme maniere.

Mr. GRIFON.

Nous sommes convenus à trois mille huit cens livres; ce sont encore deux cens Louis qu'il faut vous donner pour le Colier , Monsieur Mathieu.

Mr. MATHIEU.

Ouy , Monsieur Grifon.

SCAPIN *à part.*

Cela nous accommoderoit bien.

VALERE *bas à Scapin.*

Paix , tay-toy.

Mr. GRIFON.

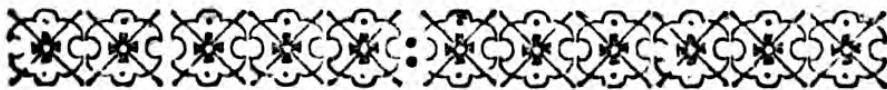
Passez tantost chez moy , ou envoyez-y quelqu'un de votre part , avec un billet de votre main , cela suffira ; c'est de l'argent comptant , Monsieur Mathieu.

Mr. MATHIEU.

J'en suis point en peine , &amp; je vous laisse le Colier , Monsieur Grifon.

SCAPIN.

Un Colier de trois mil huit cent livres ! Le friand morceau !



## S C E N E V I .

Mr. GRIFON , VALERE , SCAPIN.

Mr. GRIFON.

**A**H , vous voilà , mon fils ; que faites-vous-là ?  
y a-t'il long-temps que vous y estes ?

VALERE.

Je ne fais que d'arriver.

Mr. GRIFON.

Qui est cet homme là ?

VALERE.

C'est, mon pere.....

Mr. GRIFON.

Quoy ? c'est.....

VALERE.

Un Musicien de l'Opera.

Mr. GRIFON.

Mauvaise connoissance, qu'un Musicien de l'Opera ! Ils mènent les gens au cabaret, & il faut toujours payer pour eux.

SCAPIN.

De quoy diantre vous avisez-vous de me faire Musicien ? J'aimerois mieux estre tout autre chose.

VALERE.

Tay-toy.

Mr. GRIFON.

O ça, mon fils, j'ay une nouvelle à vous apprendre ; la presence du Musicien ne gêtera rien, & peut-être pourra-t'il nous estre utile.

SCAPIN.

Votre imagination m'a fait Musicien par hazard, vous verrez qu'il faudra que je le devienne par nécessité.

Mr. GRIFON.

Je vais me marier.

VALERE.

Vous marier, vous, mon pere ?

Mr. GRIFON.

Moy-même, en propre personne.

SCAPIN à part.

Je ne m'attendois pas à celui-là.

Mr. GRIFON.

Que dit Monsieur le Musicien ?

SCAPIN.

Je ne puis que vous louer, Monsieur, de former

une entreprise si hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une première femme, vous hazardez d'en prendre une seconde, le peril ne vous rebute point; cela est fier, cela est grand, cela est heroïque; & pour ma part, je n'ay garde de manquer d'applaudir à une resolution aussi genereuse que la vôtre.

Mr. GRIFON.

Voila un joly garçon.

VALERE.

Ce que j'en ay dit, mon pere, n'est que par l'interest que je prens à votre santé.

Mr. GRIFON.

Ne t'en mets point en peine, ce sont mes affaires.

SCAPIN.

Ouy, Monsieur; que Monsieur votre Pere vous donne seulement une Belle-mere bien faite, belle, jeune, & laissez-le faire: vous serez ravy qu'il se soit remarié, sur ma parole.

Mr. GRIFON.

Oh! je suis seur qu'il en sera content. C'est une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrois de vous maintenant, Mr. de l'Opera, ce seroit que vous m'aiddassiez à donner une petite Serenade à ma Maîtresse.

SCAPIN.

Une Serenade, dites-vous? Vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moy. Musique Italienne, Françoisse, je suis un homme à deux mains.

Mr. GRIFON.

Tout de bon?

SCAPIN.

Demandez à Monsieur votre fils. Je suis le premier homme du monde pour les Serenades, il m'en doit encore deux ou trois.

VALERE.

Ouy, mon Pere.

SCAPIN.

Ce n'est pas pour me vanter; mais en cas de Chanteurs, Simphonistes, Violistes, Theorbistes, Cla-

COMEDIE.

15

veffinistes, Operas, Operateurs, Operatrices, Madelonistes, Catinistes, Margotistes, si difficiles qu'elles soient, j'ay tout cela dans ma manche.

Mr. GRIFON.

Je voudrois une Serenade à bon marché.

SCAPIN.

Je ménageray votre bourse, ne vous mettez pas en peine. Il ne nous faudra que trente-six Violons, vingt Haut-bois, douze Basses, six Trompetes, vingt-quatre Tambours, cinq Orgues, & un Flageolet.

Mr. GRIFON.

Eh sy donc ! voila pour donner une Serenade à tout un Royaume.

SCAPIN.

Pour les voix, nous prendrons seulement douze basses, huit concordants, six basses-tailles, autant de quintes, quatre haute-contres, huit faussets & douze dessus, moitié entiers, & moitié hongres.

Mr. GRIFON.

Vous nommez-là de quoy faire un regiment de Musique.

SCAPIN.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instrumens. Laissez-nous faire, je veux qu'il y ait dans cette Musique-là un espee de petit charivary, qui conviendra merueilleusement bien au sujet. Nous allons Monsieur votre fils & moy, donner maintenant les ordres pour . . .

Mr. GRIFON.

Attendez, on doit m'amener ma Maîtresse, je suis bien aise que vous la voyiez, & que vous m'en disiez votre sentiment l'un & l'autre.

SCAPIN.

Prenez-la belle & jeune, au moins; sur-tout d'humeur complaisante: tous vos amis vous conseilleront la même chose.

VALERE.

Allons-nous-en, je me meurs d'inquietude.





## SCENE VII.

Mr. GRIFON, VALERE, SCAPIN,  
Mad. ARGANTE, LEONORE,  
MARINE.

Mr. GRIFON.

**N**E vous avois-je pas bien dit, qu'on devoit l'a-  
mener ? Voila la Mere , & la Fille de chambre.

VALERE.

Que vois-je , Scapin ! C'est Leonore.

SCAPIN.

Autre incident.

Mad. ARGANTE.

Allons , ma Fille , approchez , & saluez le Mary  
que je vous ay destiné.

LEONORE.

Quoy , Madame , voila la personne...

Mad. ARGANTE.

Qu'avez-vous donc , Mademoiselle , est-ce que  
Monsieur ne vous plaist pas ?

LEONORE.

Je ne dis pas cela , Madame , & je n'auray jamais  
d'autres volontez que les vôtres.

VALERE.

Scapin ; elle obeit à sa Mere , je suis perdu.

MARINE.

Il y a de l'erreur de calcul.

Mad. ARGANTE.

Je suis ravy , ma Fille , de vous voir des sentimens  
raisonnables , & j'ay toujours bien jugé que vous ne  
voudriez pas me desobeir.

COMEDIE.

17

LEONORE.

Vous desobeir, moy ? j'aimerois mieux mourir que de faire quelque chose qui vous déplût.

Mr. GRIFON.

Voila une fille bien née, n'est-il pas vray ?

SCAPIN.

Il y a icy du qui pro quo, sur ma parole.

LEONORE.

Tout ce que j'ay à me reprocher, Madame, c'est que mon obeissance ait si peu de merite en cette occasion; & les choses sont dans un état à me permettre d'avoier sans honte, que votre choix & mon inclination ont un parfait rapport ensemble.

Mr. GRIFON.

Comme elle m'aime déjà ! cela n'est pas croyable.

LEONORE.

Mais j'ay lieu de me plaindre; est-ce à moy de parler comme je fais, quand vous estes si peu sensible, Valere, aux bontez que ma Mere a pour nous ?

Mad. ARGANTE.

Comment donc, Valere ? à qui en avez-vous ?

Mr. GRIFON.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SCAPIN.

Nous approchons du dénoûment.

Mad. ARGANTE.

Que voulez-vous dire avec votre Valere ?

LEONORE.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que vous aviez conclu mon mariage ?

Mad. ARGANTE.

Qu'a de commun Valere avec votre mariage ? c'est à Monsieur Grifon que voila, que je vous marie.

Mr. GRIFON.

Ouy, mignonne, c'est moy qui auray l'honneur que de...

LEONORE.

Vous, Monsieur ?

## LA SERENADE,

Mad. ARGANTE.

Je voudrois bien , pour voir , que vous ne le trou-  
vassiez pas bon !

Mr. GRIFON.

Monsieur mon Fils, par quelle aventure est-il men-  
tion de vous dans tout cecy ?

VALERE.

Par une aventure fort naturelle , mon Pere.

Mr. GRIFON.

Comment , une aventure fort naturelle ?

MARINE.

Ouy , Monsieur ; Mademoiselle est fille , Monsieur  
est garçon ; elle est aimable , il est joly homme , ils  
ont fait connoissance , ils s'aiment , ils sont dans le  
goust de s'épouser ; y a-t'il rien là que de fort naturel ?

SCAPIN.

Il n'est point question de la nature là-dedans , c'est  
la raison & l'interest qui font aujourd'huy les maria-  
ges. Monsieur est le Pere , Madame est la Mere ; la  
raison est de leur costé , la nature est une sottise , & vous  
aussi , ma mie.

Mad. ARGANTE.

Il a raison.

LEONORE.

Quoy ? à l'âge que j'ay , ma Mere , vous voudriez  
me faire épouser un homme comme Monsieur ? Vous  
n'y songez pas.

VALERE.

Quoy ? à l'âge que vous avez , mon Pere , vous vou-  
driez vous marier à une fille comme Mademoiselle , je  
croy que vous rêvez.

LEONORE.

En verité , ma Mere , vous estes trop raisonnable ,  
pour exiger de moy une chose aussi éloignée de bon  
sens.

VALERE.

Serieusement parlant , mon Pere , vous n'êtes  
point d'âge encore à radoter.

Mad. ARGANTE

Quais : & où sommes-nous donc ? allons, petite ridicule, qu'on donne tout-à-l'heure la main à Monsieur.

VALERE.

Non pas, Madame, s'il vous plaist.

Mr. GRIFON.

Qu'est-ce à dire ?

VALERE.

Avec votre permission, mon Pere, cela ne sera pas, je vous assure.

Mr. GRIFON.

Cela ne sera pas ! que dites-vous à cela, Monsieur le Musicien ?

SCAPIN.

Vous avez-là un grand garçon bien mal morigné, Monsieur.

Mr. GRIFON à Valere.

Pendant !

VALERE.

Que diroit-on dans le monde, si en ma presence, je vous laissois faire une action aussi extravagante que celle-là ?

Mr. GRIFON.

Quoy donc, extravagante ? comment donc ? à ton pere, malheureux !

MARINE.

A votre pere !

SCAPIN.

A vostre propre pere !

VALERE.

Quand il seroit mon pere cent fois plus qu'il ne l'est encore, je ne souffriray point que l'amour luy fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point-là.

Mr. GRIFON.

Mais quelle Comedie jouions-nous donc icy ! Je vous demande pardon pour mon fils, Madame.

## LA SERENADE,

Mad. ARGANTE.

Cela n'est rien ; j'ay bien des excuses à vous faire pour ma fille , Monsieur.

M A R I N E.

Voila des enfans bien obstinez ! Mais aussi , pourquoy vous exposer à vous marier , sans sçavoir si Monsieur votre fils le voudra bien ?

Mr. G R I F O N.

S'il le voudra bien ?

S C A P I N.

Monsieur , avec trois ou quatre cent Pistoles , ne pourrions-nous point le mettre à la raison ?

Mr. G R I F O N.

Je l'y mettray bien sans cela.

Mad. A R G A N T E.

Et moy , je vous répons de cette petite impertinente-là ; elle vous épousera , ou je la mettray dans un lieu , d'où elle ne sortira de long-temps.

L E O N O R E.

J'y demeureray plutôt toute ma vie , que d'épouser un homme que je n'aime point.

Mr. G R I F O N.

Elle s'en va , Madame.

Mad. A R G A N T E.

Ne vous mettez pas en peine , je sçauray la reduire : elle sera votre femme aujourd'huy , ou vous mourrez de mort subite.

Mr. G R I F O N.

De mort subite ! Voila à quoy vous m'exposez , Monsieur le coquin. Laisse-moy faire , je veux l'épouser à ta barbe ; je m'en vais dépenser tout mon bien pour m'en faire aimer ; je luy donneray des Presens , des Bijoux , des Maisons , des Contrats , des Cadeaux , des Festins , des Serenades. Des Serenades , Monsieur le Musicien ; & je luy feray des enfans , pour te faire enrager.

S C A P I N.

Où , pour celuy-là , on vous en défie.





SCENE VIII,  
VALERE, SCAPIN.

VALERE.

**N** Ou , Scapin , il n'y a point d'extremité où je ne me porte , pour empêcher ce mariage.

SCAPIN.

Doucement , Monsieur ; nous abaïsserons les fumées d'amour. Il ne la tient pas encore. J'ay pris le soin d'une Serenade ; il vient de negocier un Colier : laissez-moy faire. Mais le diable est que nous n'avons point d'argent.

VALERE.

Ah ! mon pauvre Scapin , cherche , imagine , invente des moyens pour en trouver ; engage tout , vend tout , donne tout.

SCAPIN.

Hé , que diable engager , que vendre ? Pour tout meuble & immeuble , vous n'avez que votre habit & le mien , encore le Tailleur n'est-il pas payé.

VALERE.

Quoy tu ne peux trouver ?

SCAPIN.

Depuis que je travaille pour vous , les ressorts de mon esprit emprunteur sont diablement usez.

VALERE.

Mais , quoy . . .

SCAPIN.

Laissez-moy un peu rêver tout seul. J'ay ma Serenade en tête. Si je pouvois avoir seulement de quoy payer les Musiciens dont je me veux servir . . .

VALERE.

A quoy bon . . .

S C A P I N .

J'ay besoin de me recueillir , vous dis-je , laissez-moy en repos , & allez fortifier Leonore dans le dessein de ne point épouser votre Pere.

V A L E R E .

Il faut vouloir tout ce qu'il veut , j'ay besoin de luy.

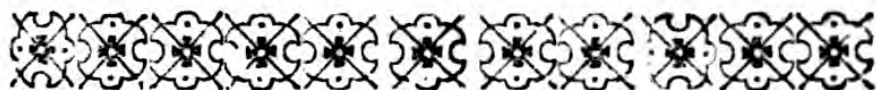


## S C E N E I X .

S C A P I N .

C E n'est pas une petite affaire pour un valet d'honneur , d'avoir à soutenir les interès d'un Maître qui n'a point d'argent. On s'accoquine à servir ces gredins-là , je ne sçay pourquoy ; ils ne payent point de gages , ils querellent , ils rossent quelquefois ; on a plus d'esprit qu'eux , on les fait vivre , il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies dont il ne font tout au plus que de moitié ; & avec tout cela nous sommes les valets , & ils sont les Maîtres. Cela n'est pas juste. Je prétens à l'avenir travailler pour mon compte ; cecy fini je veux devenir Maître à mon tour. Mais que vois-je ?





## S C E N E • X.

CHAMPAGNE, SCAPIN.

CHAMPAGNE.

**H**E' c'est toy , mon pauvre Scapin.

SCAPIN.

Le beau Champagne en ce païs cy !

CHAMPAGNE.

Il y a six mois que je suis revenu , mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoy donc ?

CHAMPAGNE.

Par une espee de scrupule. Une lettre de cachet du Châtelet m'avoit deffendu de paroistre à la Ville, elle me prescrivoit un temps pour voyager ; mes voyages sont finis , je reparois sur nouveaux frais.

SCAPIN.

Et que fais-tu à present ? Je t'ay veu autrefois le plus adroit grison , & , soit dit entre nous , le plus hardy coquin qu'il y eust en France.

CHAMPAGNE.

J'ai quitté tout cela, mon ami. La Justice aujourd'hui a l'esprit si mal tourné ; il n'y a plus rien à faire dans le commerce. Elle prend toujours les choses du mauvais costé , j'ay renoncé aux vanitez du monde , & je me suis jetté dans la reforme.

SCAPIN.

Toy , dans la reforme ?

CHAMPAGNE.

Ouy , mon enfant. Il faut faire une fin. Je me suis re-

24 LA SERENADE,  
tiré, je preste sur gages.

SCAPIN.

La retraite est meritoire.

CHAMPAGNE.

Ma foy, il n'y a plus que ce metier-là pour faire quelque chose; il n'y a rien de tel, quand on a de l'argent, d'en aider des particuliers dans leurs necessitez pressantes.

SCAPIN.

Voila un motif fort charitable.

CHAMPAGNE.

Je me suis associé d'un fort honneste homme, qui est, je pense, luy, associé d'un autre fort honneste homme chez qui il m'envoye prendre deux mille huit cens livres.

SCAPIN.

Deux mille huit cens livres? (*à part.*) Serions-nous assez heureux... Cela seroit admirable. Tu es associé avec Monsieur Mathieu?

CHAMPAGNE.

Avec Monsieur Mathieu; mais je suis un peu subalterne à la verité. Nous demeurons ensemble, il me loge fort haut, me meuble modestement, m'habille chaudement pour l'Eté, fraîchement pour l'Hiver, me nourrit sobrement, ne me donne point de gages, mais ce que je prens c'est pour moy.

SCAPIN.

Voila une bonne condition. Et, dis-moy, es-tu toujours aussi yvrogne qu'avant ta Lettre de cachet?

CHAMPAGNE.

Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

SCAPIN.

Tu vas donc recevoir deux mil huit cens livres?

CHAMPAGNE.

Deux mil huit cent livres.

SCAPIN.

Chez Monsieur Grifon.

CHAMPAGNE.

COMEDIE.  
CHAMPAGNE.

25

C'est le nom de notre associé. Qui te l'a dit?

SCAPIN.

Pour le surplus d'un Colier que Monsieur Mathieu  
luy a vendu ?

CHAMPAGNE.

Je l'ay ouï dire ainsi.

SCAPIN.

Et tu as un billet de Monsieur Mathieu , pour mar-  
que que tu ne viens pas à faux ?

CHAMPAGNE.

Cela est comme tu le dis. Voila le billet. Hé , d'où  
diantre sçais-tu tout cela ?

SCAPIN.

Je suis l'associé du fils de Monsieur Grifon , moy.

CHAMPAGNE.

Quoy , tu te mesles aussi . . .

SCAPIN.

Nous ne sommes associés que pour emprunter , nous  
autres. Le connois-tu Monsieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

Non.

SCAPIN.

Te connoist-il ?

CHAMPAGNE.

Je ne crois pas.

SCAPIN.

Tant mieux. Monsieur Grifon n'est pas au logis ;  
& en attendant qu'il vienne , nous pouvons aller re-  
nouveler connoissance au Cabaret.

CHAMPAGNE.

De tout mon cœur , je ne refuse point des parties  
d'honneur.

SCAPIN.

Morbleu , j'enrage. Voila un homme à qui j'ay af-  
faire , mais ce ne sera que pour un moment. Va-t'en  
m'attendre icy près , aux Barreaux verts ; & faire tirer  
bouteille. Voila un fripon que je friponneray sur ma



26 LA SERENADE,  
parole, si je puis seulement attraper le billet.



## SCENE XI.

Mr. GRIFON, MARINE, SCAPIN.

MARINE.

**J**E vous dis, Monsieur, que vous aurez plus de peine que vous ne pensez à réduire cet esprit-là.

SCAPIN.

Ah, Monsieur, je vous cherchois pour vous dire que dans peu votre Serenade sera en état.

Mr. GRIFON.

Bon. Voilà ma maison, & voilà celle de ma Maîtresse.

SCAPIN

Tant mieux, cela est fort commode pour mon dessein.

Mr. GRIFON.

Tu dis donc, Marine, que tu viens de la part de Leonore ?

MARINE.

Ouy, Monsieur, pour vous faire des excuses de ce qui s'est passé à votre entrevue.

Mr. GRIFON.

Elle revient à elle, j'en suis bien-aïse.

MARINE.

Elle est au desespoir de n'avoir pû se contraindre devant Madame sa mère; mais elle dit qu'elle vous hait trop pour se faire la moindre violence.

Mr. GRIFON.

Voilà un fort fort compliment. Je n'ay que faire de ces excuses-là.

MARINE.

Elle sçait trop bien vivre pour manquer à la civilité; elle m'a chargé de vous prier de ne point presser Madame sa mere sur votre mariage, & de luy donner du temps pour s'accoutumer à une figure aussi extraordinaire que la vôtre.

Mr. GRIFON.

Vous estes une impertinente, ma mie; & je ne sçay . . . .

MARINE.

Je vous demande pardon, Monsieur, je vous respecte trop pour vous rien dire de mon chef qui vous déplaît. Ce sont les sentimens de ma Maîtresse que je vous explique le plus clairement & le plus succinctement qu'il m'est possible.

Mr. GRIFON.

Je ne veux point sçavoir ses sentimens, tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

MARINE.

Il ne tiendra pas à moy qu'elle ne change; & quelque aversion qu'elle ait pour vous, elle ne laissera pas de vous épouser, si elle m'en veut croire. Vous n'avez que votre âge, votre air, & votre visage contre vous, dans le fond; je gagerois que vous avez les meilleures manieres du monde.

Mr. GRIFON.

Voilà une insolente, qui à mon nez, me vient chanter poüille.

MARINE.

C'est votre phisionomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée; elle en reviendra peut-estre, & vous aimera à la folie, que sçait-on? Vous ne seriez pas le premier magot, qui auroit épousé une jolie fille.

Mr. GRIFON.

Malgré tout ce qu'elle me dit, je ne veux point me fâcher, elle peut me rendre service. Tu me parois d'agréable humeur.

L A S E R E N A D E,  
M A R I N E.

Je suis assez franche, comme vous voyez.

Mr. G R I F O N.

C'est ce qui me semble. Je veux estre de tes amis; & si le mariage se fait, ne te mets pas en peine. Dis-moy un peu en confidence; quelle sorte de caractère est-ce que Leonore, & que faudroit-il que je fisse pour luy plaire?

M A R I N E.

Vous n'avez qu'à mourir, Monsieur; c'est le plus grand plaisir que vous luy puissiez faire.

Mr. G R I F O N.

Ce n'est pas là ce que je te demande. De quelle humeur est-elle?

M A R I N E.

Ah! de l'humeur du monde la plus douce. Je ne luy connois qu'un petit défaut.

Mr. G R I F O N.

Quel est-il?

M A R I N E.

C'est, Monsieur, que quand elle s'est mise quelque chose en teste, & qu'on s'avise de la contredire, elle crie, elle peste, elle jure, elle bat, elle mord, elle égratigne, elle estropie mesme, en cas de besoin; mais dans le fond c'est une bon enfant.

Mr. G R I F O N.

Voilà une humeur bien douce vraiment! Et avec cela, n'a-t'elle point quelque passion dominante?

M A R I N E.

Non, Monsieur, rien ne la domine; elle a du goust pour toutes les belles manieres: elle vend, pour jouer, tout ce quelle a; elle met ses nipes en gages pour aller à l'Opera & à la Comedie, elle court le Bal sept fois la semaine seulement, elle fesse son vin de Champagne à merveille, & sur la fin du repas elle devient fort tendre.

Mr. G R I F O N.

Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer?

MARINE.

Ouy , Monsieur , sur la fin d'un repas ; & je vais luy faire entendre que pour un mary vous valcz cent fois mieux qu'un autre.

Mr. GRIFON.

Cela est vray , au moins.

MARINE.

Affurément. Dans ce siecle-cy , quand un mary laisse faire à sa femme tout ce qu'elle veut , c'est un homme adorable , on ne peut pas luy demander autre chose.

Mr. GRIFON.

Ah , mon enfant , tu peux l'assurer de ma part , que si jamais elle est ma femme , je ne la contraindray jamais en la moindre bagatelle.

MARINE.

Commencez donc par ne point trop presser les affaires. Je vay luy proposer vos conventions ; & comme il n'y a rien dans ces articles là qui repugne à la Coustume , je ne doute point qu'elle ne les accepte.

Mr. GRIFON.

Cette fille a quelque chose de bon dans ses manieres. Ah , ah , voila une plaisante figure d'homme ?



## SCENE XII.

Mr. GRIFON, SCAPIN *déguisé,*  
*une emplastre sur l'œil.*

SCAPIN

**N**E pourriez-vous point , Monsieur , me faire le plaisir & l'honneur de m'enseigner le logis de Monsieur Grifon ?

Mr. GRIFON.

Que luy voulez-vous , à Monsieur Grifon ?

SCAPIN.

Avoir l'avantage de luy rendre un petit billet que Mr. Mathieu m'a fait l'honneur de me donner , afin que ledit sieur Grifon me fasse la grace de me compter deux mille huit cens livres restant à payer pour un Collier que ledit sieur Grifon a acheté dudit sieur Mathieu.

Mr. GRIFON.

C'est moy qui suis Monsieur Grifon ; & où est le billet ?

SCAPIN.

Le voila , Monsieur , je ne viens qu'à bonnes enseignes. Vous aurez , s'il vous plaist , la bonté de m'expedier.

Mr. GRIFON.

Ouy , voila l'écriture de Monsieur Mathieu , mais je ne vous connois pas pour estre à luy.

SCAPIN.

C'est une gloire que je ne merite pas , Monsieur ; je suis seulement son compere , Isaac , Jérôme , Boismé , Rouffelet , Maître Marchand Fripier ordinaire privilégié suivant la Cour. Si l'on peut vous y rendre quelque service , vous n'avez qu'à disposer de votre petit serviteur.

Mr. GRIFON.

Je vous suis obligé.

SCAPIN.

J'ay des amis en ce pais là. Mon Frere est apprentif partisan chez le Commis du Secretaire de l'Intendant d'un homme d'affaire , & mon oncle est le Sous-portier de l'hostel des Fermes.

Mr. GRIFON.

Ces amis-là sont quelquefois plus utiles que d'autres.

SCAPIN.

Il est vray , Monsieur ; j'ay autrefois par leur moyen tiré mon parain des galeres , & je sauvay l'année pas-



COMEDIE. 31

l'ée une amende honorable à Monsieur Mathieu ;  
c'est ce qui fait qu'il a beaucoup de confiance en moy.

Mr. GRIFON.

Voila un garçon bien ingenu , c'est dommage qu'il  
luy manque un œil.

SCAPIN.

J'abuse de votre loisir, Monsieur , mais ce n'est pas  
ma faute. Avec deux mille huit cens livres, vous serez  
débarassé de mes importunitez, & je prendray congé  
de vous quand il vous plaira.

Mr. GRIFON.

Quel original ! Ouy , ouy, je vay vous apporter de  
l'argent, vous n'avez qu'à attendre.



SCENE XIII.

SCAPIN, VALERE, LEONORE,  
MARINE.

SCAPIN.

P Ar ma foy, voila qui ne va pas mal ; mais voicy  
mon Maître avec sa Maitresse , il ne me recon-  
noistra pas.

LEONORE.

Comptez, Valere, que rien ne me peut faire chan-  
ger.

VALERE.

Ah, charmante Leonore , que vous devez me pa-  
roistre adorable avec de pareils sentimens !

SCAPIN.

Monsieur, je vous donne le bon jour. Y a-t'il long-  
temps que vous estes en cette Ville ? Vos affaires vont-  
elles bien ? comment gouvernez-vous la joye avec  
cette aimable enfant ?

VALERE.

Que me veut cet yvrogne-là ? Qui estes-vous, mon amy ?

SCAPIN

Je suis un honneste garçon, qui connois vos besoins, & qui viens vous offrir deux cens pistoles que me va donner Monsieur vostre pere. (*Scapin oste son emplastre.*)

VALERE.

C'est toy, Scapin ! qui t'auroit reconnu ?

SCAPIN.

Vous voyez, Monsieur, ce qu'on fait pour vous.

MARINE.

Par ma foy, voila un méchant borgne.

VALERE.

Et tu as trouvé le moyen de tirer deux cens pistoles de mon pere ?

SCAPIN.

Il va me les livrer. J'ay encore un Colier à escamoter, mais j'aurois besoin tout-à-l'heure de quelques gens de main.

VALERE.

Tout-à-l'heure ? & où veux-tu que je les cherche à present ?

MARINE.

Monsieur, je suis à votre service. Pour la main, je l'ay aussi bonne que la langue.

SCAPIN.

Toy ? mais serois-tu fille à travailler de nuit ?

MARINE.

Pourquoy non ? c'est dans ce temps-là que je triomphe. J'ay deux ou trois filles de mes amies, qui ne m'abandonneront pas dans le besoin.

SCAPIN.

Bon, bon, il ne me faut pas de plus vaillans champions pour mon dessein. Mais j'entens Monsieur Griffon, allez m'attendre au prochain détour, je vous diray dans un moment ce qu'il faudra faire.



## SCENE XIV.

Mr. GRIFON, SCAPIN *remettant son emplastre sur l'autre œil, voyant Monsieur Grifon arriver.*

Mr. GRIFON.

IL y a deux cens Loüis neufs dans cette bourse. Voyons si je ne me suis point trompé.

SCAPIN.

Vous estes trop exact, & vous sçavez trop bien compter.

Mr. GRIFON.

Il n'importe, Monsieur; pour plus grande seureté.....

SCAPIN.

Je ne regarderay point après vous, Monsieur; le compere Mathieu me l'a deffendu.

Mr. GRIFON.

Vous estes le maistre, serviteur.

SCAPIN.

Voila de quoy payer la Serenade.



## SCENE XV.

Mr. GRIFON *seul.*

MR. Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les mains de ceux qui luy doivent. Je luy devois,

34 LA SERÉNADE,  
me voila quitte. Je ne sçay ce que cela signifie , mais  
je n'ay point bonne opinion de mon mariage. Moy  
qui n'ay jamais rien aimé , je m'avise de devenir a-  
moureux à mon âge. O amour , amour ! La nuit de-  
vient obscure , & le Musicien devoit estre icy.



## SCENE XVI.

Mr. GRIFON, CHAMPAGNE *ivre.*

CHAMPAGNE.

**L** Era, lera, lera.

Mr. GRIFON.

J'entens quelqu'un qui chante , seroit-ce luy ?

CHAMPAGNE.

Palasambleu , je suis bien nourry. Ce Monsieur Sca-  
pin fait bien les choses , ouy.

Mr. GRIFON.

Qui va là ? est-ce-vous, Monsieur le Musicien ?

CHAMPAGNE.

Ouy , à peu près , c'est un yvrogne.

Mr. GRIFON.

Passiez votre chemin , mon amy.

CHAMPAGNE.

Que je passe mon chemin ?

Mr. GRIFON.

Ouy.

CHAMPAGNE.

Ouy , qui le pourroit.

Mr. GRIFON.

Quel maraut est-ce icy ?

CHAMPAGNE.

Maraut ? voila quelqu'un qui me connoît. Je suis  
plus pesant que de coutume ? & je ne sçay si mes jam-

COMEDIE, 35

bes pourront porter au logis tout le vin que j'ay bû.

Mr. GRIFON.

Ne seroit-ce point quelque émissaire de mon coquin de fils, qui viendrait icy pour troubler la feste ? je veux m'en éclaircir.

CHAMPAGNE.

Hola l'amy, qui parlez tout seul, suis-je loin de chez moy, par parenthese ?

Mr. GRIFON.

Où loges-tu ?

CHAMPAGNE.

Hé parsambleu, si je le sçavois je ne le demanderois pas.

Mr. GRIFON.

Que cherches-tu dans ce quartier ?

CHAMPAGNE.

Je ne sçay, je ne m'en souviens pas. Je suis pourtant venu pour quelque chose. Ah ! Monsieur Grifon, le connoissez-vous ?

Mr. GRIFON.

Je ne me trompois pas, c'est un fripon.

CHAMPAGNE.

Justement ; un fripon, un vilain, un fesse-mathieu.

Mr. GRIFON.

A qui penses-tu parler ? C'est moy que suis Monsieur Grifon.

CHAMPAGNE.

Le diable emporte, si je l'aurois deviné. Or donc, pour revenir à nos moutons, Monsieur Mathieu ; cet autre vilain, ce ladre.....

Mr. GRIFON.

Ce pendart-là me fera perdre patience.

CHAMPAGNE.

Patience ; ouy, c'est bien dit, allons doucement : ce Monsieur Mathieu donc, comme de vilain à vilain il n'y a que la main, il est arrivé que par la concomitance d'un Colier ; enfin je ne me souviens pas bien de tout cela.



Mr. GRIFON.

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite. Combien te donne-t'on pour jouer le personnage que tu fais ?

CHAMPAGNE.

Comme Mr. Mathieu est un vilain , je ne gagne pas grand' chose ; mais je suis sobre.

Mr. GRIFON.

Il y paroist.

CHAMPAGNE.

Venons à l'explication. Vous estes Mr. Grifon , je suis Mr. Champagne , donnez- moy de l'argent au plus viste , car j'ay haste.

Mr. GRIFON.

Que je te donne de l'argent ?

CHAMPAGNE.

Ouy parbleu , de l'argent , je ne perds point le jugement , j'ay beau boire , il me faut huit cens deux mille & quelques livres , j'ay le billet de Mr. Mathieu , vous allez voir , car je n'y voy goutte.

Mr. GRIFON.

Voila justement l'enclouëure. Tu viens un peu trop tard pour m'attraper , mon pauvre amy. Si tu as le billet de Mr. Mathieu , je t'en donneray.

CHAMPAGNE.

Cela est fort judicieux & fort raisonnable , j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point , ce diable de billet.

Mr. GRIFON.

Cherche bien.

CHAMPAGNE.

Je ne trouve rien , la peste m'étrouffe. Je l'avois pourtant avant que d'aller au Cabaret.

Mr. GRIFON.

Trouve-le donc.

CHAMPAGNE.

Oh ! vous en demandez trop. Quand on a bû , on ne peut pas retrouver sa maison ; vous voulez que je retrouve un billet : il n'y a pas de raison à cela.

COMEDIE.

37

Mr. GRIFON.

Tu en as beaucoup , toy.

CHAMPAGNE.

Ecoutez , ne nous broüillons point. J'estois de sang froid quand je l'ay perdu , je le retrouveray quand je seray de sang froid , cela est infailible ; jusqu'au revoir.

Mr. GRIFON.

Il n'est pas si yvre qu'il paroist.



SCENE XVII.

Mr. GRIFON *seul.*

**M**onsieur mon fils choisit mal ses gens ; il est plus mal-aisé de m'attraper qu'on ne s'imagine : quelque nuit qu'il fasse , je connois les fourbes d'une lieuë.



SCENE XVIII.

SCAPIN, Mr. GRIFON.

SCAPIN.

**A**llons, Monsieur, de la joye , vive l'Amour & la Musique , je vous amene icy tout un Opera.

Mr. GRIFON.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux ?

SCAPIN.

Pour nous éclairer Monsieur ; ma Musique est une Musique de consequence , il faut voir clair à ce qu'on fait ; allons, Messieurs de la symphonie.

LA SERENADE,  
SERENADE.

Mr. GRIFON, SCAPIN, PLUSIEURS  
SIMPHONISTES, DANSEURS  
ET MUSICIENS.

UN VENITIEN chante.

*H* Or che piu belle  
Splendor le stelle  
Il sonno sbandite amanti  
Coz suoni, con canti,  
La cruda svegliate,  
Fate, fate,  
Che veda i suo rigori,  
E miei dolori.

LA VENITIENNE.  
Forse chil lungo piangere,  
Potra frangere  
Sua crudeltà,  
Ed undi merce,  
La tua fe ritrouvera.

LE VENITIEN.

Amanti  
Costanti,  
Sofrite le penne,  
Portate catene,  
Sperate merce,  
Tra doglie martiri,  
Fra pianti, e sospiri,  
Si prova la fe.  
Amanti costanti,  
Sperate merce.

LA VENITIENNE.  
Spero, spero chun di l'amor

*Dara pace al dolor ,  
Il mio fedel ardor ,  
Pol ben far  
Triomphar  
Questo misero cuor.*

SCAPIN.

Peut-estre que l'Italien ne vous plaist pas , il faut vous servir à la Françoisé.

*Scapin va chercher six femmes déguisées avec des Manteaux rouges, qui viennent en dansant, & font un spectacle.*

SCAPIN.

*Amis, tenez-vous tout prests ,  
La beste est dans nos filets.  
Lors qu'un vieux fou s'échape  
D'estre amoureux sur ses vieux ans ,  
Il faut qu'il mette la nape,  
Et qu'on boive à ses dépens.*

LE CHOEUR.

*Il faut qu'il mette la nape ,  
Et qu'on boive à ses dépens.*

AIR.

*Vive la jeunesse ,  
Vive le Printemps ,  
C'est le temps  
De la tendresse.*

*Fuyez d'icy sombre vieillesse ;  
Car en amour les vieillards ne sont bons  
Qu'à payer les Violons.*

UNE MUSICIENNE.

*Un jour un vieux hibou  
Se mit dans la cervelle  
D'épouser une hirondelle ,  
Jeune & belle ,  
Dont l'Amour l'avoit rendu fou.  
Il pria les oyseaux de chanter à la feste ,*

## LA SERENADE,

*Tout s'enfuit en voyant une si laide beste,  
Il n'y resta que le coucou.*

Mr. GRIFON.

Monfieur le Muficien, voila de vilaines paroles.

SCAPIN.

Pardonnez-moy, Monfieur, ce font des paroles nouvelles qui furent faite à la noce de Vénus & de Vulcain. Mais allons au fait.

*Les Violons jouent un air, sur lesquels les femmes de la Serenade dansent, & en dansant elles mettent le pistolet sous le nez de Monsieur Griffon & de Scapin.*

Mr. GRIFON.

Mifericorde ! des pistolets, Mr. le Muficien !

SCAPIN.

Paix, paix, ne faisons point de bruit, nous ne sommes pas les plus forts.

Mr. GRIFON.

Ils prennent mon chapeau, Mr. le Muficien.

SCAPIN.

Et paix, paix, ils prennent le mien, & je ne dis mot.

Mr. GRIFON.

Ils me deshabillent, Mr. le Muficien.

SCAPIN.

Hé comme vous criez ! faut-il faire tant de bruit pour un méchant juste-au-corps ?

Mr. GRIFON.

Ils fouillent dans mes poches, Mr. le Muficien, & prennent ma bourse.

SCAPIN.

Ils fouillent aussi dans les miennes ; mais il n'y a rien, ils feront bien attrapez.

Mr. GRIFON.

Ils me prennent un Colier de quatre cens pistoles, Mr. le Muficien.

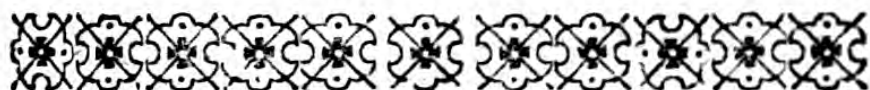
SCAPIN.

Bon, bon, ils ne tuent personne.

Mr. GRIFON.

Ah ! la maudite Serenade !





## SCENE DERNIERE.

VALERE , SCAPIN , Mr. GRIFON ,  
LEONORE , MARINE ,  
DANSEURS .

VALERE .

**A**H , mon Pere ! comme vous voila ! & d'où venez-vous ?

SCAPIN .

Nous venons de donner une Serenade .

Mr. GRIFON .

Ah Valere , je suis mort , on vient de me voler un Colier de quatre cens pistoles .

VALERE .

Ne vous allarmez point , mon Pere , je vous amene vos Voleurs .

*Leonore & Marine jettent leurs Manteaux .*

Mr. GRIFON .

Misericorde ! Leonore , Marine !

MARINE .

Ouy , Monsieur , c'est nous qui avons fait le coup .

SCAPIN .

Ah ! coquine , tu iras au Galeres .

VALERE .

Si vous voulez consentir que j'épouse Leonore , je vous montreray votre Colier .

Mr. GRIFON .

Mon Colier ? Ah ! je te promets que si je le retrouve , je consens à tout .

VALERE .

Je n'iray pas loin .

Mr. G R I F O N *voulant prendre le Colier.*

Ah , mon cher Colier !

V A L E R E .

Ah, tout beau, s'il vous plaît, mon Pere; je vous ay dit que je vous le ferois voir, mais je ne vous ay pas dit que je vous le rendrois. Quand une fille se marie, elle a besoin d'un Colier, en voila un tout trouvé. Je vous prie, Mademoiselle, de l'accepter pour l'amour de moy.

Mr. G R I F O N .

Comment donc ?

S C A P I N .

Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse aussi mes petites excuses, & que je vous dise que le borgne à qui vous avez tantôt donné deux cens Louis, c'estoit moy, & que je ne suis qu'une façon de Musicien.

Mr. G R I F O N .

Double pendart. Ah ! je suis affaîné. Quelle maudite journée ! Non, je ne veux jamais entendre parler ny de fils, ny de maîtresse, ny d'amour, ny de mariage, & je vous donne tous à tous les diables.

M A R I N E .

Tant mieux. Voila peut-estre la premiere chose qu'il ait donné de sa vie.

S C A P I N chante, & le Chœur repete.

*F'offre icy mon sçavoir faire  
A tous ceux qui n'ont point d'argent,  
Je croy que le nombre en est grand,  
Et je n'auray pas peu d'affaire.  
Malgré toute ma ressource,  
Gardez-vous d'un sexe enchanteur;  
Non content de prendre le cœur,  
Il en veut encore à la bourse.*

F I N .

**LE BAL,**

**COMEDIE,**

**REPRESENTEE EN 1694.**



## A C T E U R S.

**L**EONORE.

V A L E R E, Amant de Leonore,

L I S E T T E.

M E R L I N.

G E R O N T E, Pere de Leonore.

Mr. D E S O T A N C O U R, Bourgeois de  
Falaise.

F I J A C, Gascon.

M A T H I E U C R O C H E T, Cousin de  
Mr. de Sotancour.

Mr. G R A S S E T, Rotisseur.

Mr. D E L A M O N T A G N E, Marchand  
de Vin.

G I L L E T T E.

Troupe de Masques.

100

100

100

100

100

100

100

100

100





*Le Bal.*



# LE BAL,

## COMEDIE.

---

### SCÈNE PREMIERE.

MERLIN *seul.*



E voicy dans Charone , & voila le logis  
Où l'amour nous conduit ; gardons  
d'estre surpris.

Il fait ma foy bien chaud ; j'ay bien eu  
de la peine ,

Je suis venu sans boire , ouf ! je suis hors d'haleine,  
Je risque dans ce lieu bien plus qu'au Cabaret.  
Monsieur Geronte a l'air d'un petit indiscret.  
S'il me voit , ce Vieillard me conduira peut-estre  
Fort incivilement. D'ailleurs aussi mon Maître  
Est un autre brutal qui n'entend point raison ,  
Et veut estre introduit ce soir dans la maison.  
Entre ces deux écueils , je le donne au plus sage  
A pouvoir se sauver icy de quelque orage.  
Qu'on est fou , pour un autre , aller risquer son dos !  
Ah ! qu'un grand Philosophe a dit bien à propos ,  
Qu'un bon valet étoit une pièce bien rare !

On dit que pour la nopce icy tout se prepare ;  
 Je veux en tapinois faire la guerre à l'œil.  
 Déjà la nuit commence à s'habiller de deuil ;  
 Liserte dans ces lieux m'a promis de se rendre ,  
 Pour sçavoir quel party mon Maître pourra pren-  
 dre.  
 Mais j'entrevois quelqu'un.



## SCENE II.

*Mr. Grasset , Rotisseur , tenant un plat de  
 rôti. Mr de la Montagne , un panier de  
 bouteilles.*

MERLIN , Mr. GRASSET ,  
 Mr. LA MONTAGNE.

Mr. GRASSET.

**M**onsieur , voila le rôti.

Mr. LA MONTAGNE.

Monsieur , voila le vin.

MERLIN.

Vous venez à propos.

Ils me prennent sans doute icy pour l'économe ;  
 Profitons de l'erreur , faisons le Majordome.

Mr. GRASSET.

Voila douze poulets à la pâte nourris ,  
 Autant de pigeons gras dont les culs sont farcis ,  
 Poules de Caux , pluviers , une demy-douzaine  
 De rasses de genêts , six lapins de garenne ,  
 Deux jeunes marcaffins , avec quatre faisans ,  
 Le tout est couronné de soixantes ortolans ,

COMEDIE.

47

Et des perdrix, morbleu, d'un fumet admirable.  
Sentez plutôt. Quel baume!

MERLIN.

Ouy, je me donne au Diable,  
Ce gibier est charmant, & je le garantis  
Bourgeois, & né natif en plaine S. Denis.

Mr. GRASSET.

Monsieur!

MERLIN.

Oh! je connois vos tours. Qu'il vous souviene  
Qu'un jour étant chez vous, par malheur la garenne  
S'ouvrit, & qu'aussi-tôt on vit tous vos garçons  
S'armer habilement de broches, de bâtons,  
Et qu'ils eurent grand'peine, avec cet air si brave,  
A faire rembuscher au fond de votre cave,  
Et dans votre grenier, tous les lapins hiards,  
Qu'on voyoit dans la rue abondamment épars.

Mr. GRASSET.

Je ne mérite pas, Monsieur, un tel reproche.

MERLIN *prend deux perdrix, qu'il  
met dans sa poche.*

Donnez-moy deux perdrix, allez coucher en broche.  
Et souvenez-vous bien, vous & vos galopins,  
De mieux à l'avenir enfermer vos lapins:  
Entrez. Pour vous, Monsieur, qui portez la ven-  
dange,  
Vous ne valez pas mieux, on ne perd rien au change.  
C'est-là tout mon vin?

Mr. LA MONTAGNE.

Tout. On n'est pas un fripon,  
Il faut être en ce monde ou marchand ou larron.

MERLIN *tirant une bouteille.*

On est bien tous les deux. Voyons, sans vous déplaire,  
Cette bouteille-cy me paroît bien legere.  
Vous êtes un fripon, un scelerat.

Mr. LA MONTAGNE.

Monsieur,

Vous me rendez confus.

MERLIN.

Un Arabe, un voleur.

Mr. LA MONTAGNE.

Vous avez des bontez !

MERLIN.

Sans parler de la colle,  
Ny des ingrediens dont votre art nous désole,  
Je vous y tiens; voila, Monsieur le Gargotier,  
Des bouteilles qui sont faites d'un triple ozier.  
Ah ! Monsieur le pendart !

*Il défait une bouteille couverte de trois ou quatre oziers, en sorte qu'il n'en demeure qu'un fort petit.*

Mr. LA MONTAGNE.

Mais ce n'est pas ma faute.

Le Marchand . . .

MERLIN.

Se peut-il volerie aussi haute ?  
De l'or & des grandeurs je n'en demande pas,  
Juste Ciel; seulement fais qu'avant mon trépas,  
Je puisse de mes yeux voir trois de ces Corsaires,  
Ornant superbement trois bois patibulaires,  
Pour prix de leurs larcins, en public élevez,  
Danfer la Sarabande à deux pieds des pavez.  
Voila les vœux ardents que fait pour votre avance,  
Le plus sincere amy que vous ayez en France.  
Adieu . . . Laissez m'en deux, comme un échantillon,  
Pour montrer qu'à bon droit vous passez pour fripon.

*Il les met dans ses poches, & en prend une troisieme.*

Mr. LA MONTAGNE.

Vous m'avez pris mon vin ?

Mr. GRASSET.

Qui me payera ma viande ?

MERLIN.

Je l'ay fait à dessein. Hipocrate commande,  
Et dit en quelque endroit, que pour se bien porter,



Il se faut quelquefois dérober un soupé.  
 Si toute cette troupe , & celuy qui l'envoye,  
 Estoit au fond de l'eau , que j'en aurois de joye !  
 Voila la nopce en branle. ( *il boit* )



## SCENE III.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

AH, Merlin, te voilà  
 Labouteille à la main, que diantre fais-tu là ?

MERLIN *boit.*

En t'attendant, tu vois que je me desennuye.

LISETTE.

Tout est perdu, Merlin, Leonor se marie.  
 Monsieur de Sotancour, pour nous faire enrager,  
 De Falaise à Paris vient par le Messager.  
 Il arrive en ce jour; & pour luy faire feste,  
 Hors ma maîtresse & moy, tout le monde s'appreste.

MERLIN *boit.*

Que j'en ay de chagrin!

LISETTE.

Pour faire un plein regal,  
 Ce soir avant la nopce, on donne icy le bal.

MERLIN *vidant sa bouteille.*

On donne icy le bal? l'affaire est donc finie?

LISETTE.

Autant vaut, mon enfant.

MERLIN.

Morbleu, j'entre en furie,  
 En songeant qu'un morceau si tendre & si friand

LE BAL,

Doit tomber sous la main d'un maudit Bas-Normand,  
Et de Falaise encor. Dis-moy, Monsieur Geronte,  
Pere de Leonor, ne meurt-il point de honte ?

L I S E T T E.

Ce Normand a, dit-il, plus de cent mil écus;  
Et pour faire un mary, c'est autant de vertus.

M E R L I N.

Et que dit ta Maîtresse ?

L I S E T T E.

Elle se desesperé,

S'arrache les cheveux.

M E R L I N.

Autant en fait Valere.

A table aux Entonneirs, dans un grand embarras,  
Le pauvre Diable attend sa vie ou son trépas.

L I S E T T E.

Il peut donc maintenant, puisque l'affaire est faite,  
Mourir quand il voudra.

M E R L I N.

Quoy, ma pauvre Lisette,  
Laisserons-nous crever un pauvre agonisant ?

L I S E T T E.

N'as-tu point de remede à ce mal si pressant ?  
Quelque elixir heureux, quelque once d'emethique ?

M E R L I N.

Mais toy, ne peux-tu rien tirer de ta boutique ?  
J'ay fait le Diable à quatre.

L I S E T T E.

Et j'ay fait le dragon,

Moy. J'attends mesme encor un mien parent Gascon,  
A qui j'ay fait le bec, & qui ce soir s'engage  
A venir traverser ce maudit mariage.

M E R L I N.

Et quel est ce Gascon que tu mets dans l'employ ?

L I S E T T E.

C'est un fourbe, un fripon, à peu près comme toy.

M E R L I N.

Comme moy, des fripons ! Fijac seul me ressemble.

COMEDIE.  
L I S E T T E.

51

C'est luy.

M E R L I N.

Je le verray , nous agirons ensemble,  
Si Valere pouvoit seulement se montrer . . .

L I S E T T E.

Bon ! cela ne se peut ; comment pouvoit entrer ?  
Tout le monde au logis vous connoist l'un & l'autre.

M E R L I N.

Ne sçais-tu pas encor quelle adresse est la nôtre ?  
On m'a dit que ce soir , on doit danser , chanter.

L I S E T T E.

On me l'a dit ainsi.

M E R L I N.

J'en sçauray profiter ;  
Ayde-nous seulement.

L I S E T T E.

Je suis preste à tout faire.

M E R L I N.

Et moy , je te promets que si dans cette affaire ,  
Mon Maître plus heureux épouse *incognito* ,  
Je pourray t'épouser de même *ex abrupto*.

L I S E T T E.

Depuis que mon mary , par grace singuliere ,  
D'un surtout de sapin , que l'on appelle bierre ,  
Dont on sort rarement , a voulu se munir ,  
J'ay fait vœu d'estre veuve , & je le veux tenir.

M E R L I N.

Ouyda , l'état de veuve est une douce chose ,  
Ou a plusieurs Amants , sans que personne en glose ,  
Et l'on fait justement , du soir jusqu'au matin ,  
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le vin.  
Sans achepter d'aucun , à chaque piece on taste ,  
On laisse celui-cy , de peur qu'il ne se gaste :  
On ne veut pas de l'un parce qu'il est trop vert ;  
Celuy-cy trop paillet , cet autre trop couvert.  
D'un tel vin la couleur est malade & bizarre ,  
Cet autre dans le chaud peut tourner à la barre ;

C ij

L'un est trop plat au goût , l'autre trop pétillant ,  
 Et ce dernier enfin a trop peu de montant.  
 Ainsi sans rien choisir , de tout on fait épreuve ,  
 Et voila justement comme fait une veuve.

L I S E T T E.

Une veuve a raison ; j'aime mieux , prix pour prix ;  
 Deux Amants comme il faut , que cinquante maris.  
 Un époux est un vin difficile à revendre ,  
 On peut en essayer , mais il n'en faut point prendre.

M E R L I N.

Si tu voulois de moy faire un petit essay ,  
 J'ay du montant de reste ; & le vin assez guay.  
 Mais je m'arreste trop , & je laisse mon Maître  
 Se distiller en pleurs , & s'enyvrer peut-être.  
 Je te quitte , & je vais arrester ses transports :  
 Si Lisette est pour nous , nous sommes assez forts.

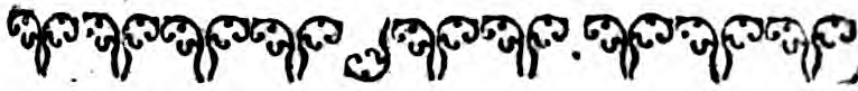


## S C E N E I V.

L I S E T T E *seule.*

J E veux à les servir m'employer toute entiere.  
 Ce Monsieur Bas-Normand me choque la visiere.





## SCENE V.

GILETTE, LISETTE.

GILETTE.

**D**E la joye ! ah Lisette ! à la fin dans la Cour  
Arrive avec fracas Monsieur de Sotancour :  
Monsieur de Sotancour.

LISETTE.

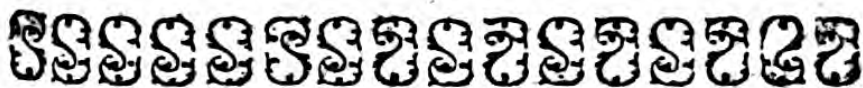
Au diantre la begueule ,  
Avec son Sotancour ! voyez comme elle gueule !

GILETTE.

Je l'ay veû de mes yeux descendre de cheval ,  
Il amene un cousin , un grand original ,  
Qu'on avoit mis en croupe ainsi qu'une valise.  
Mais les voicy tous deux.

LISETTE.

L'affaire est dans la crise.



## SCENE VI.

Mr. DE SOTANCOUR, MA-  
THIEU CROCHET *en gues tres.*  
UN VALET *qui porte une lanterne & un*  
*sac.*

SOTANCOUR.

**T**rop heureuse maison ! & vous murs trop épais ,  
Qui cachez à mes yeux le plus beau des objets ,



Qui dans vos noirs détours recelez Leonore ,  
 Faites de votre pis , cachez-la mieux encore :  
 Mais bien tôt malgré vous je verray ses appas  
 Cap à cap , sans reserve , & du haut jusqu'en bas.  
 Je verray son nés . . . son . . . Mais j'aperçois Lifette.  
 Maîtresse subalterne , adorable Soubrete ,  
 Tu me vois en ces lieux en propre original ,  
 Pour serrer le doux nœud du lien conjugal.

L I S E T T E.

Le bourreau t'en fasse un qui te serre la gorge ,  
 Maudit Provincial !

S O T A N C O U R.

De plaisirs je regorge ,  
 En songeant . . . Ah , Cousin ! qu'elle a le nez joly ,  
 Le minois égrillard , le cuir fin & poly !  
 Sur son blanc estomac deux globes se soutiennent ,  
 Qui pourtant à l'envy sans cesse vont & viennent ,  
 Et qui font que d'amour je suis presque enragé ;  
 Pour le reste , Cousin , quel heureux préjugé !  
 L'eau m'en vient à la bouche.

M A T H I E U C R O C H E T *en Normand.*

Est-elle brune ou blonde ?

S O T A N C O U R.

Oh non , elle est bay-clair , ses cheveux sont en onde ,  
 Et fort negligemment flotent à gros boüillons  
 Sur sa gorge d'albâtre , & vont jusqu'aux talons.  
 Son teint est . . . tricolor ; elle est ma foy charmante.  
 La Belle de me voir est bien impatiente ?  
 Comment se porte-t'elle ?

L I S E T T E.

Assez mal ; elle dit

Qu'elle ne fait la nuit que tourner dans son lit.

S O T A N C O U R.

Dans peu nous calmerons le tourment qu'elle endure ,  
 Et nous l'empescherons de tourner , je te jure.

L I S E T T E.

Sans cesse elle soupire.

# COMEDIE.

55

SOTANCOUR.

Et bien, Cousin, tu voy ;  
Ay-jé tort quand je dis qu'elle est folle de moy ?

L I S E T T E.

Tout est feinte, Monsieur, souvent dans une fille.  
Ne vous y fiez pas ; l'une paroît gentille ,  
Pour sçavoir se servir d'une beauté d'emprun ,  
Mettre un visage blanc sur un visage brun :  
L'autre , de faux cheveux compote sa coëffure ;  
Celle autre de ses dents bâtit l'Architecture :  
Celle-cy doit sa taille à son patin trompeur ,  
Et l'autre ses tetons à l'art de son Tailleur.  
Des charmes apparents on est souvent la dupe ,  
Et rien n'est si trompeur qu'animal porte-jupe.

S O T A N C O U R.

Leonore auroit-elle aucun de ces defauts ?

L I S E T T E.

Je ne dis pas cela , mais le monde est si faux ,  
Une fille toujours a quelque fer qui loche.

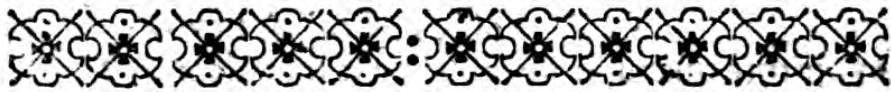
M A T H I E U C R O C H E T.

Oh, Cousin, n'allez pas acheter chat en poche.  
Pour sçavoir si la belle est droite, ou de travers ,  
Faites-la visiter avant par des Experts.

S O T A N C O U R.

Bon, bon ! va, s'il falloit que cette marchandise  
Fût sujette à visite, avant que d'estre prise ;  
Malgré tant d'acheteurs, je te jure, cousin,  
Qu'elle demeureroit long-temps au Magazin.  
Mais je la voy paroître.





## SCENE VII.

Mr. GERONTE, LEONORE,  
SOTANCOUR, MATHIEU  
CROCHET, LISETTE,  
Mr. GERONTE.

Mr. GERONTE.

AH ! serviteur, mon Gendre,  
Soyez le bien-venu , vous vous faites attendre ;  
Votre retardement alloit m'inquieter ,  
Et ma fille estoit preste à s'impatisenter.

SOTANCOUR.

J'en suis persuadé ; mais vous aussi , Madame ,  
D'impatisents transports vous bourez mon ame ;  
Mon cœur tout panthelant comme un cerf aux abois,  
Par avance à vos pieds vient apporter son bois.  
Vos beaux yeux desormais font le Nord ou le Pole ,  
Où de tous mes desirs tournera la bouffole :  
Vos appas , vos attraits . . . qui vous font tant d'hon-  
neur ,  
Vous ne repondez rien , doux objet de mon cœur ?

Mr. GERONTE.

La joye & le plaisir . . .

SOTANCOUR.

Je vous entends , Beau-pere ,  
Le plaisir de me voir la gonfle de maniere ,  
Qu'elle ne peut parler.

Mr. GERONTE.

Justement.

COMEDIE.  
SOTANCOUR.

57

Dans ce jour

Nous ne serons plus qu'un , vous & moy Sotancour.

L I S E T T E.

Ah ! la belle union !

S O T A N C O U R.

Moy bien fait , vous gentille,

Nous allons mettre au monde une belle famille.

Beau-pere , on dit bien vray , quant à moy , j'y souffris ,

On a beau faire , il faut prendre femme à Paris ;  
L'on y taille en plein drap. Nos femmes de Pro vince  
Ont l'abord repoussant , la mine plate & mince ,  
L'esprit sec & bouché , le regard de hibou ,  
L'entretien discourtois , & l'accueil loup-garou :  
Mais le Sexe à Paris a la mine jolie ,  
L'air attractif , sur-tout la croupe rebondie ;  
Mais il est diablement sujet à caution.

M A T H I E U C R O C H E T.

On dit qu'à forligner il a propension.

S O T A N C O U R.

Je veux croire pourtant , malgré la destinée ,  
Que je pourray toujours aller teste levée ;  
Que malgré votre nez , & cet air égrillard ,  
Mon front entre vos mains ne court point de hazard.  
Voudriez-vous , Mignonne , à la fleur de mon âge  
Mettre inhumainement mon honneur au pillage ?  
Me réserveriez-vous pour un tel accident ?  
Hem ? vous ne dites mot.

L I S E T T E.

Qui ne dit mot , consent.

S O T A N C O U R.

Beau-pere , jusqu'icy , s'il faut que je le dise ,  
La future n'a point encor dit de sottise ;  
Peut-estre qu'elle en pense : en tout cas , j'avertis  
Qu'elle a l'entretien maigre , & le discours concis.

M r. G E R O N T E.

Tant mieux pour une femme.

C ▼

**LE BAL,  
SOTANCOUR.**

Ouy, quand par retenue  
Elle caquette peu : mais si c'est une grue . . .  
Dans la famille au moins on ne voit point de fots.  
Luy, par exemple, il a plus d'esprit qu'il n'est gros.

**MATHIEU CROCHET.**

Le Cousin me connoist ; oh ! je ne suis pas cruche,  
Tel que vous me voyez.

**SOTANCOUR.**

Luy . . . c'est la coqueluche  
Des filles de Falaise : Il étudie en Droit,  
Et sçait tout son Cujas sur le bout de son doigt.

**MATHIEU CROCHET.**

Oh ! quand on a du Code acquis quelque teinture,  
Prés des femmes de reste on sçait la procedure :  
Nous autres du bareau, nous sommes des gaillards.

**LISETTE.**

Vous estes Avocat ?

**MATHIEU CROCHET.**

Et de plus, Maître és Arts.

**SOTANCOUR.**

Tres alteré, beau-pere, au moins ne vous déplaîse.  
On a soif volontiers, quand on vient de Falaise.  
Allons tâter du vin.

Mr. **GERONTE.**

Allons, c'est fort bien dit.

**SOTANCOUR.**

Je me sens là-dedans un terrible appetit.

**MATHIEU CROCHET.**

Depuis trois jours je jeûne, afin d'estre capable  
De pouvoir dignement faire figure à table.

**LISETTE.**

Monfieur est prevoyant.

**SOTANCOUR.**

Vrayment c'est fort bien fait ;  
Allons, suivez-moy donc, Cousin Mathieu Crochet.  
Bien-tôt nous reviendrons, ô Beauté mon idole,  
Voir si vous n'avez point retrouvé la parole.





SCENE VIII.

LEONORE, LISETTE *regardant  
partir Mathieu Crochet.*

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un garçon fait au tour !  
LEONORE.

Lisette, que dis-tu de Monsieur Sotancour ?

LISETTE.

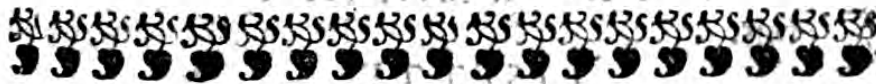
Et de Mathieu Crochet, qu'en dites-vous Madame ?

LEONORE.

De Monsieur Sotancour je deviendrois la femme ?  
A ne t'en point mentir, je suis au desespoir.

LISETTE.

Oh ! qu'il ne vous tient pas encor en son pouvoir !  
Valere n'est pas homme à quitter la partie,  
Il faut qu'il vous épouse, ou j'y perdray la vie.



SCENE IX.

MERLIN en Maistre de Musique, avec  
des porteurs d'Instrumens, dans l'un des  
quels est Valere : Il entre en chantant.

AIR.

*Pour attraper un Rossignol,  
Re mi fa sol,  
Je disois un jour à Nanette,  
Et faut aller au bois ; mais chut !  
Mi fa sol ut.*

## LE BAL,

*Je me trouway dans sa tachette,  
Le Rossignol y vint aussi,  
Mi re ut si.*

*Et si-tost qu'il fut sur la branche,  
Prest à chanter de son bon gré,  
Sol fa mi re.*

*Elle le prit de sa main blanche,  
Et puis dans sa cage le mit,  
La sol fa mi.*

L I S E T T E.

Que cherchez-vous, Monsieur, avec cet équipage ?

M E R L I N.

Vous voyez un Breton prest à vous rendre hommage.  
Depuis plus de vingt ans je rode l'Univers,  
Où je fais admirer l'effet de mes Concerts.

L I S E T T E.

Tant mieux pour vous, Monsieur, j'en ay l'ame ravie,  
Mais nous ne sommes point en goût de simphonie ;  
Laissez-nous, s'il vous plaist, avec tous nos ennuis.

M E R L I N.

Quand vous me connoîtrez... vous sçauray qui je  
suis.

L I S E T T E.

Je le croy bien.

M E R L I N.

Je suis un Musicien rare,  
Charmé de mon sçavoir, gueux, yvrogne & bizarre.

L I S E T T E.

Pour la profession voila de grands talens.

M E R L I N.

Voudriez-vous m'entendre ?

L E O N O R E.

Oh, je n'ay pas le temps.  
De chagrins trop cuisans j'ay l'ame penetrée.

M E R L I N.

Tant mieux, je vous voudrois encor desesperée.

# COMEDIE.

61

L I S E T T E.

Elle n'en est pas loin.

M E R L I N.

C'est comme je la veux ,

Pour donner à mon Art un exercice heureux.

L E O N O R E.

Pour des Bretons , Monsieur gardez votre science.

M E R L I N.

J'ay tout ce qu'il vous faut , autant qu'homme de France.

Tout Breton que je suis , je sçay votre besoin.

L I S E T T E.

Ne le renvoyons pas , puisqu'il vient de si loin.

M E R L I N.

Dans un concert d'hymen , lorsque quelqu'un discorde ,

Je sçais juste baisser , ou hausser une corde ;

Nul ne sçait de l'amour mieux le diapazon ,

Ny mettre comme moy deux cœurs à l'unisson.

L I S E T T E.

Oh ! vous aurez grand' peine , avec votre industrie ,

A faire icy chanter deux Amants en partie.

M E R L I N.

J'ay dans cet étuy-là , Madame , un instrument

Qui calmeroit bien-tost vos maux assurément.

Il est doux , amoureux , insinuant & tendre ,

Et qui va droit au cœur.

L I S E T T E.

Ne peut-on point l'entendre ?

L E O N O R E.

Ah ! laissez-moy , Lisette , en proye à mon malheur.

L I S E T T E.

Madame , un air ou deux calment bien la douleur.

M E R L I N.

Ecoutez-le , de grace , un seul moment sans peine ,

Ets'il ne vous plaît pas , soudain je le rengaine.

M E R L I N *ouvert l'étuy dans lequel est Valere.*

Cet instrument , Madame , est-il de votre goût ?

LE BAL,  
LEONORE.

Que vois-je ! c'est Valere ?

L I S E T T E.  
Et Merlin.

M E R L I N.

Point du tout.

Je suis un Bas-Breton.

V A L E R E.

Non, belle Leonore.

Je n'ay pû résister au feu qui me devore ;  
Et puisqu'on rompt les nœuds qui nous avoient liez,  
Je viens dans ce moment expirer à vos piez.

L E O N O R E.

A quoy m'exposez-vous ?

V A L E R E.

Pardonnez à mon zele.

L E O N O R E.

Mon pere va venir.

L I S E T T E.

Je feray sentinelle.

L E O N O R E.

Mais que pretendez-vous ?

V A L E R E.

Vous prouver mon amour,

Pour détourner l'hymen qu'on veut faire en ce jour ;  
Souffrez que cet amour soit en droit de tout faire.

L I S E T T E.

Gare, tout est perdu, j'apperçois votre pere.

M E R L I N.

Rentrez vifte.

L I S E T T E.

Non, non, ce n'est pas encor luy.

M E R L I N.

Maugrébleu de la masque ! allons r'ouvrir l'étuy.  
C'est Lisette, Monsieur, qui cause ce vacarme.  
Fais mieux le guet au moins ; une seconde alarme  
Démonteroit morbleu l'instrument pour toujours.

COMEDIE.

63

VALERE *sortant de l'étuy.*

Ah! Madame! aujourd'huy secondez nos amours,  
Evitez d'un rival l'odieuse poursuite,  
Ce soir pendant le Bal livrez-vous à sa suite.

LEONORE.

Mais comment ?

VALERE.

De Merlin vous sçauvez pleinement . . .

LISETTE.

Viste, viste, rentrez, Monsieur de l'Instrument.

Ah! Merlin, pour le coup, c'est Geronte en per-  
sonne.

VALERE *rentre dans l'étuy.*

Ah! Madame!

MERLIN.

Et rentrez.

LEONORE *en s'en allant.*

A toy je m'abandonne:



S C E N E X.

MR. GERONTE, SOTANCOUR,  
LISETTE, MERLIN.

MERLIN *en colere.*

Ouy, vous estes un sot en bécare, en bémol,  
Par la clef de f ut fa, c sol ut, g re sol.  
De la sorte insulter la Musique Bretonne!

SOTANCOUR.

Lisette, quelle est donc cette mine bouffonne?

LISETTE.

C'est un Musicien Bas-Breton.

SOTANCOUR.

Bas-Breton!



## LE BAL,

Cet homme doit chanter sur un diable de tort ;  
Jamais de son pays il n'est venu d'Orphée ,  
Je croy des-à-présent sa musique enragée ;  
Pour des doubles bidets, passe.

M E R L I N.

Fat , animal ,  
Vil Carabin d'orchestre , atome musical.  
Par la mort . . . .

S O T A N C O U R *l'arrestant.*

Doucement.

M E R L I N.

Tenez-moy , je vous prie :  
Si j'échape une fois , je veux avoir sa vie ;  
Laissez . . . ( *Il luy donne un coup sur les doigts.* )

S O T A N C O U R.

Si je te tiens , je veux estre empalé.

M E R L I N *revenant.*

Comment ! me soutenir , que mon air est pillé !  
Un air délicieux , que j'estime , que j'aime ,  
Et que j'ay pris plaisir à composer moy-même  
Dans Kinpercorantin.

Mr. G E R O N T E.

Il a tort.

L I S E T T E.

Entre nous ,

Cela ne se dit point.

S O T A N C O U R.

Là , là , consolez-vous ,  
Ce n'est pas un grand mal ; on ne voit point en France  
Pnnir de ces larcins la fréquente licence :  
Mais que vois-je ? est-ce à vous ce petit instrument ?

M E R L I N.

Pour vous servir , Monsieur.

S O T A N C O U R.

J'en jouë élégamment :  
Je vais vous regaler d'un petit air.

M E R L I N *l'arrêtant.*

De grace ,

COMEDIE.

65

Je ne puis m'arrester ... Il faut ....

SOTANCOUR.

Sur cette Basse

Je veux que l'on m'entende un moment preluder.

MERLIN.

Vous seriez trop long-temps, Monsieur, à l'accorder.

Et de plus, mon Valet a la clef dans sa poche.

SOTANCOUR.

Tous ces gens-là sont faits de croche & d'anicroche :

Je vous dis que je veux ....

LISETTE.

Vous en jouerez fort mal,

L'Instrument est Breton.

MERLIN.

Et tant soit peu brutal.

Vous l'entendrez tantôt, je me feray connoistre,

Et vous verrez pour lors quel homme je puis estre.

SOTANCOUR.

Quoy, vous voulez, Monsieur, donner concert ceans?

MERLIN.

Je cherche à me produire aux yeux d'habiles gens.

SOTANCOUR.

Vous venez tout-à point, ce soir je me marie,

De la nopce & du bal souffrez que je vous prie.

MERLIN.

Volontiers, j'y prétens figurer comme il faut.

LISETTE.

Faites toujours porter votre Instrument là-haut.

SOTANCOUR.

Allons, venez, Monsieur, je m'en vais vous conduire,

Moy-même dans le bal je veux vous introduire.

MERLIN *en reportant son étuy.*

Et je m'introduiray de moy-même au souper.

Ma foy, nous & l'étuy, l'avons bien échapé.



## SCENE XI.

SOTANCOUR, LISETTE.

SOTANCOUR.

**H**E' bien, que dirons nous, où donc est la maîtresse ?

Je vois qu'à me trouver la belle peu s'empresse :  
Si nous ne nous cherchons jamais plus volontiers,  
Je ne luy promets pas grand nombre d'heritiers.

LISETTE.

Bon, je sçay des maris qui pour éviter noise,  
N'ont jamais approché leurs femmes d'une toise,  
Et qui ne laissent pas d'avoir en leur maison  
Un grand nombre d'enfans qui portent tous leur nom.

SOTANCOUR.

Je sçay que Leonore aime un certain Valere,  
Un fat, un freluquet, qui n'a l'heur de luy plaire  
Que par son air pincé : mais c'est un petit fou,  
Sans esprit, sans mérite, & qui n'a pas un sou :  
On m'a dit seulement que sa langue babille.

LISETTE.

Et que faut-il de plus pour toucher une fille ?

SOTANCOUR.

Ouy . . . dis à Leonore en termes clairs & nets  
Que je ne veux point estre époux *ad honores*.  
Vois-tu, je ne suis pas de ces gens debonnaires  
Qui font valoir leur femme en des mains étrangères ;  
Et mettant à profit un salutaire affront,  
Levent à petit bruit un impost sur leur front.



## SCENE XII.

LE BARON D'AUBIGNAC,  
LISETTE, SOTANCOUR.

LE BARON *Gaston.*

AH! Monsieur, je vous cherche; eh permettez  
de grace,  
Que sans plus differer icy je vous embrasse.

SOTANCOUR.

Pour la premiere fois l'accueil est fraternel.

LE BARON.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez  
un tel.

SOTANCOUR.

Ouy, je me nomme un tel, mais j'ay ne vous déplaise,  
Encore un autre nom.

LE BARON.

Je viens vous montrer l'aise  
Que j'ay d'avoir appris que vous vous mariez.

SOTANCOUR.

Je ne merite pas, Monsieur, tant d'amitez.

LE BARON.

Nul ne prend plus que moy de part à cette affaire.

SOTANCOUR.

Et pourquoy, s'il vous plaist, peut-elle tant vous  
plaire?

LE BARON.

Pourquoy! cette demande est bonne! maintenant  
Que vous allez rouler dessus l'argent comptant,  
Vous ne ferez, je croy, loyal comme vous estes,  
Nulle difficulté de bien payer vos dettes,

## LE BAL;

SOTANCOUR.

Grâces au Ciel, Monsieur, je ne dois nul argent,  
Et vay le front levé, sans crainte du Sergent.

LE BARON.

Cinq cens Louis pour vous, c'est une bagatelle,  
Allons, payez-les-moy.

SOTANCOUR.

La demande est nouvelle.

Sotancour est mon nom, me connoissez-vous bien ?

LE BARON.

Sotancour . . . justement, c'est pour vous que je vien.

SOTANCOUR.

Je vous dois quelque chose ?

LE BARON.

Hé donc, le tout est drossé,

C'est cet argent, Monsieur, que sur votre parole,  
Je vous ay tres-gagné l'autre hyver à trois dez,

SOTANCOUR.

A moy, Monsieur.

LE BARON.

A vous ?

SOTANCOUR.

Et parbleu vous révez,

Pour connoître vos gens mettez mieux vos lunettes.

LE BARON.

Comment, chetif mortel, vous déniez vos dettes,  
Vous ne connoissez plus le Baron d'Aubignac,  
Vicomte de Dougnac, Croupignic, Foulignac,  
Gentilhomme Gascon, plus noble que personne,  
D'une race ancienne autant que la Garonne.

SOTANCOUR.

Quand elle le seroit encor plus que le Nil,  
Votre propos, Monsieur, n'est ny beau ny civil,  
Je ne vous connois point, ny ne veux vous connoître.

LE BARON.

Il ne me connoist pas, le scelerat, le traître



Ne vous souvient-il plus de cet Hyver dernier ,  
 Quand notre Regiment fut chez vous en quartier  
 Un jour de Carnaval chez cette Conseillere ,  
 Qui m'adoroit , hé donc ! vous memorez l'affaire.

SOTANCOUR.

Pas plus qu'auparavant , je ne sçay ce que c'est.

LE BARON *mettant la main sur son épée.*

Ah ! je vous en feray souvenir s'il vous plaist ;  
 Car cadelis , je veux que le Diable me scie . . .

LISETTE *l'arrestant.*

Ah tout beau , dans ce lieu point de bruit , je vous  
 prie ,

Monsieur est honneste homme , & qui vous payra bien.

SOTANCOUR.

Moy payer : hé pourquoy , si je ne luy dois rien ?

LE BARON.

Vous ne me devez rien ?

LISETTE.

Un Gascon n'est pas homme

A venir sans sujet demander une somme.

SOTANCOUR.

Un Gascon. Un Gascon a grand besoin d'argent ,  
 Et pourveu qu'il en trouve , il n'importe comment :  
 Jamais de son País ne vint lettre de change ,  
 Et quoy qu'il mange peu , si faut-il bien qu'il mange.

LISETTE.

Donnez-luy seulement deux ou trois cens écus.

SOTANCOUR.

J'aimerois mieux cent fois vous voir tous deux pendus.

LE BARON *l'épée à la main.*

C'est trop contre un faquin retenir ma colere.

LISETTE.

Hé de grace Monsieur !

LE BARON.

Non , non , laissez-moy faire

Que je le perce à jour.



SCENE XIII.

GERONTE, *Les susdits deux Valets.*

GERONTE.

**P**our quel sujet, Messieurs, criez-vous donc si fort?

LE BARON.

Un atome Bourgeois , qui perd sur sa parole ,  
Et ne veut pas payer ; mais ce qui me console ,  
Je veux devenir nul , ou j'en auray raison.

GERONTE.

Que veut dire cela?

SOTANCOUR.

Monieur , c'est un fripon ,  
Un Gascon affamé qui cherche à vous surprendre.

LE BARON *le voulant percer.*

Retirez-vous, Monsieur.

GERONTE.

Ah tout beau , c'est mon gendre.

LE BARON.

Cet homme est votre gendre?

GERONTE.

Il le sera dans peu.

LE BARON.

Tant mieux , vous me payerez ce qu'il me doit  
au jeu.

Je fais arrest sur vous , sur la fille & la dote.

GERONTE.

Quoy vous avez perdu?

COMEDIE.  
SOTANCOUR.

71

Je vous dis qu'il radote.

Je ne sçay...

LE BARON.

Nuit & jour il hante les brelans ,  
Il doit encor au jeu plus de vingt mille francs.

GERONTE.

Plus de vingt mille francs ?

LE BARON.

Ouy Monsieur.

SOTANCOUR.

Je vous jure

Foy de vray bas Normand , que c'est une imposture ;  
Que je ne comprends rien à ce maudit jargon ,  
Et ne sçais pour tout jeu que l'oye & le toton.

LE BARON.

Vous me gêtez icy bien du temps en paroles ;  
Monsieur, je veux toucher mes quatre cens pistoles.  
Ou cadedis, je veux le saigner à l'instant.

GERONTE.

Si mon gendre vous doit....

LE BARON.

S'il me doit !

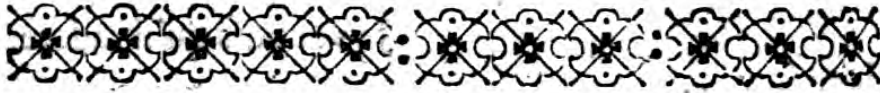
GERONTE.

Je pretens

Que vous soyez payé ; mais sans plus de colere ,  
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire :  
Je marie aujourd'huy ma fille , & retiendray  
Sur sa dot cet argent que je vous donneray.

LE BARON.

C'est parler comme il faut ; quand on est raisonnable ,  
Tout Gascon que je suis , je suis doux & traitable :  
Adieu, jusqu'à demain , mais souvenez-vous-en ,  
Que j'ay votre parole , & grand besoin d'argent.



## SCENE XIV.

GERONTE, LISETTE,  
SOTANCOUR.

GERONTE.

**V**ous estes donc joüeur ?

SOTANCOUR.

Que l'on me pilorie,

Si j'ay hanté ny vû ce Gascon de ma vie.

GERONTE.

Mais pourquoy viendroit-il ?

SOTANCOUR.

C'est un fourbe, & sans vous

J'allois vous le bourer comme il faut.

LISETTE.

Entre nous,

Vous avez d'un joüeur acquis la renommée,

Et le feu, comme on dit, ne va point sans fumée.

SOTANCOUR.

Oh, quittons ce propos, & ne songeons qu'au bal,

J'apperçois le cousin, il n'est ma foy point mal.





## SCENE XIV.

MATHIEU CROCHET *en habit de Cupidon*, GERONTE, LISETTE, LEONORE *couverte d'une grande mante de tafetas, un masque à la main. Une Troupe de Masques de toutes manieres.*

MATHIEU CROCHET.

Mevoila, mon cousin, dans mon habit de masque.

SOTANCOUR.

L'équipage est galant, & l'attirail fantasque.  
Ma Prétenduë aussi n'est pas mal, sur ma foy,  
Mon cœur en la voyant me dit je ne sçay quoy.

LEONORE.

Oh! qu'il ne vous dit pas tout ce que le mien pense!

LISETTE.

Le cousin est masqué mieux que personne en France.  
Il est tout à manger; les femmes dans le bal  
Le prendront pour l'Amour en propre original.

MATHIEU CROCHET.

N'est-il pas vray?

SOTANCOUR.

Parbleu, plus d'une curieuse,  
De l'Aîné des Amours va tomber amoureuse,  
Et voudra de plus près connoître le cousin.

MATHIEU CROCHET.

Qu'on s'y frote... on verra.

LISETTE.

Ho! le petit lutin!

Qu'il va blesser de cœurs!

D





## SCÈNE XVI.

MERLIN , SOTANCOUR,  
MATHIEU CROCHET.

MERLIN.

**M**onsieur , je viens vous dire  
Que mon concert est prest.

SOTANCOUR.

C'a , ne songeons qu'à rire.

Cousin , il faut icy remuer le gigot.

MATHIEU CROCHET.

Laissez-moy faire , allez , je ne suis pas un sot ;  
Je vais plus qu'on ne veut , quand on m'a mis en danse.  
Allons , ferme , Monsieur ; il est temps qu'on com-  
mence.

C'est à nous de danser , & d'entamer le bal.

*Dans le mouvement qu'on fait pour commencer  
le bal , Fijac couvert d'une pareille man-  
te que Leonore , prend la place ; & So-  
tancour danse avec luy.*

SOTANCOUR.

Qu'en dites-vous , beau-pere ? hé , cela va-t'il mal ?





## SCÈNE XVII.

GILLETTE , GERONTE,  
SOTANCOUR, MERLIN,  
LE BARON.

GILLETTE.

O secours, ô secours, votre fille on l'emporte,  
Des Carefme prenans luy font passer la porte.

GERONTE.

Que dis-tu là?

GILLETTE.

Je dis que quatre hommes là-bas  
La font aller, Monsieur, plus viste que le pas.

GERONTE.

Quoy! ma fille....

GILLETTE.

Ouy, Monsieur.

SOTANCOUR.

La plaisante nouvelle!

Tu rêves! tien, voilà que je danse avec elle.

MERLIN.

Monsieur, laissez-la dire, elle a perdu l'esprit.

GILLETTE.

Non, vous dis-je.

SOTANCOUR.

On te dit que deffous cet habit,

C'est Leonore.

GILLETTE.

Et non, je n'ay pas la berluë,  
Je viens de la quitter à l'instant dans la ruë.

SOTANCOUR.

Au Diable la pecore, avec ses visions!

Il faut te détromper de tes opinions.

Tien , voila Leonor.

( Il oste le masque , & on reconnoist le Baron Fijac. )

L E B A R O N.

Serviteur.

S O T A N C O U R.

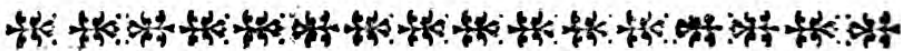
C'est le Diable.

L E B A R O N.

Prest à vous emporter ; mais pourtant fort traitable.  
 Vous me devez ; cherchons quelque accommodement.  
 J'ay votre Leonor pour mon nantissement ,  
 Et je la fais conduire au Château de la Garde.  
 De l'argent , je le rens ; point d'argent , je le garde.

G E R O N T E.

On m'enleve ma fille ! au secours , au voleur.



## S C E N E X V I I I .

VALERE , GERONTE , SOTAN-  
 COUR , MATHIEU CROCHET ,  
 MERLIN , LEONORE.

V A L E R E .

**M**onsieur , pour Leonor n'ayez aucune peur ,  
 Loin qu'on veuille lui faire aucune violence ,  
 Contre un hymen injuste on a pris sa deffense.

G E R O N T E .

Ah ! Valere , c'est vous !

S O T A N C O U R .

Quoy ! Valere... comment ?

Que veut dire cecy ?

V A L E R E .

Que tres-civilement

Je viens icy vous dire , en parlant à vous-même ,  
 Que Leonor pour vous sent une haine extrême ,  
 Qu'elle mourroit plutôt que...

COMEDIE.  
SOTANCOUR.

77

Leonor me hait ?

V A L E R E.

Si vous ne m'en croyez , croyez-en ce billet.

S O T A N C O U R *lit.*

*Pour éviter l'hymen dont mon amour murmure ,  
Et pour ne jamais voir votre sorte figure ,  
Firois au bout du monde , & plus loin même encor ;  
On ne peut vous haïr plus que fait Leonor.*

En termes clairs & nets cette lettre s'explique ,  
Et le tour n'en est point trop amphibologique.  
Oh bien , la Belle peut revenir sur ses pas ,  
Elle auroit beau courir, je ne la suivrois pas :  
Je vous cede les droits que j'ay sur l'Accordée ,  
Et ne me charge point de fille hazardée.

G E R O N T E.

Oh ! ma fille est à vous.

S O T A N C O U R.

Non , parbleu , par bonheur.

Je lui baise les mains , & la rends de bon cœur.

G E R O N T E.

Vous me faites plaisir , Monsieur , de me la rendre.

S O T A N C O U R.

Oh ! vous ne manquerez sur ma foy pas de gendre ,  
Ny vos petits enfans de perc. Allons , Mathieu ,  
Retournons à Falaise.

M A T H I E U C R O C H E T.

Adieu , Messieurs , adieu.

M E R L I N.

Place à Mathieu Crochet.

L E O N O R E.

A vos genoux , mon pere...

G E R O N T E.

Oublions le passé , ma fille , en cette affaire ;  
Je n'ay point prétendu forcer tes volontez.

L E O N O R E.

Que ne vous dois-je point , pour de telles bontez ?

D iij

LE BAL,  
GERONTE.

Pour vous , dont je connois le bien & la famille,  
Valere , je veux bien que vous ayez ma fille.

VALERE.

Monfieur...

GERONTE.

Nous vous devons assez en ce moment ,  
De nous avoir défait de ce couple Normant.

MERLIN.

L'honneste homme , morbleu ! vive Monfieur Ge-  
ronte !

Ma foy , fans moy la Belle en avoit pour fon compte.  
Puisque tout est d'accord maintenant entre vous ,  
Rions , chantons , danfons , & divertiffons-nous.

*Tous les Masques qui font sur le Theatre , font  
une efpece de Bal , & après qu'on a dansé une  
passe-pied , Fijac chante l'air Gascon suivant.*

A I R.

*Cadedis , vive la Garonne !  
En valeur on n'y craint personne ;  
Les faquins y font des Heros :  
Je vous le dis en quatre mots ,  
En amour comme au jeu je urille ,  
Et comme un dé , j'escamote une fille.*

On reprend la danse , après laquelle Merlin chante  
un passe-pied Breton.

MERLIN.

*Un jour de Printemps ,  
Tout le long d'un verger ,  
Colin va chantant ,  
Pour ses maux soulager ,  
Ma Bergere , laisse-moy , la la la la la , rela , rela ,  
Ma Bergere , laisse-moy  
Prendre un tendre baiser.*

Les Masques se prennent par la main , & dan-  
sent en chantant ,

*Ma Bergere , laisse-moy , la la la la la , &c.*



COMEDIE.

79

MERLIN.

*La belle à l'instant  
Répond à son Berger :  
Tu veux en chantant  
Un baiser dérober ?*

*Une Bergere.*

*Non , Colin , ne le prens pas ,  
La la la la , rela rela.  
Non , Colin , ne le prens pas ,  
Je vais te le donner ,*

*Le Chœur.*

*Non , Colin , ne le prens pas ,  
La la la la , rela rela.  
Non , Colin , ne le prens pas ,  
Je vais te le donner .*

Tous les Masques ayant formé une danse en rond , se retirent , & Merlin chante au Parterre le couplet suivant.

*Si mon air Breton  
A sçu vous divertir ,  
Messieurs , d'un haut ton  
Daignez nous applaudir.  
Mais s'il ne vous plaisoit pas ,  
La la la.  
Mais s'il ne vous plaisoit pas ,  
Dites-le-nous tout-bas.*

FIN.

1913

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

# LE JOUEUR,

COMEDIE,

REPRESENTEE EN 1695.



## ACTEURS.

GERONTE, Pere de Valere.

VALERE, Amant d'Angelique.

ANGELIQUE, Amante de Valere.

LA COMTESSE, Sœur d'Angelique.

LE MARQUIS.

DORANTE, Amant d'Angelique.

NERINE, Servante d'Angelique.

HECTOR, Valet de Valere.

Mr. TOUT A BAS, Maître de Trictrac.

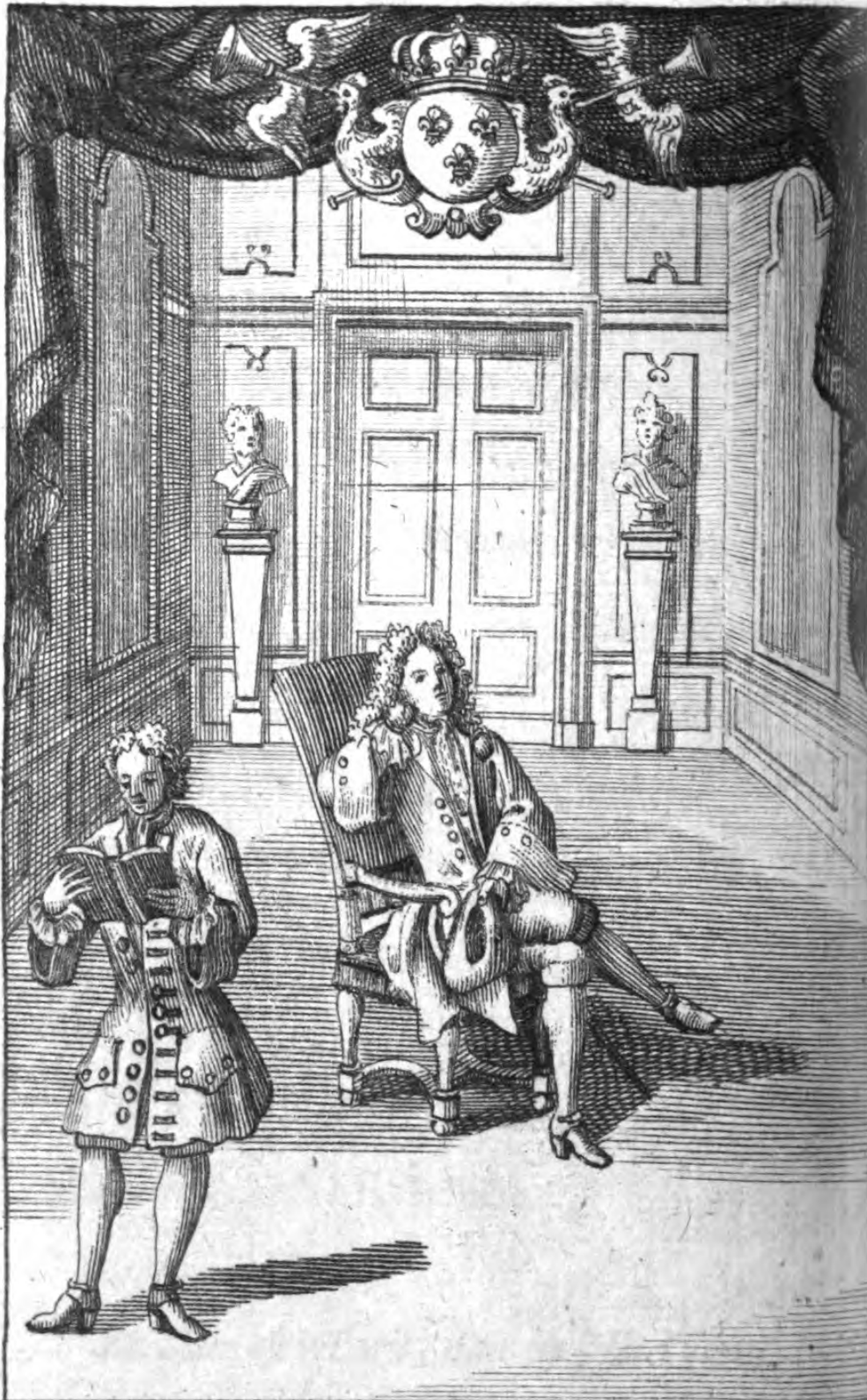
Mr. GALONIER, Tailleur.

Madame ADAM, Selliere.

*La Scene est à Paris , dans un Hôtel garni.*







*Le Joueur.*



# LE JOUEUR,

COMEDIE.

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

HECTOR *seul dans un fauteuil,  
près d'une toilette.*



L est parbleu grand jour: Déjà de  
leur ramage

Les Cocqs ont éveillé tout notre voisi-  
nage.

Que servir un Joueur est un maudit  
métier!

Ne seray-je jamais Laquais d'un Sous-fermier ?  
Je ronflerois mon saoul la grosse matinée,  
Et je m'enyvrerois le long de la journée,  
Je ferois mon chemin, j'aurois un bon employ,  
Je serois dans la suite un Conseiller du Roy,  
Rat de Cave, ou Commis; & que sçait-on ? peut-être

Je deviendrois un jour aussi gras que mon Maître,  
 J'aurois un bon carosse à ressort bien lians,  
 De ma rotondité j'emplirois le dedans ;  
 Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;  
 Et tel change de meuble & d'habit chaque Lune,  
 Qui Jasmin autrefois, d'un drap du Seau couvert,  
 Bornoit sa garde-robe à son just'au-corps vert.  
 Quelqu'un vient. Si matin, Nerine, qui t'envoyez



## SCENE II.

NERINE, HECTOR.

NERINE.

Que fait Valere ?

HECTOR.

Il dort.

NERINE.

Il faut que je le voye.

HECTOR.

Va, mon Maître ne voit personne quand il dort.

NERINE.

Je veux luy parler.

HECTOR.

Paix, ne parle pas si fort.

NERINE.

Ah ! j'entreray, te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde,

Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NERINE.

Tes sots raisonnemens sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrois-tu voir mon Maître *in naturalibus* ?

COMEDIE.

85

NERINE.

Quand se levera-t-il ?

HECTOR.

Mais avant qu'il se leve ,  
Il faudra qu'il se couche ; & franchement...

NERINE.

Acheve.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NERINE.

Oh parle , ou de force , ou de gré.

HECTOR.

Mon Maître en ce moment n'est pas encor rentré.

NERINE.

Il n'est pas rentré ?

HECTOR.

Non , il ne tardera guere.

Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire ,  
Ce garçon-là.

NERINE.

J'entens. Autour d'un tapis vert ,  
Dans un maudit brelan ton Maître jouë & pert :  
Ou bien réduit à sec , d'une ame familiere ,  
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange maniere.  
Par ordre tres exprés d'Angelique , aujourd'huy  
Je viens pour rompre icy tout commerce avec luy.  
Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse ,  
Tu sçais qu'il a cent fois promis à ma Maîtresse  
De ne toucher jamais cornet , carte , ny dé ,  
Par quelqu'espoir de gain dont son cœur fût guidé ;  
Cependant....

HECTOR.

Je voy bien qu'un Rival domestique  
Consigne entre tes mains pour avoir Angelique.

NERINE.

Et quand cela seroit , n'aurois-je pas raison ?  
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison ;  
Angelique entre nous seroit extravagante

De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante ;  
Luy, c'est vn homme d'ordre , & qui vit congru-  
ment.

H E C T O R.

L'Amour se plaît un peu dans le déreglement.

N E R I N E.

Un Amant fait & meur.

H E C T O R.

Les filles d'ordinaire

Aiment mieux le fruit vert.

N E R I N E.

D'un fort bon caractère ,

Qui ne sçut de ses jours ce que c'est que le jeu.

H E C T O R.

Mais mon Maître est aimé.

N E R I N E.

Dont j'enrage , morbleu.

Ne verrai-je jamais les femmes détrompées  
De ces colifichets , de ces fades poupées ,  
Qui n'ont pour imposer qu'un grand air débraillé,  
Un nez de tous côtez de tabac barboüillé ,  
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille ,  
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille ,  
Une longue Stinkerque à replis tortueux ,  
Un haut de chausses bas prêt à tomber sous eux ;  
Qui faisant le gros dos , la main dans la ceinture ,  
Viennent pour tout merite étaler leur figure ?

H E C T O R.

C'est le goût d'apresent , tes cris sont superflus ,  
Mon enfant.

N E R I N E.

Je veux , moy , reformer cet abus.

Je ne souffriray pas qu'on trompe ma Maîtresse ,  
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse ;  
Qu'elle épouse un Joüeur , un petit brelandier ,  
Un franc dissipateur , & dont tout le métier  
Est d'aller de cent lieux faire la découverte ,  
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte ,



Et qui le conduiront tout droit à l'Hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal.  
Mais tant que tu voudra , parle , prêche , tempête ,  
Ta Maîtresse est coëffée.

NERINE.

Et crois-tu dans ta tête ,  
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pouvoir ?  
Elle est fille d'esprit , peut-être dès ce soir  
Dorante par mes soins l'épousera.

HECTOR.

Tarare !

Elle est dans mes filets.

NERINE.

Et moy je te declare  
Que je l'en tireray dès aujourd'huy.

HECTOR.

Bon , bon !

NERINE.

Que Dorante a pour luy Nerine & la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'Amour. Tu sçais que d'ordinaire ,  
Quand l'Amour veut parler , la raison doit se taire ,  
Dans les femmes s'entend.

NERINE.

Tu verras que chez nous

Quand la raison agit , l'Amour a le dessous.  
Ton Maître est un Amant d'une espee plaisante ,  
Son amour peut passer pour fièvre intermittente ;  
Son feu pour Angelique est un flux & reflux.

HECTOR.

Elle est , après le jeu , ce qu'il aime le plus.

NERINE.

Oui. C'est la passion qui seule le devore.  
Dés qu'il a de l'argent son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche aussi , quand il n'a pas un sou ,  
Tu m'avoüeras qu'il est amoureux comme un fou.



NERINE.

Oh, j'empêcherai bien...

HECTOR.

Nous ne te craignons guere,  
 Et ta Maîtresse encor hier promit à Valere  
 De luy donner dans peu pour prix de son amour,  
 Son portrait enrichi de brillans tout autour.  
 Nous l'attendons, ma chere, avec impatience,  
 Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NERINE.

Ce portrait est tout prêt, mais ce n'est pas pour  
 luy,  
 Et Dorante en sera possesseur aujourd'huy.

HECTOR.

A d'autres !

NERINE.

N'est-ce pas une honte à Valere,  
 Etant Fils de famille, ayant encor son pere,  
 Qu'il vive comme il fait, & que comme un banni,  
 Depuis un an il loge en cet hôtel garni ?

HECTOR.

Et vous y logez bien, &amp; vous &amp; votre clique.

NERINE.

Est ce de même, dis ? Ma Maîtresse Angelique,  
 Et la veuve sa sœur ne sont dans ce pays  
 Que pour un temps, & n'ont point de pere à Paris ;

HECTOR.

Valere a deserté la maison paternelle :  
 Mais ce n'est point à luy qu'il faut faire querelle :  
 Et si Monsieur son pere avoit voulu sortir,  
 Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.  
 Ces peres bien souvent sont obstinez en diable.

NERINE.

Il a tort en effet d'être si peu traitable !  
 Quoi qu'il en soit enfin, je ne t'abuse pas,  
 Je fais la guerre ouverte, & je vais de ce pas  
 Dire ce que je vois, avertir ma Maîtresse  
 Que Valere toujours est faux dans sa promesse,

Qu'il ne sera jamais digne de ses amours,  
 Qu'il a joié, qu'il joie, & qu'il jouera toujours.  
 Adieu.



## SCENE III.

HECTOR *seul.*

Bonjour. Autant que je m'y peux connoître,  
 Cette Nerine-cy n'est pas trop pour mon Maître.  
 A-t-elle grand tort? Non. C'est un panier percé  
 Qui... Mais je l'apperçois. Qu'il a l'air harassé!  
 On soupçonne aisément, à sa triste figure,  
 Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple  
 usure.



## SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

*Valere paroît en desordre, comme un homme qui a joié  
 toute la nuit.*

VALERE.

Quelle heure est-il?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR.

Non, Monsieur.

VALERE.

Je suis las

De tes mauvais discours ; & tes impertinences...

HECTOR *à part.*

Ma foy , la verité répond aux apparences.

V A L E R E.

Ma robe de chambre. Euh ?

HECTOR.

*Il jure entre ses dents.*

V A L E R E.

He bien ? me faudra-t-il attendre encor long-temps ?

HECTOR.

Hé la voila , Monsieur.

V A L E R E *se promene, & Hector le suit tenant sa robe de chambre toute déployée.*

Une école maudite

Me coûte en un moment douze trous tout de suite.

Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te sçauray ,

Maudit jeu de Trictrac , ou bien je ne pourray.

Tu peux me faire perdre , ô fortune ennemie !

Mais me faire payer , parbleu je t'en défie ,

Car je n'ay pas un sou.

HECTOR *tenant toujours la robe.*

Vous plairait-il , Monsieur?...

V A L E R E.

Je me ris de tes coups , j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre , est , Monsieur , toute prête.

V A L E R E.

Va te coucher , maraut , ne me romps point la tête.

Va-t-en.

HECTOR.

Tant mieux.





## SCENE V.

VALERE *se mettant dans le fauteuil.*

**J**E veux dormir dans ce fauteuil.  
 Que je suis malheureux ! je ne puis fermer l'œil.  
 Je dois de tous côtez , sans espoir , sans ressource ,  
 Et n'ay pas , grace au Ciel , un écu dans ma bourse.  
 Hector... Que ce coquin est heureux de dormir !  
 Hector ?

HECTOR *derriere le Theatre.*  
 Monsieur.

VALERE.  
 Hé bien , bourreau ! veux-tu venir ?  
 N'es tu pas las encor de dormir , miserable ?



## SCENE VI.

VALERE , HECTOR.

HECTOR *à moitié deshabillé.*

**L**As de dormir , Monsieur ? hé , je me donne au  
 diable ,

Jen'ai pas eu le temps d'ôter mon just'au-corps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR.

Il a le diable au corps.

VALERE.

Est-il venu quelqu'un ?

LE JOUEUR,  
HECTOR.

Il est , selon l'usage ,  
Venu maint Creancier ; de plus un gros visage ,  
Un Maître de Triétrac qui ne m'est pas connu.  
Le Maître de Musique est encore venu.  
Ils reviendront bien-tôt.

V A L E R E.

Bon. Pour cette autre affaire  
M'as-tu deterré?...

H E C T O R.

Qui ? cette honnête usuriere ,  
Qui nous prête par heure à vingt sous par écu ?

V A L E R E.

Justement , elle-même.

H E C T O R.

Oui , Monsieur , j'ay tout veu.  
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !  
Mais enfin j'ay tant fait avec un peu d'adresse ,  
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant ,  
Et vous aurez , je croy , au plûtôt votre argent.

V A L E R E.

J'aurois les mille écus ? ô Ciel ! quel coup de grâce !  
Hector , mon cher Hector , vien-ça que je t'em-  
brasse.

H E C T O R.

Comme l'argent rend tendre !

V A L E R E.

Et tu crois qu'en effet ,  
Je n'ay pour en avoir qu'à donner mon billet ?

H E C T O R.

Qui le refuseroit seroit bien difficile.  
Vous êtes aussi bon que Banquier de la Ville.  
Pour la reduire au point où vous la souhaitez ,  
Il a fallu lever bien des difficultez.  
Elle est d'accord de tout , du temps , des arrerages ,  
Il ne faut maintenant que luy donner des gages.

V A L E R E

Des gages ?

HECTOR.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Mais y penses-tu bien ?

Où les prendray-je, dis ?

HECTOR.

Ma foi, je n'en sçai rien.

Pour nippes nous n'avons qu'un grand fond d'espérance

Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;

Et dans ce siècle-cy, Messieurs les usuriers

Sur de pareils effets prétent peu volontiers.

VALERE.

Mais quel gage, dis-moy, veux-tu que je luy donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle même en personne,

Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots :

Mais, Monsieur, s'il vous plaît ; pour changer de propos,

Aimeriez-vous toujours la charmante Angelique ?

VALERE.

Si je l'aime ? Ah ! ce doute & m'outrage & me pique.

Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'est un signe fâcheux.

Quand vous êtes sans fond, vous êtes amoureux,

Et quand l'argent renaît, votre tendresse expire.

Votre bourse est, Monsieur, puis qu'il faut vous le dire,

Un Thermometre seur, tantôt bas, tantôt haut,

Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALERE.

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me donne,

Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oui, mais j'ay bien peur, moy, qu'on ne vous plante-là.



LE JOUEUR,  
VALERE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR.

Nerine sort d'ici , qui m'a dit qu'Angelique  
Pour Dorante votre Oncle en ce moment s'explique,  
Que vous jouiez toujours malgré tous vos sermens ,  
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens.

VALERE.

Dieux ! que me dis-tu là ?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Bon , cela ne se peut , on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion ,  
A ce qu'il me paroît.

VALERE.

Point , sans présomption.

On sçait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais si sans vouloir rire ,

Tout alloit comme j'ay l'honneur de vous le dire,  
Et qu'Angelique enfin pût changer...

VALERE.

En ce cas ,

Je prens le parti... mais , cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvoit , qu'un passion neuve....

VALERE.

En ce cas , je pourrois rabattre sur la veuve ,  
La Comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort ,

J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort.

Si vous vouliez un peu vous aider avec elle ,  
Cette veuve , je croi , ne seroit point cruelle ,  
Ce seroit un éponge à presser au besoin.

# COMEDIE.

VALERE.

Cette éponge entre nous ne vaudroit pas c

HECTOR.

C'est dans son caractere une espee parfait  
Un ambigu nouveau de prude & de coqui  
Qui croit mettre les cœurs à contribution  
Et qui veut épouser , c'est-là sa passion.

VALERE.

Epouser ?

HECTOR.

Un marquis de même caractere  
Grand époufeur auffi , la galope & la flai

VALERE.

Et quel est ce Marquis ?

HECTOR.

C'est , à vous parl  
Un Marquis de hafard fait par le lansquei  
Fort brave , à ce qu'il dit ; intrigant , pi  
Qui croit de ses appas les femmes tributa  
Qui gagne au jeu beaucoup , & qui , dit  
Etoit valet de Chambre avant d'être Mar  
Mais sauvons-nous , Monsieur , j'app  
pere.



## SCENE VI

GERONTE , VALERE , H

GERONTE.

Doucement , j'ay deux mots à vou  
lere.

Pour toi , j'ay quelques coups de canne à

HECTOR.

Excusez-moy , Monsieur , je ne puis m'

LE JOUEUR,  
GERONTE.

Demeure là , maraut.

HECTOR.

Il n'est pas temps de rire.

GERONTE.

Pour la dernière fois , mon fils , je viens vous dire  
Que votre train de vie est si fort scandaleux ,  
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux ;  
Je ne puis retenir ma bile davantage ,  
Et ne sçaurois souffrir votre libertinage.  
Vous êtes pilier né de tous les lansquenets ,  
Qui sont pour la jeunesse autant de trébuchets ;  
Un bois plein de voleurs est un plus seur passage :  
Dans ces lieux jour & nuit ce n'est que brigandage.  
Il faut opter des deux , être dupe , ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.  
J'aime les jeux galans où l'esprit se deploye.  
C'est , Monsieur , par exemple , un joli jeu que l'Oye.

GERONTE.

Tai-toi. Non , à présent le jeu n'est que fureur :  
On joie argent , bijoux , maison , contracts , hon-  
neur ,  
Et c'est ce qu'une femme en cette humeur à crain-  
dre ,  
Risque plus volontiers , & perd plus sans se plain-  
dre.

HECTOR.

Oh , nous ne risquons pas , Monsieur , de tels bijoux.

GERONTE.

Votre conduite enfin m'enflâme de courroux ,  
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :  
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte ,  
J'étois las , attendant chez moy votre retour ,  
Qu'on fist du jour la nuit , & de la nuit au jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces Joieurs qui courent la fortu-  
ne ,

Dans

COMEDIE.

97

Dans leurs déréglemens ressembtent à la Lune ,  
Se couchant le matin & se levant le soir.

GERONTE.

Vous me poussez à bout , mais je vous feray voir ,  
Que si vous ne changez de vie & de maniere ,  
Je sçaurai me servir de mon pouvoir de Pere ,  
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR.

Votre Pere a raison.

GERONTE.

Comme le voila fait !  
Débraillé , mal peigné , l'œil hagard ! A sa mine  
On croiroit qu'il viendrait dans la forest voisine  
De faire un mauvais coup.

HECTOR.

On croiroit vray de luy ,  
Il a fait trente fois coupegorge aujourd'huy.

GERONTE.

Serez-vous bien-tôt las d'une telle conduite ?  
Parlez , que dois-je enfin esperer dans la suite ?

VALERE.

Je reviens aujourd'huy de mon égarement ,  
Et ne veux plus jôier , mon Pere , absolument.

HECTOR.

Voila du fruit nouveau dont son fils le regale.

GERONTE.

Quand ils n'ont pas un fou, voila de leur morale.

VALERE.

J'ay de l'argent encore ; & pour vous contenter ,  
De mes dettes je veux aujourd'huy m'acquitter.

GERONTE.

S'il est ainsi , vrayment j'en ay bien de la joye.

HECTOR *bas.*

Vous acquitter , Monsieur ? avec quelle monnoye ?

VALERE.

Te tairas-tu ? Mon Oncle aspire dans ce jour  
A m'ôter d'Angelique & la main & l'amour ;  
Vous sçavez que pour elle il a l'ame blessée ,

E

Et qu'il veut m'enlever. . .

GERONTE.

Ouy , je sçay la pensée ,  
Et je feray ravy de le voir confondu.

HECTOR.

Vous n'avez qu'à parler , c'est un homme tondu.

GERONTE.

Je voudrois bien déjà que l'affaire fût faite.  
Angelique est fort riche , & point du tout coquette ,  
Maîtresse de son choix : avec ce bon dessein ,  
Va te mettre en état de meriter sa main ,  
Payer tes Creanciers...

VALERE.

J'y vais , j'y cours....Mon Pere....

GERONTE.

Hé ? plaît-il ?

VALERE,

Pour sortir entierement d'affaire ,  
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.  
Si vous vouliez , Monsieur...

GERONTE.

Ah , ah ! je vous entens.  
Vous m'avez mille fois bercé de ces fornettes.  
Non , comme vous pourrez , allez payer vos dettes.

VALERE.

Mais , mon Pere , croyez...

GERONTE.

A d'autres , s'il vous plaît.

VALERE.

Prêtez-moy mille écus.

HECTOR.

Nous payerons l'interêt

Au denier un.

VALERE,

Monsieur ...

GERONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALERE.

Je ne veux point , mon Pere , aujourd'huy vous sur-  
prendre ;

Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,  
Retenez cet argent , & payez par vos mains.

HECTOR.

Ah parbleu , pour le coup, c'est être raisonnable.

GERONTE.

Et de combien encore êtes-vous redevable ?

VALERE.

La somme n'y fait rien.

GERONTE.

La somme n'y fait rien ?

HECTOR.

Non ; quand vous le verrez vivre en homme de bien ,  
Vous ne regretterez nullement la dépense ,  
Et nous ferons , Monsieur , la chose en conscience.

GERONTE.

Ecoutez , je veux bien faire un dernier effort :  
Mais après cela , si..

VALERE.

Moderez ce transport.

Que sur mes sentimens votre ame se repose.  
Je vais voir Angelique , & mon cœur se propose  
D'arrêter son couroux déjà prêt d'éclater.

*Il sort.*

HECTOR.

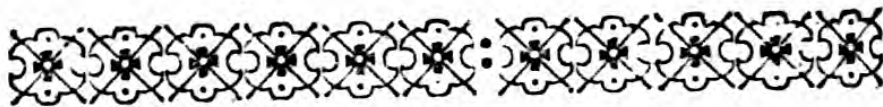
Jem'en vais travailler , moy , pour vous contenter ,  
A vous faire, en raisons claires & positives ,  
Le memoire succinct de nos dettes passives ,  
Et que j'auray l'honneur de vous montrer dans  
peu.

*Il sort.*GERONTE *seul.*

Mon frere en son amour n'aura pas trop beau jeu.  
Non , quand ce ne seroit que pour le contredire ,  
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire ,  
Et j'auray deux plaisirs à la fois , si je puis ,  
De chagriner mon frere , & marier mon fils.

E ij





## SCENE VIII.

Mr TOUT A BAS , GERONTE.

TOUT A BAS.

Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincere ,

Je viens pour vous offrir mon petit ministere.

Je suis , pour vous servir , Gentilhomme Auvergnac ,

Docteur dans tous les Jeux , & Maître de Trictrac :

Mon nom est Tout à bas , Vicomte de la Cafe ,

Et votre serviteur , pour terminer ma phrase.

GERONTE.

Un Maître de Trictrac ? il me prend pour mon Fils.

Quoy vous montrez , Monsieur , un tel art dans Paris ?

Et l'on ne vous a pas fait present en galere

D'un brevet d'Espalier ?

TOUT A BAS.

A quel homme ay-je affaire ?

Comment ? Je vous soutiens que dans tous les états

On ne peut de mon art assez faire de cas ;

Qu'un enfant de famille , & qu'on veut bien instruire ,

Devroit sçavoir jouer avant que sçavoir lire.

GERONTE.

Monsieur le Professeur , avecque vos raisons

Il faudroit vous loger aux petites Maisons.

TOUT A BAS.

De quoy fert , je vous prie , une foule inutile

De Chanteurs , de Danseurs qui montrent par la Ville ?

Un jeune homme en est-il plus riche , quand il  
sçait

Chanter re mi fa sol , ou danser un menuet ?  
Payra-t-on de Marchands la cohorte pressante ,  
Avec un Vaudeville , ou bien une Courante ?  
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune Cavalier  
Dans mon art au plûtôt se fasse initier ?  
Qui sçache , quand il perd , d'une ame non com-  
mune ,

A force de sçavoir , rappeler la fortune ;  
Qu'il apprenne un métier qui par de surs secrets ,  
En le divertissant l'enrichisse à jamais ?

GERONTE.

Vous êtes riche , à voir ?

TOUT A BAS.

Le jeu fait vivre à l'aïse  
Nombre d'honnêtes gens , Fiacres , Porteurs de  
Chaïses ;

Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans ,  
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circu-  
lans ;

Des Gascons à souper dans les brelans fideles ,  
Des Chevaliers sans ordre , & tant de Demoisel-  
les ,

Qui sans le Lansquenet , & son produit caché ,  
De leur foible vertu feroient fort bon marché ,  
Et dont tous les hyvers la cuisine se fonde ,  
Sur l'impôt établey d'une infaillible ronde.

GERONTE.

S'il est quelque Joueur qui vive de son gain ,  
On en voit tous les jours mille mourir de faim ,  
Qui forcez à garder une longue abstinence ,  
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouiïffance.

TOUT A BAS.

Et c'est de là que vient la beauté de mon Art.  
En suivant mes leçons on court peu de hazard.  
Je sçay quand il le faut , par un peu d'artifice ,  
D'un sort injurieux corriger la malice ,

102      LE JOUEUR,

Je sçay dans un Triètrac quand il faut un sonnez ;  
Glisser des dez heureux , ou chargez , ou pipez ;  
Et quand mon plein est fait , gardant mes avantages ,

J'en substitué aussi d'autres prudens & sages ,  
Qui n'offrant à mon gré que des as à tous coups ,  
Me font en un instant enfiler douze trous.

GERONTE.

Et Monsieur Tout à bas , vous avez l'insolence  
De venir dans ces lieux montrer votre science ?

TOUT A BAS.

Ouy , Monsieur , s'il vous plaît.

GERONTE.

Et vous ne craignez pas  
Que j'arme contre vous quatre paires de bras ,  
Qui le long de vos reins...

TOUT A BAS.

Monsieur , point de colere,  
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GERONTE *le pousse.*

Maître juré filou , sortez de la maison.

TOUT A BAS.

Non , je n'en fors qu'après vous avoir fait leçon.

GERONTE.

A moy leçon ?

TOUT A BAS.

Je veux , par mon sçavoir extrême ,  
Que vous écarmotiez un dé comme moy-même.

GERONTE.

Je ne sçay qui me tient , tant je suis animé ,  
Que quelques bons soufflets donnez à poing fermé. ..  
Va-t'en.

( *il le prend par les épaules.* )

TOUT A BAS.

Puisqu'aujourd'huy votre humeur petulante  
Vous rend l'ame aux leçons un peu recalcitrante ,  
Je reviendray demain pour la seconde fois.

COMÉDIE.  
GERONTE.

103

Revien !

TOUT A BAS.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

GERONTE *le poussant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'icy , vray gibier de potence ?  
Je ne puis respirer , & j'en mourray , je pense.  
Heureusement mon fils n'a point vû ce fripon ,  
Il me prenoit pour luy dans cette occasion.  
Sçachons ce qu'il a fait , & sans plus de mystere ,  
Concluons son hymen , & finissons l'affaire.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E II.

### SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE , NERINE.

ANGELIQUE.



ON cœur seroit bien lâche après tant  
de sermens ,  
D'avoir encor pour luy de tendres  
mouvemens ;  
Nerine , c'en est fait , pour jamais je  
l'oublie ,

Je ne veux ny l'aimer , ny le voir de ma vie ,  
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.  
Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NERINE.

Moy parler pour Valere ? il faudroit être fole.  
Que plutôt à jamais je perde la parole.

ANGELIQUE.

Ne viens point désormais , pour calmer mon dépit ,  
Rappeller à mes sens son air & son esprit ,  
Car tu fais qu'il en a.

NERINE.

Del'esprit , luy , Madame ?  
Il est plus journalier mille fois qu'une femme.  
Il rêve à tout moment , & sa vivacité  
Dépend presque toujours d'une carte , ou d'un dé.

ANGELIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NERINE.

Madame , croyez-moy , je connois le grimoire ,  
Souvent tous ces débits sont des hoquets d'amour.

ANGELIQUE.

Non ; l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NERINE.

Cet hôte dans un cœur a bien-tôt fait son gîte ;  
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGELIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NERINE.

S'il venoit à l'instant

Avec cet air flateur , soûmis , insinuant ,  
Que vous lui connoissez ; que d'un ton pathétique ,  
( *Elle se met à ses pieds.* )

Il vous dît à vos pieds : Non , charmante Angelique ,  
Je ne veux opposer à tout votre courroux ,  
Qu'un seul mot : je vous aime , & je n'aime que  
vous.

Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?

Vous ne me dites rien , vous détournez la vûe.

( *Elle se releve.* )

Vous voulez donc ma mort , il faut vous contenter.

Peut-être en ce moment , pour vous épouvanter ,

Il se soufflera d'une main mutinée ,

Se donnera du front contre une cheminée ,

S'arrachera de rage un toupet de cheveux ,

Qui ne sont pas à luy ; mais de ces airs fougueux

Ne vous étonnez pas ; contez qu'en sa colere

Il ne se fera pas grand mal.

ANGELIQUE.

Laisse-moy faire.

NERINE.

Vous voila , grace au Ciel , bien instruite sur tout ,

Ne vous dementez point , tenez bon jusqu'au bout.





## SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,  
NERINE.

LA COMTESSE.

O N dit par-tout , ma Sœur , qu'un peu moins  
prévenüe ,  
Vous époulez Dorante.

ANGELIQUE.

Oüy , j'y suis résoluë.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravy , Valere est un vray fou ,  
Qui joueroit votre bien jusques au dernier sou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse ,  
Cet amour , entre nous , étoit une foiblesse ,  
Il faut se dégager de ces attachemens  
Que la raison condamne , & qui flattent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vray.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie ,  
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.  
J'aimerois mieux qu'il fût gueux , avaricieux ,  
Coquet , fâcheux , mal-fait , brutal , capricieux ,  
Yvrogne , sans esprit , débauché , sot , colere ,  
Que d'être un emporté joieur comme est Valere.

ANGELIQUE.

Jesçay que ce deffaut est le plus grand de tous.

COMEDIE.

107

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux ?

ANGELIQUE.

Moy, Non. Dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NERINE.

Il a ma foy reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncez à luy,

Je vais l'épouser, moy.

ANGELIQUE.

L'épouser !

LA COMTESSE.

Aujourd'huy.

ANGELIQUE.

Ce Joueur qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je sçauray le reduire.

On sçait sur les Maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoy, vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,

Ce maintien reservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoy non, ma sœur ? fais-je donc un grand crime,

De rallumer les feux d'un amour legitime ?

J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.

Pour garder du défunt le souvenir charmant,

Je portois son portrait, & cette vive image

Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage ;

Mais qu'est ce qu'un portrait, quand on aime bien fort ?

C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela rappele t-il d'une perte aussi dure ?

C'est iriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.  
Vous unir à Valere !

LA COMTESSE.

Ouy, ma sœur, à luy-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas ; croyez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime ! luy, s'il m'aime ! ah ! quel aveuglement !

On a certains attraits, un certain enjoûment,  
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGELIQUE.

Après un si long-tems de pleine jouissance,  
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discretion.

ANGELIQUE.

Sans doute, & je voi bien qu'il n'est pas impossible,  
Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible,  
L'Or est d'un grand secours pour acheter un cœur,  
Ce métal en amour est un grand seducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage,  
La moderation fut toujours mon partage ;  
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits,

Et jamais en aimant je ne fis de faux frais.

Mes sentimens, ma sœur, sont differens des vôtres.

Si je connois l'amour, ce n'est que dans les autres.

J'ay beau m'armer de fier, je vois de toutes parts

Mille cœurs amoureux suivre mes étendards :

Un Conseiller de robe, un Seigneur de finance,

Dorante, le Marquis, briguent mon alliance :

Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,

Je prétens à Valere offrir un cœur entier ,  
Je fais profession d'une vertu severe.

ANGELIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valere ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ? Mon merite , je crois.

ANGELIQUE.

D'autres sur luy , ma sœur , auroient les mêmes  
droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une est me sterile,  
Un petit feu léger , vagabond , volatile.  
Quand on veut inspirer une solide amour ,  
Il faut avoir vécu , ma sœur , bien plus d'un jour ;  
Avoir un certain poids , une beauté formée  
Par l'usage du monde , & des ans confirmée :  
Vous n'en êtes pas là.

ANGELIQUE.

J'attendray bien du temps.

NERINE.

Madame est prévoyante , elle a pris les devants ?  
Mais on vient.

UN LAQUAIS.

Le Marquis , Madame , est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis ; hé non , non ! il n'est pas sur mon  
compte !





## SCENE III.

LE MARQUIS , LA COMTESSE,  
ANGELIQUE , NERINE.

LE MARQUIS *se rajustant.*

**J**E suis tout en desordre , un maudit embarras  
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cens pas ;  
Et j'y serois encor dans des peines mortelles ,  
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté ses ailles.

LA COMTESSE.

Que Monsieur le Marquis est galand sans fadeur !

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout , je suis votre humble servi-  
teur ;

Mais à vous parler net , sans que l'esprit fatigue ,  
Prés du sexe je sçais me demêler d'intrigue :  
Ah ! juste Ciel ! quel est cet admirable objet ?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur ! vrayment c'est fort bien fait.  
Je vous sçais gré d'avoir une sœur aussi belle ,  
On la prendroit parbleu , pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joly tour !  
Qu'il est sincere ! on voit qu'il est homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour , moy ? Non. Ma foy , la Cour  
m'ennuye ,  
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie ;

Si tôt que vous voulez un peu l'approfondir ,  
 Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir ,  
 J'ay de l'esprit , du cœur , plus que Seigneur de  
 France ,

Je joue , & j'y ferois fort bonne contenance ;  
 Mais je n'y vais jamais que par nécessité ,  
 Et pour y rendre au Roy quelque civilité.

NERINE.

Il vous est obligé , Monsieur , de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt , soudain je perds haleine ,  
 Ces fades complimens sur de grands mots montez ,  
 Ces protestations qui sont futilitez ,  
 Ces serremens de main dont on vous estropie ,  
 Ces grands embrassemens dont un flatteur vous lie ,  
 M'ôtent à tout moment la respiration ,  
 On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour sont bien mieux vostre affaire.

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros Fermier pour  
 leur plaire.

Leur sottre vanité croit ne pouvoir trop haut  
 A des faveurs de Cour mettre un injuste tau-  
 Moy , j'aime à pourchasser des beautez mitoyennes ,  
 L'Hyver dans un fauteuil avec des citoyennes ,  
 Les pieds sur les chenets étendus sans façons ,  
 Je pousse la fleurette , & conte mes raisons.  
 Là toute la maison s'offre à me faire fête ,  
 Valets , fille de chambre , enfans , tout est honnête ;  
 L'époux même discret , quand il entend minuit ,  
 Me laisse avec Madame , & va coucher sans bruit.  
 Voila comme je vis quand par fois dans la Ville  
 Je veux bien déroger . . .

NERINE.

La maniere est facile ;

Et ce commerce-là me paroît assez doux.



LE JOUEUR,  
LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous :  
Je suis tout naturel , & j'aime la franchise ,  
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise ,  
Et quand de mon amour je vous fais un aveu ,  
Madame , il est trop vray que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fy donc , petit badin , un peu de retenuë ,  
Vous me parlez , Marquis , une langue inconnuë ,  
Le mot d'amour me blesse , & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe ,  
Et ce mot dit à crû luy cause une sincope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'une autre il deviendroit plus  
doux.

LA COMTESSE.

Comment ? qu'est-ce ? plaît il ? parlez , expliquez-  
vous ,

Parlez donc , parlez donc ; apprenez , je vous prie ,  
Que mortel tel qu'il soit ne me dit de ma vie  
Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur ?

ANGELIQUE.

Mais Valere vous aime , & souvent . . .

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire ,

Valere ? Un autre icy conjointement soupire ?

Ah ! si je le sçavois , je luy ferois morbleu . . .

Où loge-t-il ?

NERINE.

Icy.

LE MARQUIS. *Il fait semblant de s'en  
aller , & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

COMEDIE.

113

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moy ?

LE MARQUIS.

Quel droit , ma Reine ?

Le droit de bien-seance , avec celuy d'aubaine.

Vous me convenez fort , & je vous conviens mieux.

Sur vous l'on sçait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou , Marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sçais ce que je dis , ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liez par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement. . . Mais. . .

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? comment. . .

Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne sçay point prendre en main des trompettes

Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

Eh ma Sœur !

NERINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit , je suis discret ,

Et sçais quand il le faut oublier un secret.

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenüë austere ,

Il veut rire.

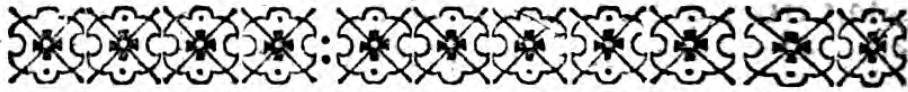
LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, je sçauray de Valere

Quel est en vous aimant le but de ses desirs ,

Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.





## SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,  
LES LAQUAIS.

1. LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

**M**onsieur, c'est de la part de la grosse Comtesse.  
LE MARQUIS *le mettant dans sa poche.*  
Je le liray tantôt.

2. LAQUAIS.

Cette jeune Duchesse

Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

3. LAQUAIS.

Monseigneur.

LE MARQUIS.

Encore ? ha pafsambleu !

Il faut que de la Ville enfin je me dérobe.

3. LAQUAIS.

Je viens de voir, Monsieur, cette femme de robe,  
Qui dit que cette nuit son mary couche aux champs,  
Et que ce soir sans bruit. . .

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'entens.

Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,  
De couleur de muraille ; & tantôt sur la brune,  
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,  
Là. . .

Je sçais.

LE MARQUIS.

Il faudroit avoir un corps de fer  
Pour resister à tout. J'ay de l'ouvrage à faire,  
Comme vous le voyez, mais je m'en veux distraire,  
Vous ferez deormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre, il pourroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet, à regret je vous quitte,  
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros merite.



## SCENE V.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,  
NERINE.

NERINE.

Cet homme-là vous aime épouventablement.

ANGELIQUE.

Jene vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGELIQUE.

Il vous aime, & son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moy luy tourne la cervelle,  
Il ne m'a pourtant veüe encore que deux fois.

NERINE.

Il en a donc bien fait la premiere... Je crois  
Voir Valere.



## SCENE VI.

VALERE , LA COMTESSE,  
ANGELIQUE , NERINE.

LA COMTESSE.

L'Amour auprès de moy le guide.  
NERINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un Amant timide ,  
Cela marque un bon fond. Approchez , approchez ,  
Ouvrez de votre cœur les sentimens cachez.  
Vous allez voir ma sœur ?

VALERE à la Comtesse.

Ah ! quel bonheur, Madame,  
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame !  
à Angelique.

Et quel plaisir de dire , en des transports si doux ,  
Que mon cœur vous adore , & n'adore que vous !

LA COMTESSE.

L'Amour le trouble. Hé quoy ! que faites vous Valere ?

VALERE.

Ce que vous-même icy m'avez permis de faire.

NERINE.

Voicy du qui pro quo.

VALERE.

Que je serois heureux ,  
S'il vous plaifoit encor de recevoir mes vœux !

LA COMTESSE.

Vous vous méprenez.

VALERE.

Non. Enfin , belle Angelique ,  
Entre mon oncle & moy que votre cœur s'explique ,  
Le mien est tout à vous , & jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angelique !

VALERE

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moy que votre cœur soupire ?

VALERE.

Madame , en ce moment je n'ay rien à vous dire ;  
Regardez votre sœur , & jugez si ses yeux  
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoy ! d'aucun feu pour moy votre ame n'est éprise ?

VALERE.

Quelques civilitez que l'usage autorise. . .

LA COMTESSE.

Comment ?

ANGELIQUE.

Il ne faut pas avec severité

Exiger des Amans trop de sincerité.

Ma sœur , tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous , s'il vous plaît , petite ridicule.

VALERE.

Vous avez cent vertus , de l'esprit , de l'éclat ,  
Vous estes belle , riche , & . . .

LA COMTESSE.

Vous estes un fat.

ANGELIQUE.

La moderation qui fut votre partage ,

Vous ne la mettez pas , ma sœur , trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en cour-  
roux ?

C'est un extravagant , il est tout fait pour vous.





## SCENE VII.

VALERE, ANGELIQUE,  
NERINE.

NERINE.

Elle connoit ses gens.

VALERE.

Ouy pour vous je soupire,  
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NERINE.

Allons, Madame, allons, ferme, voicy le choc,  
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGELIQUE.

Ne m'abandonne point.

NERINE.

Non, non, laissez-moy faire.

VALERE.

Mais que me sert, hélas ! que mon cœur vous pré-  
fere ?

Que sert à mon amour un si sincere aveu ?

Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu,  
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ou-  
vrage ;

Je sçay qu'à vos beautez c'est faire un dur outrage

De nourrir dans mon cœur des desirs partagez ;

Que la fureur du jeu se mêle où vous regnez :

Mais...

ANGELIQUE.

Cette passion est trop forte en votre ame,  
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflâme ;  
Suiyez, suivez l'ardeur de vos emportemens ;

COMEDIE.

119

Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NERINE.

*Optimè.*

VALERE.

Desormais plein de votre tendresse,  
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse,  
Tout ce qui n'est point vous, me paroît odieux.

ANGELIQUE *d'un ton plus tendre.*  
Non ; ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NERINE.

Vous mollifiez.

VALERE.

Jamais ! Quelle rigueur extrême,  
Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !  
Hé quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux ?  
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGELIQUE.

Jeprens peu d'intérêt, Monsieur, à votre vie.

NERINE.

Nous allons bien-tôt voir joüer la Comedie.

VALERE.

Ma mort fera l'effet de mon cruel dépit.

NERINE.

Qu'un Amant mort pour nous nous mettroit en  
credit !

VALERE.

Vous le voulez : hé bien , il faut vous satisfaire ,  
Cruelle , il faut mourir

*( Il veut tirer son épée. )*

ANGELIQUE *l'arrêtant.*

Que faites-vous , Valere ?

NERINE.

Hé bien , ne voila pas votre tendre maudit

Qui vous prend à la gorge ? Euh !

ANGELIQUE.

Tu ne m'as pas dit,

Nerine, qu'il viendroit se percer à ma veüe ,

Et je tremble de peur quand une épée est nuë.

LE JOUEUR,  
NERINE.

Que les Amans sont fots !

VALERE.

Puisqu'un soin genereux  
Vous interesse encore aux jours d'un malheureux,  
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie,  
Il faut que par l'amour defarmée, attendrie,  
Vous me rendiez encor ce cœur si precieux,  
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGELIQUE.

Nerine, qu'en dis-tu ?

NERINE.

Je dis qu'en la mée  
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos at-  
traits. . .

ANGELIQUE.

Si vous me promettiez. . .

VALERE.

Oüy, je vous le promets,  
Que la fureur du jeu sortira de mon ame,  
Et que j'auray pour vous la plus ardente flâme. . .

NERINE.

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

ANGELIQUE.

Il faut encor, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît ?  
Ouy, je vous rends mon cœur.

VALERE *luy baisant la main.*

Ah, quelle joye extrême!

ANGELIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,  
Je joins à ce present celui de mon Portrait.

( *Elle luy donne son Portrait enrichi de diamans.* )

NERINE.

Helas ! de mes sermons voila quel est l'effet.

VALERE.

Quel excés de faveurs !

ANGELIQUE.

COMEDIE.  
ANGELIQUE.

121

Gardez-le, je vous prie.

VALERE *le baisant.*

Que je le garde, ô Ciel ! Le reste de ma vie.  
Que dis-je ? je pretens que ce Portrait si beau  
Soit mis avecque moy dans le même tombeau ;  
Et que même la mort jamais ne nous separe.

NERINE.

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizarre !

ANGELIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere, & que mon cœur  
Ne se repente point de sa facile ardeur.

*Elle sort.*

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

NERINE.

Ah ! que voila pour l'Oncle une époque fâcheuse !

*Elle sort.*

VALERE.

Est-il dans l'Univers de Mortel plus heureux ?  
Elle me rend son cœur, elle comble mes vœux,  
M'accable de faveurs . . . .



SCENE VIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

**M**onsieur, je viens vous dire . . .

VALERE.

Je suis tout transporté : voy, considere, admire,  
Angelique m'a fait ce genereux present.

HECTOR.

Que les brillants sont gros ! pour être plus content,

F

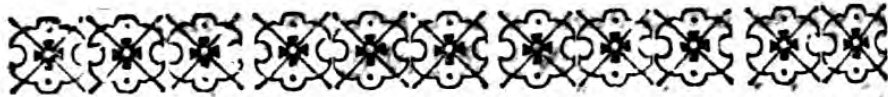
Je vous amene encore un lenitif de bourse ,  
Une usuriere.

V A L E R E.

Et qui ?

H E C T O R.

Madame la Ressource.



## S C E N E IX.

Mad. LA RESSOURCE, VALERE,  
H E C T O R.

V A L E R E *l'embrassant.*

**H**E', bon jour, mon enfant, tu ne peux conce-  
voir

Jusqu'ou va dans mon cœur le plaisir de te voir.

Mad. LA RESSOURCE,

Je vous suis obligée, on ne peut davantage.

H E C T O R.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage ?

Vous voila sans mentir aussi noire qu'un four.

V A L E R E.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un détail de Court ?

Mad. LA RESSOURCE.

Oh, Monsieur ; point du tout, je suis une bourgeoise,  
Qui sçais me mesurer justement à ma toise.

J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,

Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas ;

Mais pour moy je n'ay point cette sotte manie,

Et si mon pauvre époux étoit encor en vie...

*Elle pleure.*

V A L E R E.

Quoy ! Monsieur la Ressource est mort ?

COMEDIE.

123

Mad. LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR *pleurant.*

Subitement hélas ! j'en suis fâché vraiment.

Au fait. VALERE.

J'aurois besoin, Madame la Ressource,  
De mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALERE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Mad. LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur

On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes ;

Nous faisons icy-bas des routes incertaines ,

Je pourrois bien mourir ; ce maraut m'avoit dit

Que sur des gages seuls tu prêtois à credit.

Mad. LA RESSOURCE.

Sur des gages, Monsieur ? c'est une medifance ,

Je sçay que ce seroit blesser ma conscience.

Pour des nantissemens qui valent bien leur prix ,

De la vieille vaisselle au poinçon de Paris ,

Des diamans usés, & qu'on ne sçauroit vendre ,

Sans risquer mon honneur je croy que j'en puis  
prendre.

VALERE.

Je n'ay pour te donner, vaisselle ny bijoux.

HECTOR.

Oh parbleu, nous marchons sans crainte des filoux.

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien, nous attendrons, Monsieur, qu'il vous en  
viene.

VALERE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,

Fij



Si je n'ay dans ce jour mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah, Monsieur !

Je voudrois les avoir, ce seroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma Reine, mon aimable,

Ma belle, ma mignone, & ma toute adorable.

HECTOR *à genoux.*

Par pitié.

Mad. LA RESSOURCE.

Je ne puis:

HECTOR.

Ah ! que nous sommes foux !

Tous ces gens là, Monsieur, ont des cœurs de cailloux ;

Sans des nantiffemens il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dis-moy donc, si tu veux, où je les pourrai prendre ?

HECTOR.

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain, Refuser un billet endossé de ma main ?

VALERE.

Mais voy donc.

HECTOR.

Laissez-moy, je cherche en ma boutique.

VALERE.

Ecoute... nous avons le Portrait d'Angelique, Dans le temps difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR.

Ah ! que dites-vous-là ! vous devez le garder.

VALERE.

D'accord, honnestement je ne puis m'en défaire.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu, quelqu'autre fois nous finirons l'affaire.

VALERE.

Attendez donc. Tu sçais jusqu'ouï vont mes besoins, N'ayant pas son portrait l'en aimeray-je moins ?

HECTOR

Fort bien , mais voulez-vous que cette perfidie ? . . .

VALERE.

Il est vray. J'ay tantôt cette grosse partie  
De ces Joüeurs en fond qui doivent s'assembler.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE.

Demeurez donc , où voulez-vous aller ?  
Je feray de l'argent , ou celui de mon pere ,  
Quoy qu'il puisse arriver nous tirera d'affaire.

HECTOR.

Que peut dire Angelique alors qu'elle apprendra  
Que de son cher Portrait . . .

VALERE.

Et qui le luy dira ?

Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR.

Dans une heure ?

VALERE.

Ouy vrayment.

HECTOR.

Je commence à me rendre.

VALERE.

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

HECTOR *le considerant.*

Sur cette nipe-là vous auriez peu d'argent.

VALERE.

On ne perd pas toujours , je gagneray sans doute.

HECTOR.

Votre raisonnement met le mien en déroute.

Je sçay que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALERE.

Je m'en tireray bien , Hector , je t'en répond.

Peut-on sur ce bijou sans trop de complaisance . . .

Mad. LA RESSOURCE.

Ouy , je puis maintenant prêter en conscience ,

Je voy des diamans qui répondent du prêt ,

Et qui peuvent porter un modeste intérêt,  
Voilà les mille écus comptez dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé, Madame la Ressource,  
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,  
Je prétens retirer mon portrait au plutôt.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers : nous aimons à changer de la sorte,  
Plus notre argent fatigue, & plus il nous rapporte :  
Adieu, Messieurs, je suis toute à vous à ce prix.

*Elle sort.*

HECTOR.

Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris.  
Vous faites-là, Monsieur, une action inique.

VALERE.

Aux maux desesperez il faut de l'hemetique,  
Et cet argent offert par les mains de l'amour,  
Me dit que la fortune est pour moy dans ce jour.

*Fin du Second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.



QUEL est donc le sujet pourquoy ton  
cœur soupire ?

NERINE.

Nous n'avons pas, Monsieur, tous  
deux sujet de rire.

DORANTE.

Dis-moy donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs ?

NERINE.

Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs ? As-tu fait quelque piece  
Qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta Maîtresse ?

NERINE *pleurant plus fort.*

Non, c'est de votre sort dont j'ay compassion,  
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu ?

NERINE.

Qu'Angelique est une ame legere,

## LE JOUEUR,

Et s'est mieux que jamais rengagée à Valere.

DORANTE.

Quoy que pour mon amour ce coup soit assommant,  
 Je ne suis point surpris d'un pareil changement.  
 Je sçay que cet Amant toute entière l'occupe,  
 De ses ardeurs pour moy je ne suis point la dupe;  
 Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,  
 Je dois tout au dépit, & rien à son amour.  
 Je ne veux point, Nerine, éclater en injures,  
 Ny rappeler icy ses sermens, ses parjures,  
 Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.

NERINE.

Si vous sçaviez, Monsieur, ce que j'ay fait pour  
 vous !

DORANTE.

Tien, reçois cette bague, & dis à ta Maîtresse,  
 Que malgré ses dédains elle aura ma tendresse,  
 Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NERINE *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus, vous me fendez le cœur.



## SCENE II.

GERONTE, HECTOR, DORANTE,  
 NERINE.

HECTOR.

Ouy, Monsieur, Angelique épousera Valere;  
 Ils ont signé la paix.

GERONTE.

Tant mieux. Bon jour, mon frere,

Qu'est-ce ? hé bien ? qu'avez-vous ? vous êtes tout  
changé ?

Allons gay ; vous a-t-on donné votre congé ?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne.  
On ne me verra point violenter personne ;  
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner ,  
Mon Frere , je pretends moins perdre que gagner.

GERONTE.

Voila les sentimens d'un Heros de Cassandre.  
Entre-nous , vous aviez fort grand tort de pie' endre  
Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non , je ne scus jamais jusques-là me flater :  
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ,  
L'amour est un enfant qui badine avec elles ;  
Et quand à certain âge on veut se faire aimer ,  
C'est un soin indiscret qu'on devroit reprimer.

GERONTE.

Je suis en verité ravi de vous entendre ,  
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NERINE.

Si l'on m'en avoit ctu , tout n'eniroit que mieux.

DORANTE.

Ma presence est assez inutile en ces lieux ,  
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

*Il sort.*

GERONTE.

Allez , consolez-vous , c'est fort bien fait , mon  
Frere ,

Adieu. Le pauvre enfant ! son sort me fait pitié.

NERINE *s'en allant.*

J'en ay le cœur saisi.

HECTOR.

Moy , j'en pleure à moitié.

Le pauvre homme !





## SCENE III.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR *tirant un papier roulé avec  
plusieurs autres papiers.*

Voilà, Monsieur, un petit rôle  
Des dettes de mon Maître. Il vous tient sa parole,  
Comme vous le voyez, & croit qu'en tout cecy,  
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GERONTE.

C'a voyons, expedie au plutôt ton affaire.

HECTOR.

J'auray fait en deux mots. L'honnête homme de  
Pere !

Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !  
Encore un jour plus tard, nous étions ruinez.

GERONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre,  
Foy d'honnête garçon je n'en puis rien rabatre :  
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix,  
De plus je vous promets que je n'ay rien obmis.

GERONTE.

Finy donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.  
*Memoire juste & bref de nos dettes criardes ,  
Que Mathurin Geronte auroit tantost promis ,  
Et promet maintenant de payer pour son fils.*

GERONTE.

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire,  
Lis toujours.

COMEDIE.

131

HECTOR.

C'est, Monsieur, ce que je m'en vais faire.  
*Item, doit à Richard cinq cens livres dix sous,*  
*Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts.*

GERONTE.

Quel est ce Richard ?

HECTOR.

Moy, fort à votre service.

Ce nom n'étant point fait du tout à la propice  
 D'un valet de joueur, mon Maître de nouveau,  
 M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom ! Il devoit appeller Angelique  
 Pallas, du nom connu de la Dame de pique.

HECTOR.

*Secondement il doit à Jeremie Aaron,*  
*Usurier de métier, Juif de religion...*

GERONTE.

Tout beau, n'embrouillons point, s'il vous plaît,  
 les affaires,

Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien soit. Plus il doit à maints particuliers  
 Ou quidans, dont les noms, qualitez & métiers  
 Sont déduits plus au long avecque les parties,  
 Et assignations dont je tiens les copies ;  
 Dont tous lesdits quidans, ou du moins peu s'en font,  
 Ont obtenu déjà Sentence par défaut ;  
 La somme de dix mil une livre une obole,  
 Pour l'avoir sans relâche un an sur sa parole,  
 Habillé, voituré, coëffé, chauffé, ganté,  
 Alimenté, rasé, desalteré, porté.

GERONTE.

Desalteré, porté ! que le diable t'emporte,  
 Et ton maudit memoire écrit de telle sorte.

HECTOR.

Si vous ne m'en croyez, demain pour vous trouver  
 J'enverray les Quidans tous à votre lever.

LE JOUEUR,  
GERONTE.

La belle cour !

HECTOR.

*De plus à Margot de la Plante ,  
Personne de ses droits usante & jouissante ,  
Est dû loyalement deux cent cinquante écus ,  
Pour ses appointemens de deux quartiers échus.*

GERONTE.

Quelle est cette Margot ?

HECTOR.

Monfieur ... C'est une fille...

Chez laquelle mon Maistre ..... Elle est vraiment  
gentille.

GERONTE.

Deux cens cinquante écus ?

HECTOR:

Ce n'est ma foy pas cher ,

Demandez ; c'est , Monfieur , un prix fait en hyver.

GERONTE.

Et tu prétens , bourreau .....

HECTOR *tournant le rôle.*

Monfieur , point d'investives:

Voicy le contenu de nos dettes actives :

Et vous allez bien voir que le compte suivant ,

Payé fidèlement , se monte à presque autant.

GERONTE.

Voyons.

HECTOR.

*Premierement Isaac de la Serre.*

Il est connu de vous.

GERONTE

Et de toute la terre ;

C'est ce Negociant , ce Banquier si fameux.

HECTOR:

Nous ne vous donnons pas de ces effets verveux.

Cela sent comme beaume : Or donc ce de la Serre ,

Si bien connu de vous & de toute la Terre ,

Ne nous doit rien.

COMEDIE.

133

GERONTE.

Comment ?

HECTOR.

Mais un de ses parens ,  
Mort aux champs de Fleurus nous doit dix mil'e  
francs.

GERONTE.

Voila certainement un effet fort bizarre.

HECTOR.

Oh , s'il n'étoit pas mort , c'étoit de l'or en barre.  
*Plus à mon Maître est dû du Chevalier Fijac  
Les droits hypotequez sur un tour de Trictrac.*

GERONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cens pistoles ,  
C'est une dupe , il fait en un tour vingt écoles.  
Il ne faut plus qu'un coup.

GERONTE *luy donnant un soufflet.*

Tien maraut , le voila ,

Pour m'offrir un memoire égal à celui-là.  
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoye.

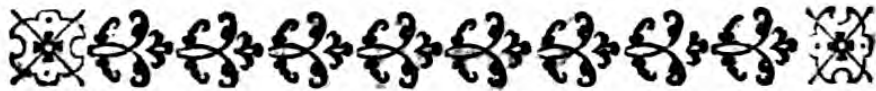
GERONTE.

Impertinent maraut , va je t'apprendray bien ,  
Avecque ton Trictrac . .

HECTOR.

Il a dix trous à rien.





## SCENE IV.

HECTOR *seul.*

SA main est à fraper, non à donner legere,  
 Et mon Maître a bien fait de faire ailleurs affaire;  
 Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent,  
 Il a les yeux sereins & l'accueil avenant.



## SCENE V.

VALERE, HECTOR.

*Valere entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.*

HECTOR.

P Ar votre ordre, Monsieur, j'ay vû Monsieur Geronte:  
 Qui de notre Memoire a fait fort peu de compte,  
 Sa monnoye est frapée avec un vilain coin,  
 Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.  
 J'ay vû chemin faisant aussi Monsieur Dorante,  
 Morbleu qu'il est fâché!

VALERE *comptant toujours.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR.

La Flote est arrivée avec les Galions,  
 Cela va diablement hauffer nos actions.  
 J'ay veu pareillement par votre ordre Angelique;  
 Elle m'a dit...

C O M E D I E.

135

V A L E R E *frapant du pied.*

Morbleu ce dernier coup me pique ,  
Sans les cruels revers de deux coups inouis ,  
J'aurois encor gagné plus de deux cens Louis.

H E C T O R.

Cette fille , Monsieur , de votre amour est folle.

V A L E R E *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens sur sa parole.

H E C T O R *le tirant par la manche.*

Monsieur , écoutez-moy , calmez un peu vos sens ,  
Je parle d'Angelique , & depuis fort long-temps.

V A L E R E.

Ah ! d'Angelique ! hé bien , comment suis-je avec elle ?

H E C T O R.

On n'y peut être mieux ; ah , Monsieur , qu'elle est  
belle ,

Et que j'ay de plaisir à vous voir racroché !

V A L E R E.

A te dire le vray , je n'en suis pas fâché.

H E C T O R.

Comment ? quelle froideur s'empare de votre ame ?

Quelle glace ! tantôt vous étiez tout de flamme.

Ay-je tort , quand je dis que l'argent de retour

Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?

Vous vous sentez en fond , E go plus de maîtresse.

V A L E R E.

Ah ! juge mieux , Hector , de l'amour qui me presse.

J'aime autant que jamais : mais sur ma passion

J'ay fait en te quittant quelque reflexion.

Je ne suis point du tout né pour le mariage :

Des parens , des enfans , une femme , un ménage ,

Tout cela me fait peur , j'aime la liberté.

H E C T O R.

Et le libertinage.

V A L E R E.

Hector , en verité ,

Il n'est point dans le monde un état plus aimable ,

Que celui d'un Joueur ; sa vie est agreable ,



## LE JOUEUR,

Ses jours sont enchaînez par des plaisirs nouveaux,  
Comedie, Opera, bonne chere, cadeaux,  
Il traîne en tous les lieux la joye & l'abondance;  
On voit regner sur luy l'air de magnificence,  
Tabatieres, bijoux, sa poche est un tresor,  
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

H E C T O R.

Et l'or devient à rien.

V A L E R E.

Chaque jour mille belles  
Luy font la cour par lettre, & l'invitent chez elles,  
La porte à son aspect s'ouvre à deux grands battans,  
Là vous trouvez toujours des gens divertissans,  
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,  
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche;  
Des oisifs de métier, & qui toujours sur eux  
Portent de tout Paris le lardon scandaleux,  
Des Lucreces du temps, là, de ces filles veuves,  
Qui veulent imposer & se donner pour neuves,  
De vieux Seigneurs toujours prêt à vous cajoler,  
Des plaisans qui font rire avant que de parler.  
Plus agreablement peut-on passer la vie?

H E C T O R.

D'accord, mais quand on perd, tout cela vous en-  
nuye.

V A L E R E.

Le jeu rassemble tout, il unit à la fois  
Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois.  
La femme du Banquier dorée & triomphante,  
Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.  
Là, sans distinction on voit aller de pair  
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;  
Et quoy qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,  
De sa naissance ainsi l'on vange les caprices.

H E C T O R.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,  
Vous voila donc en grace avec l'argent comptant.  
Tant mieux, pour se conduire en bonne politique,

Il faudroit retirer le portrait d'Angelique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous sçavez...

VALERE.

Je dois joüer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

Oh, non, c'est un deposit.

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abry des orages,  
S'il vous plaisoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoy, je te dois...

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,

Je n'ay pas en cinq ans encor receu cinq sous.

VALERE.

Mon Pere te payera, l'article est au memoire.

HECTOR.

Votre Pere? Ah! Monsieur, c'est une mer à boire,  
Son argent n'a point cours, quoy qu'il soit bien de  
poids.

VALERE.

Va, j'examineray ton compte une autre fois.

J'entens venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre Selliere,

Elle a flairé l'argent.

VALERE *mettant promptement son argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monsieur Galonier votre honnête Tailleur.



S C E N E V I.

Mad. ADAM, Mr. GALONIER,  
VALERE, HECTOR.

VALERE.

**Q**uel contre-temps : Je suis votre humble servi-  
teur :

Bonjour , Madame Adam , quelle joye est la mienne  
Vous voir ! c'est du plus loin parbleu qu'il me sou-  
viene.

Mad. ADAM.

Je viens pourtant icy souvent faire ma cour ,  
Mais vous jouiez la nuit , & vous dormez le jour.

VALERE.

C'est pour cette caleche à velours à ramage ?

Mad. ADAM.

Ouy, s'il vous plaît.

VALERE.

Je suis fort content de l'ou vrage ,  
Il faut vous la payer.. Songe par quel moyen  
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

Vous Monsieur Galonier, quel sujet vous amene?

GALONIER.

Je viens vous demander. . .

HECTOR.

Vous prenez trop de peine.

GALONIER.

Vous. . .

HECTOR.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

GALONIER.

Si. . .

COMEDIE.

139

HECTOR.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

GALONIER.

Je...

HECTOR.

Vous coufez si mal...

Mad. ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoy ! vous la mariez ? Elle est vive & gentille ,  
Et son époux futur doit en être content.

Mad. ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALERE.

Je veux , Madame Adam , mourir à votre veuve ,  
Si j'ay...

Mad. ADAM.

Depuis long-temps cette somme m'est due.

VALERE.

Que je fois en maraut deshonoré cent fois ,  
Si l'on m'a veu toucher un sou depuis six mois.

HECTOR.

Ouy , nous avons tous deux par pieté profonde  
Fait vœu de pauvreté , nous renonçons au monde.

GALONIER.

Que votre cœur pour moy se laisse un peu toucher ,  
Notre femme est , Monsieur , sur le point d'accoucher :

Donnez-moy cent écus sur & tant moins des dettes.

HECTOR.

Et de quoy Diable aussi , du métier dont vous êtes ,  
Vous avisez-vous-là de faire des enfans ?

Faites-moy des habits.

GALONIER.

Seulement deux cens francs.

VALERE.

Et mais... si j'en avois... comptez que dans la vie

Personne de payer n'eut pas jamais tant d'envie.  
Demandez . . .

HECTOR.

S'il avoit quelque deniers comptans,  
Ne me payeroit-il pas mes gages de cinq ans ?  
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Mad. ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, Monsieur, que je  
revienne ?

VALERE.

Mais, quand il vous plaira. Dès demain, que sçait-on ?

HECTOR.

Je vous avertiray quand il y fera bon.

GALONIER.

Pour moy, je ne fors point d'icy qu'on ne m'en  
chasse.

HECTOR.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALERE.

Ecoutez, je vous dis un secret qui, je croy,  
Vous plaira dans la suite autant & plus qu'à moy ;  
Je vais me marier tout-à fait, & mon pere  
Avec mes Creanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup . . .

Mad. ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant ;  
Montrez nous les talons.

GALONIER.

Monsieur, ce mariage

Se fera-t-il bien-tôt ?

HECTOR.

Tout au plûtôt. J'enrage.

Mad. ADAM.

Sera ce dans ce jour ?

COMEDIE.

171

HECTOR.

Nous l'esperons , adieu ;  
Sortez , nous attendons la future en ce lieu ,  
Si l'on vous trouve icy vous gâterez l'affaire.

Mad. ADAM.

Vous me promettez donc . . .

HECTOR.

Allez , laissez-moy faire.

Mad. ADAM & GALONIER *ensemble.*  
Mais Monsieur . . .

HECTOR *les mettant dehors.*

Que de bruit ! oh parbleu , détaléz.



SCENE VII.

VALERE , HECTOR.

HECTOR *riant.*

**V**oila des Creanciers assez bien regalez.  
Vous devriez pourtant , en fond comme vous êtes . . .

VALERE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah ! je ne dois donc plus m'étonner deormais ,  
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.  
Mais voici le Marquis , ce Heros de tendresse.

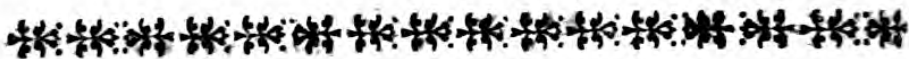
VALERE.

C'est-là le soupirant ? . . .

HECTOR.

Ouy , de notre Comtesse.





## SCENE VIII.

LE MARQUIS, VALERE,  
HECTOR.

LE MARQUIS.

Q Ue ma chaise se tienne à deux cens pas d'ici ;  
Et vous , mes trois Laquais , éloignez-vous aussi ,  
Je suis *incognito*.

HECTOR.

Que pretend-il donc faire ?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas vous , Monsieur , qui vous nommez  
Valere ?

VALERE.

Ouy , Monsieur , c'est ainsi qu'on m'a toujours  
nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur , j'en suis parbleu charmé.  
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALERE.

Va-t-en.

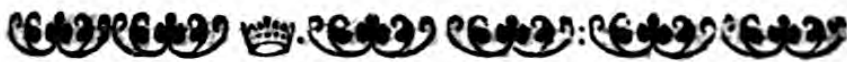
HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Va-t-en , faut-il te le redire ?





## SCENE IX.

LE MARQUIS , VALERE.

LE MARQUIS.

Sçavez-vous qui je suis ?

VALERE.

Je n'ay pas cet honneur.

LE MARQUIS.

Courage , allons Marquis , montre de la vigueur ,  
 Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la Ville ;  
 Et si vous l'ignorez , sçachez que je faufile  
 Avec Ducs , Archiducs , Princes , Seigneurs , Mar-  
 quis ,

Et tout ce que la Cour offre de plus exquis :  
 Petits Maîtres de robe à courte & longue queue ,  
 J'évente les beautez , & leur plais d'une lieüe ;  
 Je m'érige aux repas en Maître Archiclin ,  
 Je suis le Chansonnier & l'ame du festin :  
 Je suis parfait en tout , ma valeur est connue ,  
 Je ne me bats jamais qu'aussi-tôt je ne tuë ,  
 De cent jolis combats je me suis demêlé ;  
 J'ay la botte trompeuse , & le jeu très broüillé ;  
 Mes ayeux sont connus , ma race est ancienne :  
 Mon trisayeul étoit Vice-Baillif du Maine ;  
 J'ay le vol du chapon : ainsi dès le berceau  
 Vous voyez que je suis Gentilhomme Manceau.

VALERE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ay sur certaine femme  
 Jetté sans y songer quelque amoureuse flâme,  
 J'ay trouvé la matiere assez seche de soy ;

Mais la belle est tombée amoureuse de moi.

Vous le croyez sans peine, on est fait d'un modèle  
A prétendre hypoteque à fort bon droit sur elle ;  
Et vouloir faire obstacle à de telles amours ,  
C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

V A L E R E.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE M A R Q U I S.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

V A L E R E.

Moy ?

LE M A R Q U I S.

Que sans respecter ny rang, ny qualité,  
Vous nourrissez dans l'ame une velleité  
De me barrer son cœur.

V A L E R E.

C'est pure médifance,  
Je sçay ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE M A R Q U I S.

Il tremble. Sçavez-vous, Monsieur du Lansquenec,  
Que j'ay de quoy rabattre icy votre caquet ?

V A L E R E.

Je le sçay.

LE M A R Q U I S.

Vous croyez en votre humeur caustique,  
En agir avec moy comme avec l'as de pique.

V A L E R E.

Moy, Monsieur ?

LE M A R Q U I S.

Il me craint. Vous faites le plongeon,  
Petit Noble à nasarde, enté sur sauvageon.

( Valere enfonce son chapeau. )

Je croy qu'il a du cœur, je retiens ma colere:  
Mais. . .

V A L E R E *mettant sa main sur son épée.*

Vous le voulez donc, il faut vous satisfaire.

LE M A R Q U I S.

Bon, bon ! je ris.

V A L E R E.

COMEDIE.

145

VALERE.

Vos ris ne sont point de mon goût,  
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout.  
Vous estes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALERE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monfieur, vous voulez rire.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

il faut voir sur le champ si les Vice-baillifs  
Sont si francs du collier, que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous broiiller pour un sot point de  
gloire ?

VALERE.

Oh ! le vin est tiré, Monfieur, il le faut boire.

LE MARQUIS *criant.*

Ah, ah ! je suis blessé.



SCENE X.

HECTOR, VALERE,  
LE MARQUIS.

HECTOR.

Q Uels desseins emportez...

LE MARQUIS *mettant l'épée à la main.*

Ah, c'est trop endurer.

HECTOR.

Ah, Monfieur ! arrêtez.

G

LE JOUEUR,  
LE MARQUIS.

Laissez-moy donc.

HECTOR.

Tout beau.

VALERE.

Cesse de le contraindre,

Va , c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR.

Quel sujet...

LE MARQUIS *fierement.*

Votre Maître a certains petits airs ,

*Doucement.*

Et prend mal à propos les choses de travers.

On vient civilement , pour s'éclaircir d'un doute ,

Et Monsieur prend la chèvre , il met tout en dérouté ,

Fait le petit mutin : oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR.

Mais encor quel sujet ?

LE MARQUIS.

Quel sujet ! moins que rien :

L'amour de la Comtesse auprès de luy m'appelle.

HECTOR.

Ah , diable ! c'est avoir une vieille querelle.

Quoy ! vous osez , Monsieur , d'un cœur ambitieux ,

Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux ?

Attaquer la Comtesse , & nous le dire encore ?

LE MARQUIS.

Bon , je ne l'aime pas , c'est-elle qui m'adore.

VALERE.

Oh , vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira ,

C'est un bien que jamais on ne vous enviera ;

Vous êtes en effet un Amant digne d'elle ,

Je vous cede les droits que j'ay sur cette belle.

HECTOR.

Ouy , les droits sur le cœur , mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS.

Je le sçavois bien , moy , que j'en aurois raison :  
Et voila comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR.

N'aurez-vous point besoin d'un peu d'eau vulne-  
raire ?

LE MARQUIS.

Je suis ravy de voir que vous ayez du cœur ,  
Et que le tout se soit passé dans la douceur.  
Serviteur , vous & moy nous en valons deux autres ;  
Je suis de vos amis.

VALERE.

Je ne suis pas des vôtres.

\*\*\*\*\*

## SCENE XI.

VALERE , HECTOR.

VALERE.

**V**oila donc ce Marquis , cet homme dange-  
reux ?

HECTOR.

Ouy , Monsieur , le voila.

VALERE.

C'est un grand malheureux.

Je crains que mes Joüeurs ne soient sortis du gîte,  
Ils ont trop attendu , j'y retourne au plus vite.  
J'ay dans le cœur , Hector , un bon pressentiment ,  
Et je dois aujourd'huy gagner assurément.

HECTOR.

Votre cœur est , Monsieur , toujours insatiable.  
Ces inspirations viennent souvent du diable ;  
Je vous en ayertis , c'est un futé matois.



LE JOUEUR,  
VALERE.

Elle m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau...

VALERE.

Paix: tu veux contredire.

A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire ?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre amour.

VALERE.

Non.

HECTOR.

Il m'en parlera peut-être à son retour.

*Fin du troisième Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.



N vain vous m'opposez une indigne  
tendresse,  
Je n'ay vû de mes jours avoir tant de  
moleste.

Je ne puis sur ce point m'accorder  
avec vous.

Valere n'est point fait pour être votre époux,  
Il ressent pour le jeu des fureurs n'ompareilles,  
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGELIQUE.

Le temps le guerira de cet aveuglement.

NERINE.

Le temps augmente encore en un tel attachement.

ANGELIQUE.

Ne combats plus, Nerine, une ardeur qui m'en-  
chante,

Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante ?  
Il est des nœuds formez sous des astres malins,  
Qu'on cherit malgré soy : je cede à mes destins,  
La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire,  
Je voi le bon parti, mais je prens le contraire.

LE JOUEUR,  
NERINE.

Hé, bien, Madame, soit, contentez votre ardeur,  
J'y consens, acceptez pour époux un Joïeur,  
Qui pour porter au jeu son tribut volontaire,  
Vous laissera manquer même du nécessaire;  
Toujours triste, ou fougueux, pestant contre le jeu,  
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.  
Quel charme, qu'un époux qui flattant sa manie,  
Fait vingt mauvais marchez tous les jours de sa  
vie,

Prend pour argent comptant d'un usurier fripon  
Des sînges, des pavez, un chantier, du charbon ?  
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle  
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle  
Qui va, revient, retourne, & s'use à voyager  
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger;  
Quand après quelque temps, d'intérêt surchargée,  
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,  
Et prend, pour remplacer ses meubles écartez,  
Des diamans du Temple, & des plats argentez;  
Tant que dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,  
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre,  
Sa femme signe enfin, & voit en moins d'un an  
Ses terres en decret, & son lit à l'encan.

ANGELIQUE.

Je ne veux point icy m'affliger par avance,  
L'évènement souvent confond la prévoyance,  
Il quittera le jeu.

NERINE.

Quiconque aime, aimera,  
Et quiconque a joié, toujours joié, & joiëra.  
Quelque Docteur l'a dit, ce n'est point menterie;  
Et si vous le voulez, contre vous je parie  
Tout ce que je possède, & mes gages d'un an,  
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.  
Nous le sçaurons d'Hector, qu'icy je voy paroître.



## SCENE II.

HECTOR, ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

**T**E voila bien soufflant : en quels lieux est ton  
Maître ?

HECTOR *embarrassé.*

En quelque lieu qu'il soit , je répons de son cœur.  
Il sent toujours pour vous la plus sincere ardeur.

NERINE.

Ce n'est point-là , maraut , ce que l'on te demande.

HECTOR *voulant s'échaper.*

Maraut ! je voy qu'icy je suis de contrebande.

NERINE.

Non , demeure un moment.

HECTOR.

Le temps me presse , adieu.

NERINE.

Tout doux : n'est-il pas vray qu'il est en quelque  
lieu ,

Où courant la hazard...

HECTOR.

Parlez mieux , je vous prie.

Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGELIQUE.

Tien , voila dix Louïs : Ne me mens pas , dis-moy  
S'il n'est pas vray qu'il joüe à present.

HECTOR.

Oh , ma foi ,

Il est bien revenu de cette folle rage ,  
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

LE JOUEUR,  
ANGELIQUE.

Avec tes faux soupçons, Nerine, hé bien tu vois ?

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'huy pour la dernière fois.

ANGELIQUE.

Il joueroit donc ?

HECTOR.

Il jouë , à dire vray , Madame ;  
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'ame ;  
On voit qu'il se défait de son argent exprés ,  
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NERINE.

Hé bien , ai-je raison ?

HECTOR.

Son mauvais sort , vous dis-je ,  
Mieux que tous vos discours aujourd'huy le corri-  
ge.

ANGELIQUE.

Quoy...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité ?  
Perdre exprés son argent pour n'être plus tenté !  
Il sçait que l'homme est foible ; il se met en défense.  
Pour moy je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGELIQUE.

Quoy , ton maître joueroit au mépris d'un ser-  
ment...

HECTOR.

C'est la dernière fois , Madame , absolument.  
On le peut voir encor sur le champ de bataille ;  
Il frapè à droit , à gauche , & d'estoc & de taille :  
Il se défend , Madame , encor comme un lion.  
Jel'ay vû dans l'effort de la convulsion ,  
Maudissant les hazards d'un combat trop funeste ,  
De sa bourse expirante il ramassoit le reste ,  
Et paroissant encor plus grand dans son malheur ,  
Il vençoit cher son sang & sa vie au vainqueur.

COMEDIE.  
ANGELIQUE.

153

Pourquoy l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un Ayde de Camp , je viens en diligence  
Appeller du secours ; il faut faire approcher  
Notre corps de reserve , & je m'en vais chercher  
Deux cent Louïs qu'il a laissez dans sa cassette.

NERINE.

Hé bien , Madame , hé bien , êtes-vous satisfaite ?

HECTOR.

Les partis sont aux mains , à deux pas on se bat ,  
Et les momens sont chers en ce jour de combat.  
Nous allons nous servir de nos armes dernieres ,  
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme Auxiliaires.

*Il sort.*



SCENE III.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

**V**ous l'entendez , Madame. Après cette action ,  
Pour Valere armez-vous de belle passion ;  
Cédez à votre étoile , époufez-le : j'enrage  
Lorsque j'entens tenir ce discours à votre âge ;  
Mais Dorante qui vient. . .

ANGELIQUE.

Ah ! sortons de ces lieux ,  
Jene puis me résoudre à paroître à ses yeux.

*Elle s'en va.*







## SCENE VI.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

**H**E quoy, vous me fuyez ? daignez au moins  
m'apprendre. . .

Et toy, Nerine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?  
Veux-tu de ta Maîtresse imiter la rigueur ?

NERINE.

Non, Monsieur, je vous sers toujours avec vigueur,  
Laissez-moy faire. *Elle sort.*

DORANTE.

O Ciel ! ce trait me desespere,  
Je veux approfondir un si cruel mystere.



## SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

**O**u courez-vous, Dorante ?

DORANTE.

O contre-temps fâcheux !

Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,

J'ay deux mots à vous dire, & votre ame contente. . .  
 Mais non, retirez-vous, un homme m'épouvante,  
 L'ombre d'un tête à tête, & dedans & dehors,  
 Me fait même en Eté frissonner tout le corps.

DORANTE.

J'obéis. . .

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,  
 Le respect à l'amour sçaura servir de bride,  
 N'est-il pas vray ?

DORANTE.

Madame. . .

LA COMTESSE.

En ce temps les Amans  
 Prés du sexe d'abord sont si gesticulans. . .  
 Quoyqu'on soit vertueuse il faut telle paroître,  
 Et cela quelquefois coute bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame.

LA COMTESSE.

En verité j'ay le cœur douloureux,  
 Qu'Angelique si mal reconnoisse vos feux :  
 Et si je n'avois pas une vertu severe,  
 Qui me fait renfermer dans un veuvage austere,  
 Je pourrois bien. . . Mais non, je ne puis vous ouïr.  
 Si vous continuez, je vais m'évanouïr.

DORANTE.

Madame. . .

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis & tendre  
 Ne feront que m'aigrir au lieu de me surprendre ;  
 Bannissons la tendresse, il faut la iuprimer ;  
 Je ne puis en un mot me resoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en verité je n'en ai nulle envie,  
 Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voila, je vous l'avoué, un fort sot compliment,

Me trouvez-vous , Monsieur , femme à manquer  
d'amant ?

J'ay mille adorateurs qui briguent ma conquête ,  
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.

Ah ! vous le prenez-là sur un fort joly ton ,  
En verité.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon.

DORANTE.

Le respect...

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place ,  
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.  
Si tous mes soupirans pouvoient me negliger ,  
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.  
Du respect ! du respect ! ah le plaifant visage !

DORANTE.

J'ay crû que vous pouviez l'inspirer à votre âge ;  
Mais Monsieur le Marquis qui paroît en ces lieux  
Ne fera pas peut-être aussi respectueux.

LA COMTESSE.

Je suis au defespoir , je n'ay vû de ma vie  
Tant de relâchement dans la galanterie.  
Le Marquis vient , il faut m'assurer un parti ,  
Et je n'en pretens pas avoir le démenti.





## SCENE VI.

LE MARQUIS , LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A Mon bonheur enfin , Madame , tout conspire ,  
 Vous êtes toute à moy.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ,

Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent.

Que je suis & seray votre seul conquerant ;  
 Que si vous ne battez au plûtôt la chamade ,  
 Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moy , que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous , sans façon ;

A Valere de prés j'ay ferré le bouton ,  
 Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE.

Hé , le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh palsambleu , Madame,  
 Il seroit un Achille , un Pompée , un Cesar ,  
 Je vous le conduirois poings liez à mon char.  
 Il ne faut point avoir de moleste en sa vie ,  
 Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond , j'en ay l'ame ravie.

Vous ne connoissez pas , Marquis , tout votre mal .

## LE JOUEUR ;

Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

## LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire ,  
Pour n'être que le prix d'une seule victoire ,  
Vous n'avez qu'à nommer . . .

## LA COMTESSE.

Non , non , je ne veux pas  
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

## LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de noblesse mineure ,  
Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une  
heure ?

Qui bâtit un Palais sur lequel on a mis ,  
Dans un grand marbre noir , en or , l'Hôtel Damis ,  
Luy qui voyoit jadis imprimé sur sa porte  
Bureau du pied-fourché , chair salée & chair mer-  
te ;

Qui dans mille portraits expose ses ayeux ,  
Son pere , son grand-pere , & les place en tous lieux ,  
En sa maison de Ville , en celle de Campagne ,  
Les fait venir tout droit des Comtes de Champa-  
gne ,

Et de ceux de Poitou , d'autant que pour certain ,  
L'un s'appelloit Champagne , & l'autre Poitevin ?

## LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

## LE MARQUIS.

C'est donc ce Sénateur , cet Adonis de Robe ,  
Ce docteur en soupez , qui se taît au palais ,  
Et sçait sur des ragoûts prononcer des arrêts :  
Qui juge sans appel sur un vin de Champagne ,  
S'il est de Reims , du Clos , ou bien de la Monta-  
gne ,

Qui de livres de Droit toujours débarassé ,  
Porte cuisine en poche , & poivre concassé ?

## LA COMTESSE.

Non , Marquis , c'est Dorante , & j'ay sceu m'en dé-  
faire.

COMEDIE.  
LE MARQUIS.

159

Quoy Dorante ! cet homme à maintien debonnaire ,

Ce croquant qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est luy-même.

LE MARQUIS.

Et parbleu , vous deviez m'avertir ,

Nous nous serions parlez sans sortir de la sale ;

Je ne suis pas méchant : mais , sans bruit , sans scandale ,

Sans luy donner le temps seulement de crier ,

1 our luy votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage ,

On pourroit. . .

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoy qu'un engagement m'ait toujours fait horreur ,

On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu volontiers. Vous me chatouillez l'ame.

Par affaire de cœur , qu'entendez-vous , Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage , ou bien pour autrement ?

LA COMTESSE.

Quoy , vous prétendriez , si j'avois la foiblesse. . .

LE MARQUIS.

Ah ! ma foy , l'on n'a plus tant delicateffe ,

On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut ,

Le mariage suit , & vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je pretens que l'hymen soit le but de l'affaire ,



## LE JOUEUR,

Et ne donne mon cœur que pardevant Notaire.  
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,  
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

## LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en félicite,  
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,  
Quoy que cent fois le jour on me mette à la main  
Des partis à fixer un Empereur Romain.

## LA COMTESSE.

Je croy que nos deux cœurs seront toujours fidèles.

## LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, nous vivrons comme deux Tourterelles.

Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,

Je vais dans ce moment signifier congé  
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce,

Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

## LA COMTESSE.

Adieu, fasse le Ciel, Marquis, que dans ce jour  
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour.



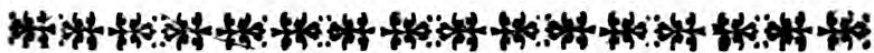
## SCENE VII.

LE MARQUIS *seul.*

**H**E bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite,

Le rang, le cœur, le bien, tout pour toy sollicite,  
Tu dois être content de toy par tout pays,

On le seroit à moins : allons , saute Marquis.  
 Quel bonheur est le tien ! Le Ciel à ta naissance  
 Repandit sur tes jours sa plus douce influence ;  
 Tu fus , je croy , paîtri par les mains de l'amour ,  
 N'est-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la Cour  
 Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine ,  
 Une jambe mieux faite , une taille plus fine ;  
 Et pour l'esprit , parbleu , tu l'as des plus exquis :  
 Que te manque-t-il donc ? Allons , saute Marquis.  
 La Nature , le Ciel , l'amour , & la fortune  
 De tes prospéritez font leur cause commune ;  
 Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits ,  
 Tu chantes , danses , ris , mieux qu'on ne fit ja-  
 mais.  
 Les yeux à fleur de tête , & les dents assez belles ,  
 Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?  
 Prés du sexe tu vins , tu vis , & tu vainquis ,  
 Que ton sort est heureux ! allons , saute Marquis.



## SCENE VIII.

HECTOR , LE MARQUIS.

HECTOR.

**A**ttendez un moment. Quelle ardeur vous  
 transporte ?  
 Hé quoy ! Monsieur , tout seul vous sautez de la  
 forte ?

LE MARQUIS.

C'est un pas de balet que je veux repasser.

HECTOR.

Mon Maître qui me suit , vous le sera danser ,  
 Monsieur , si vous voulez.

LE JOUEUR,  
LE MARQUIS.

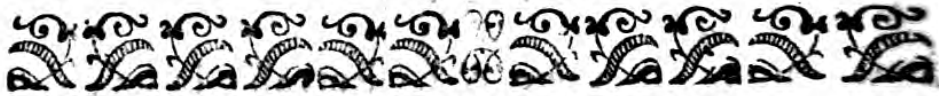
Que dis-tu là , ton Maître ?

HECTOR.

Ouy , Monsieur , à l'instant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-temps m'arrêter ,  
Pour cause nous devons tous deux nous éviter ;  
Quand ma verve me prend je ne suis plus traitable ,  
Il est brutal , je suis emporté comme un diable ,  
Il manque de respect pour les Vice-baillifs ,  
Et nous aurions du bruit. Allons , saute le Marquis.



SCENE IX.

HECTOR *seul.*

A llons , saute Marquis. Un tour de cette sorte ,  
Est volé d'un Gascon , ou le diable m'emporte.  
Il vient de la Garonne. Oh parbleu, dans ce temps  
Je n'aurois jamais cru les Marquis si prudens.  
Je ris : & cependant mon Maître à l'agonie,  
Cede en un lansquenet à son mauvais genie.  
Le voicy , ses malheurs sur son front sont écrits ,  
Il a tout le visage & l'air d'un premier-pis.





## S C E N E X.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

**N**On , l'Enfer en courroux , & toutes ses furies  
 N'ont jamais exercé de telles barbaries.  
 Jete loüe , ô destin , de tes coups redoublez ,  
 Jen'ay plus rien à perdre , & tes vœux sont com-  
 blez ;  
 Pour assouvir encor la fureur qui t'anime ,  
 Tu ne peux rien sur moy , cherche une autre victi-  
 me.

HECTOR.

Il est sec.

VALERE.

De serpens mon cœur est devoré ,  
 Tout semble en un moment contre moy conjuré.  
 ( *Il prend Hector à la cravatte.* )  
 Parle , as-tu jamais veu le sort & son caprice  
 Accabler un mortel avec plus d'injustice ,  
 Le mieux assassiner ? Perdre tous les partis ,  
 Vingt-fois le coupe-gorge<sup>h</sup> , & toujours premier  
 pris !  
 Répond-moy donc , bourreau ?

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vû de tes jours trahison aussi haute ?  
 Sort cruel ! ta malice a bien sçû triompher ,  
 Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.  
 Dans l'état où je suis , je puis tout entreprendre ,  
 Confus , desespéré , je suis prêt à me pendre.

LE JOUEUR,  
HECTOR.

Heureusement pour vous , vous n'avez pas un sou ,  
Dont vous puissiez , Monsieur , acheter un licou.  
Voudriez-vous souper ?

VALERE.

Que la foudre t'écrase.

Ah , charmante Angelique ! en l'ardeur qui m'em-  
brase ,

A vos seules bontez je veux avoir recours ,  
Je n'aimeray que vous , m'aimeriez-vous toujours ?  
Mon cœur dans les transports de sa fureur extrême ,  
N'est point si malheureux , puis qu'enfin il vous  
aime.

HECTOR.

Notre bourse est à fond , & par un sort nouveau ,  
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALERE.

Calmons le desespoir où la fureur me livre ,  
Approche ce fauteuil , va me chercher un Livre.

HECTOR.

Quel Livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALERE.

Celui qui te viendra le premier sous la main ,  
Il m'importe peu , prens dans ma Bibliotheque.

HECTOR.

Voila Seneque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Seneque ?

VALERE.

Ouy , ne sçais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé ! vous n'y pensez pas ,

Je n'ay lû de mes jours que dans des Almanachs.

VALERE.

Ouvre , & lis au hazard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pieces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

CHAPITRE VI. DU mépris des richesses.

*La fortune offre aux yeux des brillants mensongers ,**Tous les biens d'icy-bas sont faux & passagers ,**Leur possession trouble , & leur perte est legere ,**Le Sage gagne assez quand il peut s'en défaire.*

Lorsque Senèque fit ce Chapitre éloquent ,

Il avoit , comme vous , perdu tout son argent.

VALERE *se levant.*Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'é-  
leveDes mouvemens de rage. ( *Il s'assied.* ) Allons ,  
poursuis , acheve.

HECTOR.

*L'or est comme une femme , on n'y sçauroit toucher ,*  
*Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.**L'un & l'autre en ce temps , si-tôt qu'on les manie ,**Sont deux grands remoras pour la Philosophie.*

N'ayant plus de Maîtresse , &amp; n'ayant pas un sou ,

Nous philosopherons maintenant tout le sou.

VALERE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre ,

Adorable Angelique. Acheve ton Chapitre.

HECTOR.

*Que faut-il ?...*

VALERE.

Je benis le sort &amp; ses revers ,

Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos  
fers.

Finy donc.

HECTOR.

*Que faut-il à la nature humaine ?**Moins on a de richesse , & moins on a de peine.**C'est posséder les biens que sçavoir s'en passer.*



Que ce mot est bien dit , & que c'est bien penser !  
Ce Seneque , Monsieur , est un excellent homme ,  
Etoit-il de Paris ?

V A L E R E.

Non , il étoit de Rome.

Dix fois à carte triple estre pris le premier !

H E C T O R.

Ah ! Monsieur ! nous mourrons un jour sur un  
fumier.

V A L E R E.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre ,  
J'ay cent moyens tout prêts pour m'empêcher de  
vivre ,

La riviere , le feu , le poison & le fer.

H E C T O R.

Si vous vouliez , Monsieur , chanter un petit air ,  
Votre Maître à chanter est icy ; la Musique  
Peut- être calmeroit cette humeur frenetique.

V A L E R E.

Que je chante ?

H E C T O R.

Monsieur.

V A L E R E.

Que je chante , Bourreau !

Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau  
Qui pour moy désormais devient insupportable.

H E C T O R.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agreable.  
Qu'un Joueur est heureux ! sa poche est un trésor ,  
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or ,  
Difiez-vous.

V A L E R E.

Ah ! je sens redoubler ma colere.

H E C T O R.

Monsieur , contraignez-vous , j'apperçois votre  
pere.



## SCENE XI.

GERONTE, VALERE,  
HECTOR.

GERONTE.

**P**our quel sujet , mon fils , criez vous donc si fort ?

Est-ce toy , malheureux , qui causes son transport ?

VALERE.

Non pas , Monsieur.

HECTOR.

Ce sont des vapeurs de Morale ,  
Qui nous vont à la tête , & que Seneque exhale.

GERONTE.

Qu'est-ce à dire, Seneque ?

HECTOR.

Ouy , Monsieur , maintenant  
Que nous ne joiions plus , notre unique ascendant  
C'est la Philosophie , & voila notre Livre ,  
C'est Seneque .

GERONTE.

Tant mieux , il apprend à bien vivre,  
Son Livre est admirable , & plein d'instructions ,  
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah ! si vous aviez lû son traité des Richesses ,  
Et le mépris qu'on doit faire de ses Maîtresses ;  
Comme la femme icy n'est qu'un vray Remora ,  
Et que lorsqu'on y touche... on en demeure-là...  
Qu'on gagne quand on perd,.. que l'amour dans nos  
ames...

Ah ! que ce Livre-là connoissoit bien les femmes !

GERONTE.

Hector en peu de temps est devenu Docteur.

HECTOR.

Ouy , Monsieur , je sçauray tout Seneque par cœur.

GERONTE.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience ,  
Pour vous dire , mon fils , que votre hymen s'avance :

Je quitte le Notaire , & j'ay vû les parens ,  
Qui d'une & d'autre part me paroissent contens ;  
Vous avez vû , je croy , Angelique , & j'espere  
Que son consentement...

VALERE.

Non pas encor , mon pere ,  
Certaine affaire m'a...

GERONTE.

Vrayment , pour un Amant  
Vous faites voir , mon fils , bien peu d'empressement

Courez-y , dites-luy que ma joye est extrême ;  
Que charmé de ce nœud , dans peu j'iray moy-même

Luy faire compliment , & l'embrasser...

HECTOR.

Tout doux,

Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALERE.

Penetré des bontez de celuy qui m'envoye ,  
Je vais de cet employ m'acquitter avec joye.

HECTOR.

Il vous plaira toujours d'être memoratif  
D'un papier que tantôt d'un air rebarbatif ,  
Et même avec scandale...

GERONTE.

Ouy da , laisse-moy faire ,  
Le mariage fait , nous verrons cette affaire.

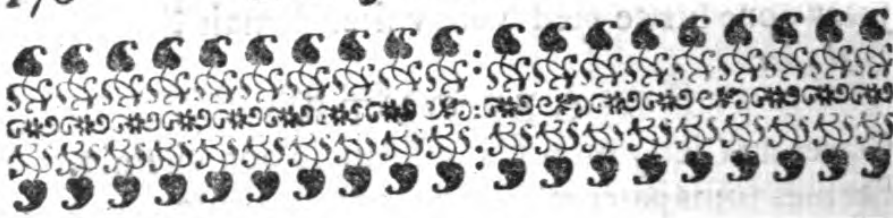
HECTOR.

J'iray donc sur ce pied vous visiter demain?  
*Il sort.*

GERONTE.

Graces au Ciel , mon fils est dans le bon chemin.  
Par mes soins paternels il surmonte la pente  
Où l'entraînoit du jeu la passion ardente.  
Ah ! qu'un Pere est heureux qui voit en un moment  
Un cher fils revenir de son égarement !

*Fin du quatrième Acte.*



# ACTE V.

---

## SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE,  
NERINE.

DORANTE.

**H**, Madame, cessez d'éviter ma présence,  
Je ne viens point, armé contre votre inconstance,  
Faire éclater icy mes sentimens jaloux,  
Ny par des mots piquans exhaler mon courroux.  
Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie.  
Votre legereté veut que je vous oublie :  
Mais loin de condamner votre cœur inconstant,  
Je suis assez vangé si j'en puis faire autant.

ANGELIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate,  
Je merite les noms de volage, d'ingrate :  
Mais enfin de l'amour l'imperieuse loy,  
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré  
moy.  
J'en prévoy les dangers ; mais un sort tyrannique...

DORANTE.

Votre cœur est hardy, genereux, heroïque :

Vous voyez devant vous une abîme s'ouvrir,  
Et vous ne laissez pas, Madame, d'y courir.

NERINE.

Quand j'en devrois mourir, je ne puis plus me taire,  
Je vous empêcheray de terminer l'affaire ;  
Ou si dans cet amour votre cœur engagé  
Persiste en ses desseins, donnez-moy mon congé :  
Je suis fille d'honneur, je ne veux pas qu'on dise  
Que vous ayez sous moy fait pareille sottise ;  
Valere est un indigne, & malgré son serment,  
Vous voyez tous les jours qu'il joie impunément.

ANGELIQUE.

En faveur de mon foible il faut luy faire grace ;  
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse,  
Helas ! quand je ne puis me défaire aujourd'huy  
Du lâche attachement que mon cœur a pour luy ?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les é-  
teindre,  
Je ne suis point, Madame, icy pour vous contrain-  
dre,  
Mon Neveu vous épouse, & je viens seulement  
Donner à votre hymen un plein consentement.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

Me. LA RESSOURCE, ANGELIQUE,  
DORANTE, NERINE.

NERINE.

MADAME la Ressource icy ! qu'y viens-tu fai-  
re ?

Mad. LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire. . .  
On tâche autant qu'on peut dans son petit trafic

H ij



## LE JOUEUR,

A gagner ses dépens en servant le public.

ANGÉLIQUE.

Cette Nerine-là connoît toute la France.

NERINE.

Pour vivre il faut avoir plus d'une connoissance.  
C'est une illustre au moins , & qui sçait en secret  
Couler adroitement un amoureux poulet.  
Habile en tous métiers , intrigante parfaite ,  
Qui prête , vend , revend , brocante , troque , achete ,  
Met à perfection un hymen ébauché ,  
Vend son argent bien cher , marie à bon marché.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moy toujours se renouvelle ,  
Vous avez si bon cœur . . .

NERINE.

Il fait bon avec elle ,

Je vous en avertis. En bijoux & brillans ,  
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le si-  
lence . . .

NERINE.

Bon , bon ! tous les filoux sont de sa connoissance.

Mad. LA RESSOURCE.

Nerine rit toujours.

NERINE.

Montrez-nous votre écrain.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ay toujours quelques bijoux en main,  
Regardez ce rubis ; je vais en faire affaire  
Avec & pardevant un Conseiller Notaire ,  
Pour certaine Chanteuse , on dit qu'il en tient-là.

NERINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opera.  
Mais voicy la Comtesse.

Mad. LA RESSOURCE.

On m'attend , je vous quitte.

NERINE.

Non , non , sur vos bijoux j'ay des droits de visite.



## SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,  
DORANTE, NERINE,  
Mad. LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

**V**otre choix est-il fait ? peut-on enfin sçavoir  
A qui vous pretendez vous marier ce soir ?

ANGELIQUE.

Ouy, ma sœur, il est fait, & ce choix doit vous  
plaire,

Puis qu'avant moy pour vous vous avez sçû le  
faire.

LA COMTESSE.

Apparemment, Monsieur est ce Mortel heureux,  
Ce fidelle aspirant dont vous comblez les vœux.

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas pretendre.  
Si Madame eût gardé son cœur pour le plus ten-  
dre,

Plus que tout autre Amant j'aurois pû l'esperer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande, & se peut reparer.





## SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,  
ANGELIQUE, DORANTE,  
Me LA RESSOURCE, NERINE.

LE MARQUIS.

**C**Harmé de vos beautez, je viens enfin, Madame,  
Icy mettre à vos pieds & mon corps & mon ame,  
Vous ferez par ma foy Marquise cette fois,  
Et j'ay sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Mad. LA RESSOURCE.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monfieur, je fuis ravié  
De m'unir avec vous le refte de ma vie.  
Vous êtes Gentilhomme, & cela me fuffit.

LE MARQUIS.

Je le fuis, du Deluge.

Mad. LA RESSOURCE.

Ouy, c'est luy qui le dit.

LE MARQUIS.

Et faifant avec moy cette heureufe alliance,  
Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en  
France

Ne tirera de vous, fi vous me l'ordonnez,  
Des enfans de tout point mieux conditionnez.

Vous verrez fi je ments. à *Mad. la Reffource*. Ah! vous  
voilà, Madame!

Et que faites-vous donc icy de cette femme?

NERINE.

Vous la connoiffez?

COMEDIE.

175

LE MARQUIS.

Moy ? je ne sçay que c'est.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah, je vous connois trop, moy, pour mon intérêt.  
Quand vous refoudrez-vous, Monsieur le Gentil-  
homme

Fait du temps du deluge, à me payer ma somme,  
Mes quatre cens écus prêtez depuis cinq ans ?

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le temps !

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie,  
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Eh, vous révez, ma mie.

Mad. LA RESSOURCE.

Voicy le grand-mercy, d'obliger des ingrats ;  
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas. . .  
Baste. . .

LA COMTESSE.

Parlez, parlez.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, il est trop rude

D'aller de ses parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Ah, je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelet, sans moy,

On le verroit encor, vivre aux dépens du Roy.

NERINE.

Quoy, Monsieur le Marquis ?

Mad. LA RESSOURCE.

Luy Marquis ! c'est l'Epine,

Je suis Marquise donc, moy qui suis sa Cousine.

Son Pere étoit Huissier à Verge dans le Mans.

H iij

LE JOUEUR,  
LE MARQUIS.

Vous en avez menty. Maugrebleu des parens.

Mad. LA RESSOURCE.

Mon Oncle n'étoit pas Huissier, qu'il t'en souvien-  
ne ?

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine.

NERINE.

Votre Pere étoit donc un Marquis exploitant ?

ANGELIQUE.

Vous aviez là, ma Sœur, un fort illustre Amant.

Mad. LA RESSOURCE.

C'est moy qui l'ay nourri quatre mois sans repro-  
che,

Quand il vint à Paris en gues tres par le Coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sçait, mon Pere étoit  
Huissier;

Mais Huissier à Cheval, c'est comme Chevalier.

Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,

Nous ne mettions à fin une si belle flâme;

Jamais ce feu pour vous ne fut si violent,

Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS.

Insolent ! Moy qui dois honorer votre couche,

Et par qui vous devez quelque jour faire fouche.

LA COMTESSE.

Sors d'icy, malheureux, porte ailleurs tes amours.

LE MARQUIS.

Ouy ! l'on agit de même avec les gens de Cour !

On reconnoît si mal le rang & le merite !

J'en suis parbleu ravy ; pour le coup je vous quitte,

J'ay pour briller ailleurs mille talens acquis,

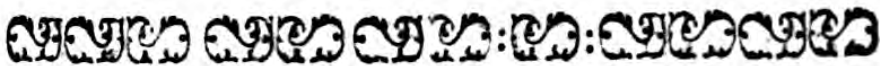
Le Ciel vous tienne en joye ; allons, faite Marquis.

*Il sort.*

## LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma Sœur, & je vous laisse,  
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse;  
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains,  
Deformais pour toujours je renonce aux humains.

*Elle s'en va.*



## SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE,  
NERINE, M. LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur party.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante,  
Je l'ay démarquisé bien loin de son attente,  
J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis.

NERINE.

Vous auriez par ma foy bien à faire à Paris.  
Il est tant de Traitans, qu'on voit depuis la guerre,  
En modernes Seigneurs, sortir de dessous terre,  
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,  
De sa vieille mandille achette un Marquisat.

ANGELIQUE.

Vous avez découvert icy bien du mystere.

Mad. LA RESSOURCE.

De quoy s'avise-t-il de me rompre en visiere?  
Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis  
voir,

Madame se marie?

NERINE.

Ouy, vrayment, dès ce soir.

H v



M. LA RESSOURCE *foüillant dans sa poche*  
 J'en ay bien de la joye. Il faut que je luy montre  
 Deux pendans de brillans que j'ay là de rencontre ;  
 J'en feray bon marché. Je croy que les voila,  
 Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela ,  
 C'est un portrait de prix , mais il n'est pas à vendre.

NERINE.

Faites-le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non , non , on doit me le reprendre.

NERINE *luy arrachant.*

Oh, je suis curieuse , il faut me montrer tout.  
 Que les brillans sont gros ! ils sont fort de mon goût.  
 Mais que vois-je , grands Dieux ! quelle surprise  
 extrême !

Aurois-je la berluë ? hé ma foy , c'est luy-même.

Ah ! . . . .

*Elle fait un grand cry.*

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc , Nerine ? & te trouves-tu mal ?

NERINE.

Votre Portrait , Madame , en propre original.

ANGELIQUE.

Mon Portrait ? es-tu folle ?

NERINE *pleurant.*

Ah, ma pauvre Maîtresse,

Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse ?

Mad. LA RESSOURCE.

Que veut dire cecy ?

ANGELIQUE.

Tu te trompes ; voy mieux.

NERINE.

Regardez-donc vous même , & voyez par vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu ne te trompes point , Nerine , c'est luy-même ,  
 C'est mon portrait , hélas ! qu'en mon ardeur ex-  
 trême ,

Je viens de luy donner pour prix de ses amours ,

COMEDIE.

179

Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre Portrait ! il est à moy , sans vous déplaire,  
Et j'ay presté dessus mille écus à Valere.

ANGELIQUE.

Juste Ciel !

NERINE.

Le fripon !

DORANTE *prenant le Portrait.*

Je veux aussi le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Ce Portrait m'appartient , & je prétens l'avoir.

DORANTE *prenant le Portrait.*

Laissez-moy le garder un moment , je vous prie ,  
C'est la seule faveur qu'on m'a faite en ma vie.

ANGELIQUE.

C'en est fait , pour jamais je le veux oublier.

NERINE.

S'il met votre Portrait ainsi chez l'usurier ,  
Estant encore Amant ; il vous vendra , Madame ,  
A beaux deniers comptans quand vous serez sa  
femme.

*à Madame la Ressource.*

Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas,  
De grace éloignez-vous , & ne vous montrez pas.

M. LA RESSOURCE.

Mais pourquoy . . .

DORANTE.

Du Portrait ne soyez plus en peine.

Mad. LA RESSOURCE *se mettant derrière.*  
Lorsque je le verray j'en seray plus certaine.





## SCENE VI.

VALERE, ANGELIQUE, DORANTE,  
NERINE, Mad. LA RESSOURCE,  
HECTOR.

VALERE.

Q Uel bonheur est le mien ! enfin voicy le jour ,  
Madame , où je dois voir triompher mon amour.  
Mon cœur tout penetré . . . Mais Ciel, quelle tristesse,  
Nerine , a pû saisir ta charmante Maîtresse ?  
Est-ce ainsi que tantost . . .

NERINE.

Bon ! ne sçavez-vous pas ,  
Les filles sont , Monsieur , tantôt haut , tantôt bas.

VALERE.

Hé quoy, changer si tôt.

ANGELIQUE.

Ne craignez point , Valere ,  
Les funestes retours de mon humeur legere ;  
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur ,  
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre discours me charme , & me rassure !

NERINE.

Tu ne seras heureux par ma foy qu'en peinture.

ANGELIQUE.

Quiconque a mon Portrait , sans crainte de Rival ,  
Doit avoir la copie avec l'original.

VALERE.

Madame, en ce moment que mon ame est contente !

COMEDIE. 181  
ANGELIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce party, Dorante?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaist, vos ordres sont pour  
moy

Les Décrets respectez d'une suprême loy.

Votre bouche, Madame, a prononcé sans feindre :

Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR.

De l'Arrest tout du long il va payer les frais.

ANGELIQUE.

Valere, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bontez...

ANGELIQUE.

Montrez donc sans attendre

Le Portrait que de moy vous avez voulu prendre,

Et que votre rival sçache à quoy s'en tenir.

VALERE *foüillant dans sa poche.*

Soit... Mais permettez-moy de vous desobéir.

C'est mon Oncle : en voyant de mon amour ce gage,

Il joieroit à vos yeux un mauvais personnage.

Vous sçavez bien qui l'a.

ANGELIQUE.

Vous pouvez le montrer,

Il verra mon Portrait sans se desesperer.

DORANTE.

Le triomphe est trop beau, pour n'en pas faire gloi-  
re.

VALERE *foüillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher ;

Mais je n'auray du moins rien à me reprocher.

Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR *appercevant Mad. la Ressource.*

Ah, nous sommes perdus, j'apperçois l'usuriere.

VALERE.

C'est votre faute, si... (à Hector) Qu'as-tu fait  
du Portrait ?

LE JOUEUR,  
HECTOR.

Du Portrait ?

VALERE.

Ouy maraut, parle, qu'en as-tu fait ?

HECTOR *tournant la main par derrière  
à Mad. la Ressource.*

Madame la Ressource, un moment sans paroître,  
Prêtez-nous notre gage.

VALERE.

Ah chien ! ah double traître

Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Il faut que ton trépas...

HECTOR *à genoux.*

Ah ! Monsieur, arrêtez, & ne me tuez pas.

Voyant dans ce Portrait Madame si jolie,  
Je l'ay mis chez un Peintre, il m'en fait la copie.

VALERE.

Tu l'as mis chez un Peintre ?

HECTOR.

Ouy, Monsieur.

VALERE.

Ah ! maraut,

Va, cours me le chercher, & reviens au plutôt.

DORANTE *montrant le Portrait.*

Epargnez-luy ces pas. Il n'est plus temps de feindre,  
Le voicy.

HECTOR.

Nous voila bien achevez de peindre.

Ah carogne !

VALERE.

Le Peintre....

ANGELIQUE.

Avec de vains détours,

Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.



# COMEDIE.

185

VALERE.

Madame , en verité , de telles épithetes  
Ne me vont point du tout.

ANGELIQUE.

Perfide que vous êtes ,  
Ce Portrait que tantôt je vous avois donné ,  
Pour le gage d'un cœur le plus passionné ;  
Malgré tous vos sermens , parjure , à la même heure ,  
Vous l'avez mis en gage.

VALERE.

Ah , qu'à vos yeux je meure . . .

ANGELIQUE.

Ah , cessez de vouloir plus long-temps m'outrager ,  
Cœur lâche !

HECTOR.

Nous devons tantôt le dégager ,  
Et contre mon avis vous avez fait la chose.

Mad. LA RESSOURCE.

De tous vos débats , moy , je ne suis point la cause ,  
Et je prétens avoir mon Portrait , s'il vous plaist.

DORANTE.

Laissez-le-moy garder , j'en payerai l'interêt  
Si fort qu'il vous plaira.



## SCENE DERNIERE.

GERONTE , ANGELIQUE ;  
VALERE , DORANTE , NERINE ,  
M<sup>e</sup>. LA RESSOURCE , HECTOR.

GERONTE.

Que mon ame est ravie ,  
De voir qu'avec mon Fils un tendre hymen vous lie !



J'attens depuis long-temps ce fortuné moment.

NERINE.

Son cœur ressent, je croy, le même empressement.

GERONTE.

De vous trouver icy je suis ravy, mon Frere,

Vous prenez, croyez-moy, comme il faut cette affaire,

Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,

N'étoit en verité point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vray.

GERONTE.

Le Notaire en ce lieu va se rendre,

Avec luy nous prendrons le party qu'il faut prendre.

NERINE.

Oh par ma foy, Monsieur, vous ne prendrez qu'un rat,

Et le Notaire peut remporter son contrat.

GERONTE.

Comment donc ?

ANGELIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foiblesse

De rendre à votre Fils tendresse pour tendresse ;

Mais la fureur du jeu dont il est possédé,

Pour mon Portrait enfin son lâche procédé,

Me font ouvrir les yeux ; & contre mon attente,

En ce moment, Monsieur, je me donne à Dorante.

Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah je suis trop heureux

Que vous vouliez encor . . . . .

GERONTE à Hector.

Parle, toy, si tu veux ;

Explique ce mystere.

HECTOR.

Oh, par ma foy, je n'ose,

Ce recit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GERONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis sans reflexion  
Le Portrait de Madame une heure en pension  
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,  
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

Sans vouloir davantage icy l'interroger,  
Sa folle passion m'en fait assez juger.  
J'ay peine à retenir le courroux qui m'agite.  
Fils indigne de moy, va je te desherite,  
Je ne veux plus te voir après cette action,  
Et te donne cent fois ma malediction.

HECTOR.

Le beau present de Nôce!

ANGELIQUE *donnant la main à*  
*Dorante.*

A jamais je vous laisse.

Si vous êtes heureux au jeu comme en Maître-  
tresse,

Et si vous conservez aussi mal les presens,  
Vous ne ferez, je croy, fortune de long-temps.

Mad. LA RESSOURCE.

Et mon Portrait, Monsieur, vous plaist-il me le  
rendre ?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour at-  
tendre,

Ny toy, Nerine, aussi. Suivez-moy toutes deux.

*à Valere,*

Quelqu'autre fois, Monsieur, vous serez plus heu-  
reux.

Mad. LA RESSOURCE *faisant la reverence*  
*à Valere.*

En toute occasion soyez seur de mon zele.

*Eile sort.*

**LE JOUEUR,  
HECTOR.**

Adieu , tison d'enfer , fesse-mathieu femelle.

*NERINE s'en allant fait la reverence.*

Grace au Ciel , ma maîtresse a tiré son enjeu.

Vous épouser , Monsieur , c'étoit jouer gros jeu.

*VALERE à Hector qui s'en va aussi.*

Où vas-tu donc ?

**HECTOR.**

Je vais à la Bibliotheque

Prendre un Livre , & vous lire un traité de Seneque.

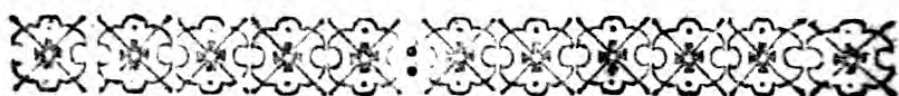
**VALERE.**

Va , va , consolons-nous , Hector , & quelque jour,  
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

**FIN.**

LE  
DISTRAIT,  
*COMEDIE.*

REPRÉSENTÉE EN 1698.



## ACTEURS.

LEANDRE, Distrait.

CLARICE, Amante de Leandre.

Madame GROGNAC.

ISABELLE, Fille de Mad. Grognac.

LE CHEVALIER, Frere de Clarice &  
Amant d'Isabelle.

VALERE, Oncle de Clarice & du Che-  
valier.

LISETTE, Servante d'Isabelle.

CARLIN, Valet de Leandre.

POITEVIN.

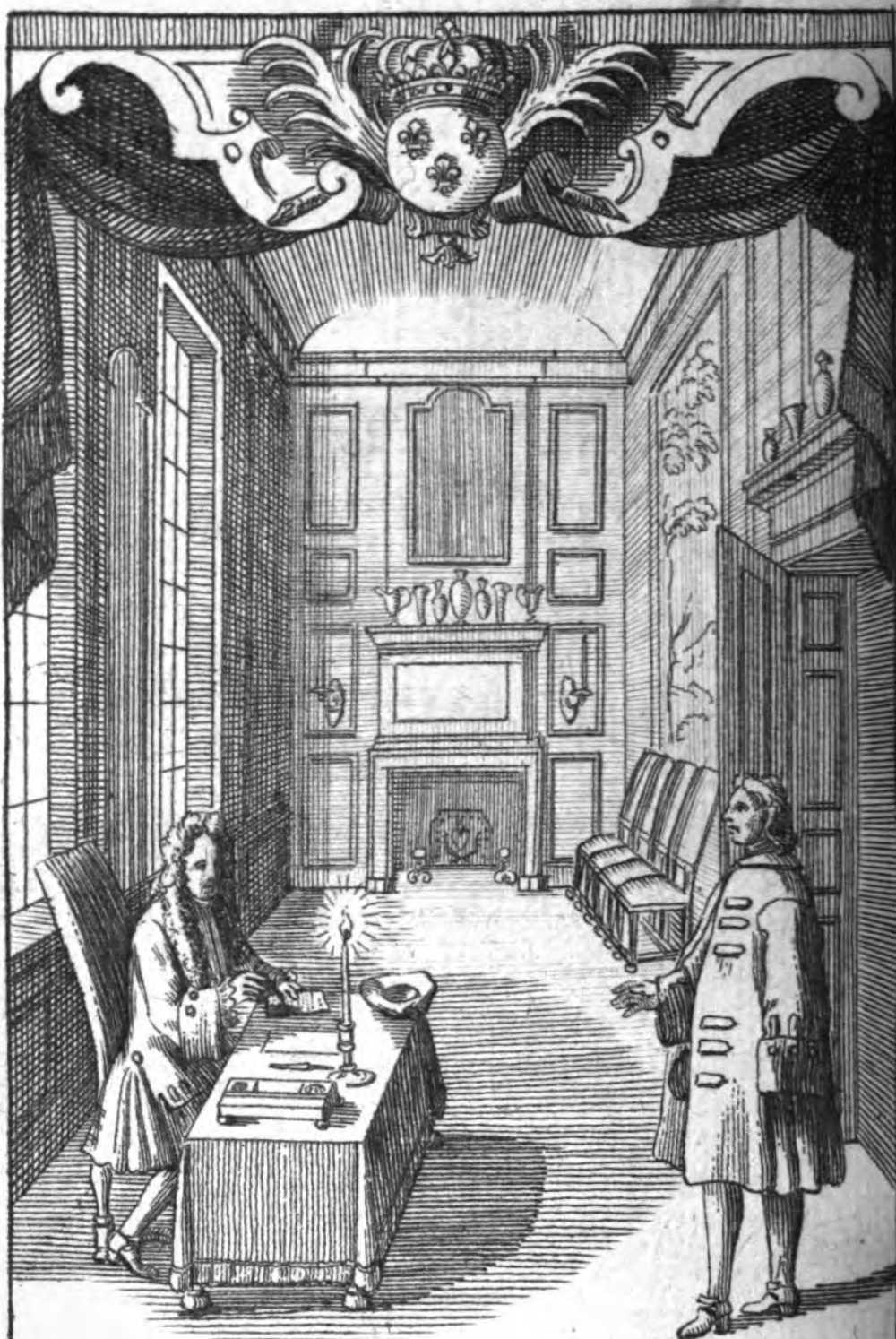
*La Scene est à Paris, dans une Maison  
commune.*

Handwritten text on the left margin, possibly a date or page number.



Handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or date.





*Le Distrait.*



LE  
**DISTRAIT,**  
 COMEDIE.

---

**ACTE I.**

**SCENE PREMIERE.**

**VALERE , Mad. GROGNAC.**

**VALERE.**



**Q**uy toujours opposée à toute une  
 famille ?

**Mad. GROGNAC.**

Ouy.

**VALERE.**

Vous ne voulez point marier votre Fille ?

**Mad. GROGNAC.**

Non.

VALERE.

Quand on vous en parle, on vous met en courroux.  
Mad. GROGNAC.

Ouy.

VALERE.

Vous ne prendrez point des sentimens plus doux.  
Mad. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Fort bien, non, ouy, non : Beau discours !  
Vos repliques  
Me paroissent, pour moy, tout à-fait laconiques.  
Mais pour mieux raisonner avec vous là-dessus,  
Et pour rendre un moment le discours plus diffus,  
Dites-moy, s'il vous plait, la veritable cause  
Qui vous fait rejeter les Partis qu'on propose.  
Ce fameux Partisan, par exemple, pourquoy . . .

Mad. GROGNAC

Eh fy, Monsieur, fy donc, vous radotez, je croy.  
Il est trop riche.

VALERE.

Ah, ah ! nouvelle est la maxime.  
Mad. GROGNAC.

Gagne-t'on en cinq ans un million sans crime ?  
Je hais ces Fort-vêtus, qui malgré tout leur bien,  
Sont un jour quelque chose, & le lendemain rien.

VALERE.

Et ce jeune Marquis, cette homme d'importance ?  
Vous ne luy pouvez pas reprocher sa naissance.  
Il a les airs de Cour, parle haut, chante, rit ;  
Il est bien fait, il a du cœur & de l'esprit.

Mad. GROGNAC.

Il est trop gueux.

VALERE.

Fort bien, la réponse est honnête,  
Et vous avez toujours quelque défaite prête.  
Il s'offre deux Partis, vous les chassez tous deux ;  
Le premier est trop riche, & le second trop gueux.

Dans vos brusques humeurs je ne puis vous comprendre ;

Comment prétendez-vous que soit fait votre Gendre ?

Mad. GROGNAC.

Je prétens qu'il soit fait comme on n'en trouve point ;

Qu'il soit posé, discret, accompli de tout point ;

Qu'il ait avec du bien, une honneste naissance ;

Qu'il ne fasse point voir ces traits de pétulance,

Ces actions de fou, ces airs évapomez,

Dignes productions des cerveaux mal timbrez ;

Qu'il ait auprès du Sexe un peu de politesse ;

Qu'il mêle à ses discours certain air de sagesse ;

Qu'il ne soit point enfin, pour tout dire de luy,

Comme les jeunes gens que je vois aujourd'huy.

VALERE.

Cet homme, à rencontrer sera tres difficile,

Et si vous le trouvez, je vous tiens fort habile.

Vous nous en faites voir un rare & beau portrait,

Et si vous ne voulez de Gendre qu'ainsi fait,

Quoy qu'Isabelle soit & riche, & de famille,

Elle court grand hazard de vivre & mourir fille.

Mad. GROGNAC.

Non ; Leandre est l'Epoux que je veux luy donner.

VALERE.

Leandre !

Mad. GROGNAC.

Ce Party semble vous étonner ;

Mais c'est un fait, Monsieur, dont peu je me soucie.

Et je le trouve, moy, selon ma fantaisie.

Je sçay bien, qu'à parler de luy sans passion,

Il est particulier en sa distraction ;

Il répond rarement à ce qu'on luy propose,

On ne le voit jamais à luy dans nulle chose :

Mais ce n'est pas un crime enfin d'estre ainsi fait,

On peut être à mon sens homme sage, & distrait.

VALERE.

Je croyois, à parler aussi sans artifice,

Qu'il avoit quelque goût pour ma nièce Clarice.

Mad. GROGNAC.

Oh bien, je vous apprens que vous vous abusiez,  
 Et pour vous détromper, il faut que vous sçachiez  
 Que je suis dés long-temps liée à sa Famille,  
 Et que pour m'engager à luy donner ma Fille,  
 L'Oncle dont il attend sa fortune & son bien,  
 D'un dédit mutuel cimenta ce lien.  
 Leandre est allé voir cet Oncle à l'agonie,  
 Et j'attens son retour pour la cérémonie.  
 Si je n'avois en veü un tel engagement,  
 Il n'auroit pas chez moy pris un appartement.  
 Vous qui logez ceans avec votre nièce,  
 Vous êtes tous les jours témoins de sa tendresse.

V A L E R E.

Mais m'assurerez-vous que Leandre en son cœur,  
 Malgré votre dédit, n'ait point une autre ardeur,  
 Et que d'une autre part votre fille Isabelle  
 A vos intentions n'ait pas un cœur rebelle ?

Mad. GROGNAC.

Leandre aime ma fille, & ma fille fera,  
 Lorsque j'auray parlé, tout ce qu'il me plaira.  
 C'est une fille simple, à mes desirs sujette,  
 Et je voudrois bien voir qu'elle eût quelque amour-  
 rette !

V A L E R E.

Il faut que sur ce point nous la fassions parler,  
 Son cœur s'expliquera sans rien dissimuler.

Mad. GROGNAC.

D'accord. Lisette, holà, Lisette ? De la vie  
 On ne vit dans Paris femme si mal servie.  
 Lisette ?



SCENE





## SCENE II.

L I S E T T E , Mad. G R O G N A C ,  
V A L E R E .

L I S E T T E .

**H**E' bien, Lisette ! Est-ce fait ? me voilà.  
Mad. G R O G N A C .

Que fait ma fille ?

L I S E T T E .

Quoy, ce n'est que pour cela ?  
Vous avez bonne voix ; quel bruit ! A vous entendre  
J'ay crû qu'à la maison le feu venoit de prendre.

Mad. G R O G N A C .

Vous plairoit-il vous taire, & finir vos discours ?

L I S E T T E .

Oh, vous grondez sans cesse.

Mad. G R O G N A C .

Et vous parlez toujours.

Répondez seulement à ce que l'on souhaite.

Que fait ma fille ?

L I S E T T E .

Elle est, Madame, à sa toilette.

Mad. G R O G N A C .

Toujours à sa toilette, & devant un miroir.

Voilà tout son employ, du matin jusqu'au soir.

L I S E T T E .

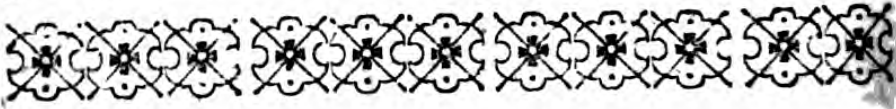
Vous parlez bien à l'aïse avec votre censure,  
Il m'a fallu trois fois réformer sa coëffure.  
Nous avons toutes deux enragé tout le jour  
Contre un maudit crochet qui prenoit mal son tour,



Belle occupation, vraiment! Qu'elle descende.  
Dites-luy de ma part qu'icy je la demande.

L I S E T T E.

Je vais vous l'amener.



### S C E N E I I I.

V A L E R E , Mad. GROGNAC.

V A L E R E.

N'Allez pas la gronder,  
Ny par votre air severe icy l'intimider.

Mad. GROGNAC.

Mon Dieu, je sçais assez comme il faut se conduire,  
Et je ne diray rien que ce qu'il faudra dire.  
La voilà. Vous verrez quels sont sentimens.  
Venez, Mademoiselle, & saluez les gens.



### S C E N E I V.

I S A B E L L E , L I S E T T E,  
Mad. GROGNAC, V A L E R E.

*Isabelle fait la révérence.*

Mad. GROGNAC.

P Plus bas. Encor plus bas. O Ciel, quelle igno-  
rance!  
Ne sçavoir pas encor faire la reverance,  
Depuis trois ans & plus qu'elle apprend à danser!

L I S E T T E.

Son Maître tous les jours vient pourtant l'exercer ;  
Mais que peut-on apprendre en trois ans ?

Mad. G R O G N A C.

A se taire.

L I S E T T E.

Elle a bien aujourd'huy l'esprit atrabilaire.  
Nous attendons encor un Maître Italien  
Qui doit venir tantôt.

G R O G N A C.

Je vous le deffens bien.

Je ne veux point chez moy gens de cette sequelle.  
Ce sont Courtiers d'amour pour une Demoiselle.  
Levez la tête ; encor. Soyez droite , approchez.  
Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez ?  
Presentez mieux la gorge , & baissez cette épaule.

L I S E T T E.

C'est du soir au matin un éternel contrôle.

Mad. G R O G N A C.

Avancez , s'il vous plaist , & répondez à tout :  
Parlez , le mariage est-il de votre goût ?

*Isabelle rit.*

V A L E R E.

Elle rit. Bon , tant mieux , j'en tire un bon augure.

L I S E T T E.

Voilà ce qui s'appelle un ris d'après nature.

Mad G R O G N A C.

Quoy , vous avez le front de rire , & devant nous !  
Vous ne rougissez pas quand on parle d'époux ?

I S A B E L L E.

J'ignorois qu'une fille , au mot de mariage ,  
D'une prompte rougeur dût couvrir son visage.  
Je dois vous obéir , & quand je l'entendray ,  
Puisque vous le voulez , d'abord je rougiray.

L I S E T T E.

Quel heureux naturel !

Mad. G R O G N A C.

Les Epoux sont bizarres,

Brutaux, capricieux, imperieux, avarés,  
On devrait s'en passer, si l'on avoit bon sens.

ISABELLE.

N'étoient-ils pas ainsi tous faits de votre temps ?  
Vous n'avez pas laissé d'en prendre un, étant fille.

Mad. GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur. Rodillard de Choupille,  
Noble au bec de corbin, grand Gruyer de Bery,  
Et qui fut votre Pere, étant bien mon Mary,  
M'enleva malgré moy : Sans cela, de ma vie  
De me donner un maître il ne m'eût pris envie.

LISETTE.

La même chose un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point mal à se faire enlever ?

Mad. GROGNAC.

Hé bien ! vit-on jamais un esprit plus reptile ?  
Puis-je avoir jamais fait une telle imbecille ?  
C'est une grosse bête, & qui n'est propre à rien.

LISETTE.

Elle est bien votre fille, & vous ressemble bien.

Mad. GROGNAC.

Euh ? plaist-il ?

LISETTE.

Vous m'avez ordonné le silence.

Mad. GROGNAC.

Vous pourriez à la fin lasser ma patience.

VALERE.

Je veux plus doucement la sonder sur ce point.

Voulez-vous un Mary ?

ISABELLE.

Je n'en demande point ;

Mais s'il s'en rencontroit quelqu'un qui pût me plaire,  
Je pourrois l'accepter ainsi qu'a fait ma mere.

Mad. GROGNAC.

Comment donc ?

VALERE.

Avec elle agissons sans aigreur.

C'a, dites-moy, quelqu'un vous tiendroit-il au cœur?

ISABELLE.

Ah !

LISETTE.

Bon, courage.

VALERE.

Allons, parlez-nous sans rien craindre.

ISABELLE.

Je sens, lorsque je vois un petit homme à peindre...

VALERE.

Hé bien donc ?

ISABELLE.

Je sens-là, je ne sçay quoy qui plaît ;

Mais je ne sçaurois bien vous dire ce que c'est.

LISETTE.

Oh, je le sçay bien moy. C'est l'amour qui murmure,

Mad. GROGNAC.

J'apprend avec plaisir une telle aventure !

Et quel est, s'il vous plaît, ce jeune adolescent

Qui vous fait ressentir ce mouvement naissant ?

ISABELLE.

Ah ! si vous le voyiez, vous l'aimeriez vous-même.

Il me dit tous les jours qu'il m'estime, qu'il m'aime ;

Il pleure quand il veut. Tu sçais comme il est fait,

Lisette, & tu nous peux en faire le portrait.

LISETTE.

C'est un petit jeune homme à quatre pieds de terre,

Homme de qualité, qui revient de la guerre ;

Qu'on voit toujours sautant, dansant, gesticulant ;

Qui vous parle en sifflant, & qui siffle en parlant ;

Se peigne, chante, rit, se promene, s'agite ;

Qui décide toujours pour son propre mérite ;

Qui près du sexe encor vit assez sans façon.

VALERE.

Mais c'est le Chevalier.

LISETTE.

Vous avez dit son nom.

Mad. GROGNAC.

Qui ce fou ?

VALERE.

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire,  
Songez qu'il m'appartient ; c'est un jeune homme  
à faire :

Il a de la valeur, il est bien à la Cour.

Mad. GROGNAC.

Qu'il s'y tienne.

VALERE.

Il sera tres riche quelque jour :  
Il peut luy convenir de bien, d'esprit, & d'âge.

ISABELLE.

Il est tout fait pour moy, l'on ne peut davantage.

Mad. GROGNAC.

De quel front, s'il vous plaist, sans mon consente-  
ment,

Osez-vous bien penser à quelqu'attachement ?

Vous estes bien hardie, &amp; bien impertinente.

VALERE.

L'amour du Chevalier pourroit être innocente !

Mad. GROGNAC.

L'amour du Chevalier n'est point du tout mon fait.

J'ay fait pour son mary choix d'un autre sujet.

Le dédit pour Leandre en est une assurance.

Que votre Chevalier cherche une autre alliance.

Je ne l'ay jamais vû, mais on m'en a parlé

Comme d'un petit fat, &amp; d'un écervelé ;

Et je vous deffens, moy, de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verray point, vous serez obéie.

Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher ;

Mais luy, s'il veut me voir, puis-je l'en empêcher ?

Mad. GROGNAC.

A ces simplicitéz qui sortent de sa bouche,

A cet air si naïf, croiroit-on qu'elle y touche ?

Mais c'est une eau qui dort, dont il faut se garder.



ISABELLE.

Vous estes avec moy toujours preste à gronder.  
Je parois toute sottte alors qu'on me querelle,  
Et cela me maigrit.

Mad. GROGNAC.

Taisez-vous, Perronnelle.

Rentrez, &amp; là-dedans allez voir si j'y suis.

VALERE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelqu'avis...

Mad. GROGNAC.

Je ne prens point d'avis, je suis indépendante.

VALERE.

Je le sçais, mais .....

Mad. GROGNAC.

Adieu, je suis votre servante.

VALERE.

Mais, Madame; entre nous, il est de la raison...

Mad. GROGNAC.

Mais, Monsieur, entre nous, quand de votre façon  
Vous aurez, s'il se peut, encor garçon ou fille,  
Je n'iray point chez vous regler votre famille:  
De vos enfans alors vous pourrez disposer  
Tout à votre plaisir, sans que j'aïlle y gloser.  
Allons vite, rentrez. Faites ce qu'on ordonne.



## SCENE V.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

**L**A Madame Grognac a l'humeur herissonne,  
Et je ne voy pas, moy, son esprit se porter  
A l'hymen que tantost vous vouliez contracter.



VALERE.

J'avois dessein de faire une double alliance ;  
 Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence.  
 Leandre a pour Clarice un penchant dans le cœur ;  
 Et si pour Isabelle il a feint quelque ardeur ,  
 C'étoit pour obeir à la voix importune  
 D'un Oncle fort âgé , dont dépend sa fortune.

LISETTE.

La mere d'Isabelle est un diable en procès :  
 Je crains que notre amour n'ait un mauvais succès.

VALERE.

Le temps & la raison la changeront peut-être ,  
 Et mon neveu pourra... mais je le vois paroître.



## SCENE VI.

LE CHEVALIER , VALERE ,  
 LISETTE.

LE CHEVALIER *riant.*

**B** On jour , mon oncle. Ah , ah , Lisette , te voila.  
 Je ne veux de ma vie oublier celui-là , a a a.

LISETTE.

Faites-nous , s'il vous plaît , la grace de nous dire  
 Le sujet si plaisant qui vous excite à rire.

LE CHEVALIER.

Oh parbleu , si je ris ce n'est pas sans sujet.  
 Leandre , ce resveur , cet homme si distrait ,  
 Vient d'arriver en poste icy couvert de crotte :  
 Le bon est qu'en courant il a perdu sa botte ,  
 Et que marchant toujours , enfin il s'est trouvé  
 Une botte de moins quand il est arrivé.

L I S E T T E.

De ces distractions il est assez capable.

L E C H E V A L I E R.

L'avanture est comique, ou je me donne au diable ;  
 Mais ce n'est rien encor, & son valet m'a dit,  
 Je le crois aisément, que le jour qu'il partit  
 Pour aller voir mourir son oncle en Normandie,  
 Il suivit le chemin qui mene en Picardie,  
 Et ne s'aperçût point de sa distraction,  
 Que quand il découvrit les clochers de Noyon.

L I S E T T E.

Il a pris le plus long pour faire sa visite.

L E C H E V A L I E R.

Fussiez-vous descendu du lugubre Heraclite  
 De pere en fils, parbleu, vous rirez de ce trait ;  
 Vous faites le Caton, riez donc tout-à fait,  
 Mon oncle, allons, gai, gai, vous avez l'air sauvage.

V A L E R E.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme sage ?  
 Faudra-t'il qu'en tous lieux vos airs extravagans,  
 Vos ris immoderez donnent à rire aux gens ?

L E C H E V A L I E R.

Si quelqu'un rit de moy, moy je ris de bien d'autres.  
 Vous condamnez mes airs, & je blâme les vôtres ;  
 Et dans ce beau conflit, ce que je trouve bon,  
 C'est que nous prétendons avoir tous deux raison.  
 Pour moy, je n'ay pas tort : Il faut bien que je rie  
 De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.  
 Cette vieille qui va marchander des galants  
 Comme une autre feroit du drap chez les marchands ;  
 Cydalise, qu'on sçait avoir l'ame si bonne,  
 Qu'elle aime tout le monde, & n'éconduit personne ;  
 Lucinde, qui pour rendre un adieu plus touchant,  
 Jusques sur la frontiere accompagne un amant,  
 Ne sont pas des sujets qui doivent faire rire ?  
 Parbleu, vous vous mocquez.

V A L E R E.

Hé bien, votre satire

S'exerce-t'elle assez ? D'un trait envenimé  
 Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé.  
 Celles dont vous vantez mille faveurs reçues ,  
 De vos jours , bien souvent vous ne les avez veuës.  
 Sur ce cruel deffaut ne changerez-vous point ?

LE CHEVALIER *fait deux ou trois pas de balet.*  
 Il ne prêche pas mal. Passez au second point ,  
 Je suis déjà charmé. Que dis-tu de ma dance ,  
 Lisette ?

L I S E T T E.

Vous dansez tout-à-fait en cadence.

V A L E R E.

Vous vous faites honneur d'estre un franc libertin :  
 Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin ;  
 Et lorsque tout fumant d'une vineuse haleine ,  
 Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à peine ,  
 Sur un Théâtre alors vous venez vous montrer.  
 Là , parmi vos pareils on vous voit folâtrer.  
 Vous allez vous baiser comme des Demoiselles ;  
 Et pour vous faire voir jusques sur les chandelles ,  
 Poussant l'un , heurtant l'autre , & contant vos exploits,  
 Plus haut que les acteurs vous élevez la voix ;  
 Et tout Paris témoin de vos traits de folie ,  
 Rit plus cent fois de vous , que de la Comedie.

L E C H E V A L I E R.

Votre troisième point sera-t'il le plus fort ?  
 Soyez bref en tout cas , car Lisette s'endort ;  
 Moy , je baille déjà.

V A L E R E.

Moy , votre train de vie  
 Cent fois bien autrement & me laisse & m'ennuie ,  
 Et je seray contraint de faire à votre sœur  
 Le bien que je voulois faire en votre faveur.  
 Votre pere en mourant , ainsi que votre mere ,  
 Vous laisserent de bien une somme legere ;  
 Et pour vous établir le reste de vos jours ,  
 Vous devez de moy seul attendre du secours.

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant, Monsieur, ne vous déplaise,  
 Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise ?  
 J'aime, je bois, je jouë, & ne vois en cela  
 Rien qui puisse attirer ces réprimandes-là :  
 Je me lève fort tard ; & je donne audience  
 A tous mes creanciers.

L I S E T T E.

Ouy, mais en recompense,  
 Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De là, je pars sans bruit,  
 Quand le jour diminue & fait place à la nuit,  
 Avec quelques amis, & nombre de bouteilles,  
 Que nous faisons porter pour adoucir nos veilles,  
 Chez des femmes de bien, dont l'honneur est entier,  
 Et qui de leur vertu parfument le quartier.  
 Là nous perçons la nuit d'une ardeur sans égale,  
 Nous sortons au grand jour pour ôter tout scandale,  
 Et chacun en bon ordre, aussi sage que moy,  
 Sans bruit au petit pas se retire chez soy.  
 Cette vie innocente est-elle condamnée ?  
 Ne faire qu'un repas dans toute une journée !  
 Un malade entre nous se conduiroit-il mieux ?

L I S E T T E.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER.

Voyez-le par vos yeux :  
 Nous sommes cinq amis que la joye accompagne,  
 Qui travaillons ce soir en bon vin de champagne,  
 Vous serez le sixième, & vous payerez pour nous,  
 Car à cinq Chevaliers, en nous cottisant tous,  
 Et ramassant écus, livres, deniers, oboles,  
 Nous n'avons encor pû faire que deux pistoles.

L I S E T T E.

Heureux le cabaret, Monsieur, qui vous attend !  
 Vous voila cinq Seigneurs bien en argent comptant.

LE DISTRAIT,  
VALERE.

Mais n'êtes vous pas fou . . .

LE CHEVALIER.

A propos de folie ,

Sçavez-vous que dans peu , Monsieur , je me marie ?  
*à Lisette.*

Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux ?

LISETTE.

Monsieur . . .

LE CHEVALIER.

S'appreste-t'elle à couronner mes feux ?

C'est un petit bijou que toute sa personne ,  
Que je veux mettre en œuvre , & que j'affectionne.  
Elle est jeune , elle est riche ; & de la reste aux pieds  
Vous en seriez charmé si vous la connoissiez.

VALERE.

Je la connois ; mais vous , connoissez-vous sa mere ?  
Elle ne prétend pas songer à cet affaire.

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas ! Il faut que nous voyons  
Qui des deux doit avoir quelques prétentions.  
Elle ne prétend pas ! Parbleu , le mot me touche ,  
Je veux apprivoiser cet animal farouche.

LISETTE.

L'apprivoiser , Monsieur ? vous perdez votre temps ,  
Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

LE CHEVALIER.

Nous allons voir, suy-moy.

VALERE.

Eh doucement , de grace

Rallantissez un peu cette amoureuse audace.  
A vous voir , on vous croit partir pour un assaut ,  
Et chez les gens ainsi s'en va-t'on de plein saut ?

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas ! Ah ! vous pouvez luy dire  
Que nous sommes instruits comme il faut se conduire ;  
Et nous sçavons la regle établie en tel cas.  
Je la trouve admirable , elle ne prétend pas !



VALERE.

Je n'épargneray rien pour la rendre capable  
De prendre à votre amour un party convenable :  
Vous cependant , tâchez avec des airs plus doux ,  
A meriter le choix qu'on peut faire de vous.

LE CHEVALIER.

J'y penseray , mon oncle.



## SCENE VII.

LE CHEVALIER , LISETTE.

LE CHEVALIER.

**A** Dieu. Toy , fine mouche,  
Va conter mon amour à l'objet qui me touche.  
Une affaire à present m'empêche de le voir :  
Je vais tâter du vin , dont nous ferons ce soir  
Une ample effusion ; & cependant , la Belle ,  
Accepte ce baiser de moy pour Isabelle.

*Il veut la baiser.*

LISETTE.

Moderez les transports de vos convulsions ,  
Je ne me charge point de vos commissions ;  
Donnez-les à quelqu'autre , ou faites-les vous-même.

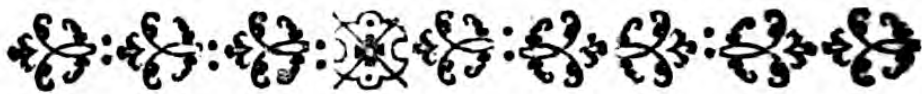
LE CHEVALIER.

J'adore ta maîtresse , & je sens que je t'aime  
Aussi par contre coup.

LISETTE

Monieur , retirez-vous ,  
Vous pourriez me blesser , je crains les contre-coups.





## SCENE VIII.

LISETTE *seule.*

**Q**uel Amant ! Pour raison importante, il differe  
D'aller voir sa maîtresse ; & quelle est cette af-  
faire ?

Il va tâter du vin ! Ma foy les jeunes gens,  
A ne rien déguiser, aiment bien en ce temps !  
Heu ! les femmes déjà si souvent attrapées,  
Seront-elles encor par les hommes dupées ?  
Aimera-t'on toujours ces petits vilains-là ?  
Maudit soit le premier qui nous enforcela !  
Mais à bon chat bon rat, & ce n'est pas merveille  
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

*Fin du Premier Acte.*



## ACTE II.

---

### SCENE PREMIERE.

LISETTE, CARLIN.

LISETTE.



VEC plaisir, Carlin, je te vois dans ces lieux.

CARLIN.

Fraîchement débarqué, je paroïs à tes yeux,

Et mes cheveux encor sont sous la papillote.

LISETTE.

Hé bien, ton maître enfin a-t'il trouvé sa botte ?

CARLIN.

Et qui diable déjà t'a conté de ses tours ?

LISETTE.

Je sçay tout.

CARLIN.

Il m'en fait bien d'autres tous les jours.

Hier encor en mangeant un œuf sur son assiette,  
Il prit sans y songer son doigt pour sa mouillette,  
Et se mordit, morbleu, jusques au sang.

LISETTE.

Je crois

Qu'il n'y retourna pas une seconde fois.

CARLIN.

Sortant d'une maison, l'autre jour par béveué,

Pour son carosse il prit celui qui dans la rue  
 Se trouva le premier. Le cocher touche, & croit  
 Qu'il mene son vray maistre à son logis tout droit.  
 Leandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arreste;  
 Il entre en une chambre où la toilette est prête;  
 Où la Dame du lieu, qui ne s'endormoit pas,  
 Attendoit son époux couchée entre deux draps;  
 Il croit être en sa chambre, & d'un air de franchise,  
 Assez diligemment il se met en chemise,  
 Prend la robe de chambre & le bonnet de nuit,  
 Et bien-tost il alloit se mettre dans le lit,  
 Lorsque l'époux arrive. Il tempête, il s'emporte,  
 Le veut faire sortir, mais non pas par la porte,  
 Quand mon maistre étonné se sauva de ce lieu  
 Tout en robe de chambre ainsi qu'il plut à Dieu;  
 Mais un moment plus tard, pour t'achever mon  
 conte,

Le maistre du logis en avoit pour son compte.

L I S E T T E.

Ton récit est charmant; mais, raillerie à part,  
 Dis-moy, qu'avez-vous fait depuis votre départ?

C A R L I N.

Nous venons, mon enfant, de courre un Benefice.

L I S E T T E.

Un Benefice, toy?

C A R L I N.

Pour te rendre service :

Mais nos soins empressez ne nous ont rien valu,  
 Et le diable a sur nous jetté son dévolu.

L I S E T T E.

Explique-toy donc mieux.

C A R L I N

Ah! Lisette, j'enrage;

Notre espoir dans le port vient de faire naufrage:  
 Nous croyions heriter, du côté maternel,  
 D'un Oncle; Ah, Ciel! quel Oncle! il est Oncle  
 éternel.

Nous attendions en paix que son ame à toute heure

Passât de cette vie en une autre meilleure ;  
 Nous le laissions mourir à sa commodité ;  
 Quand un beau jour enfin le Ciel par charité  
 A fait tomber sur luy deux ou trois pleuresies ,  
 Qu'escortoient en chemin nombres d'apopléxies.  
 Nous partons aussi-tôt faisant par tout florés ,  
 Seurs de trouver déjà le bon homme *ad patres* :  
 Mais fol & vain espoir ! vermissieux que nous som-  
 mes !

Comme le Ciel se rit des vains projets des hommes !  
 Ecoute la noirceur de ce maudit vieillard.

L I S E T T E.

Vous êtes arrivez sans doute un peu trop tard ;  
 Et quelqu'autre avant vous . . . .

C A R L I N.

Non.

L I S E T T E.

Il auroit peut-être

En faveur de quelqu'un desherité ton maistre ?

C A R L I N.

Point.

L I S E T T E.

Il a déclaré , se voyant sur sa fin ,  
 Quelqu'enfant provenu d'un hymen clandestin ?

C A R L I N.

Non : il ne fit jamais d'enfants , par avarice.

L I S E T T E.

Parle donc , si tu veux.

C A R L I N.

Le vieillard , par malice,  
 Malgré nos vœux ardents , n'a pas voulu mourir.

L I S E T T E.

Le trait est vraiment noir , & ne peut se souffrir.

C A R L I N.

Par trois fois , de ma main il a pris l'émetique ;  
 Et je n'en donnois pas une dose modique ,  
 J'y mettois double charge , afin que par mes soins

Le pauvre agonisant en languît un peu moins :  
 Mais par trois fois , le sort injuste , inexorable ,  
 N'a point donné les mains à ce soin charitable ;  
 Et le bon homme enfin , à quatre-vingt-neuf ans ,  
 Malgré sa fièvre lente , & ses redoublemens ,  
 Sa fluxion , son rhume , & ses apopléxies ,  
 Son crachement de sang , & ses trois pleurésies ,  
 Sa goutte , sa gravelle , & son prochain convoy  
 Déjà tout préparé se porte mieux que moy.

L I S E T T E.

Votre course n'a pas produit grand avantage.

C A R L I N.

Nous en avons été pour les frais du voyage :  
 Mais nous avons laissé Poitevin tout exprés ,  
 Pour prendre sur les lieux nos petits interests.  
 Il doit de temps en temps nous donner des nouvelles ,  
 Et nous nous conduirons par ses avis fideles.

L I S E T T E.

Sans avoir donc rien fait , vous voilà de retour ?  
 Je vous applaudis fort ; mais comment va l'amour ?  
 Ton Maître aime toujours ?

L I S E T T E.

Cela n'est pas croyable.

Je le vois pour Clarice amoureux comme un diable ,  
 C'est à dire beaucoup ; mais comme il est distrait ,  
 Son esprit se promene encor sur quelque objet.  
 Le dédit que son oncle a fait pour Isabelle ,  
 Partage son amour & le tient en cervelle.  
 Je sçais que ta Maîtresse a de naissans appas ,  
 Et sur-tout de grands biens , que Clarice n'a pas ;  
 Mais mon Maître est fidelle , & son ame est paîtrie  
 De la plus fine fleur de la galanterie :  
 Il ne ressemble pas à quantité d'amans ;  
 C'est un homme , morbleu , tout plein de sentimens.

L I S E T T E.

Mais s'il aime Clarice ensemble & ma Maîtresse ,  
 Que puis-je faire , moy , pour servir sa tendresse ?

Les épouſera-t'il toutes deux ?

CARLIN.

Pourquoy non ?

Il le fera fort bien dans ſa diſtraction.

C'eſt un homme étonnant , & rare en ſon eſpece ,  
 Il rêve fort à rien , il s'égaré ſans ceſſe ,  
 Il cherche , il trouve , il breüille , il regarde ſans voir ;  
 Quand on luy parle blanc , ſoudain il répond noir ;  
 Il vous dit non pour ouy , pour ouy , non ; il appelle  
 Une femme , Monsieur ; & moy , Mademoiſelle ;  
 Prend ſouvent l'un pour l'autre ; il va ſans ſçavoir où ;  
 On dit qu'il eſt diſtrait , mais moy , je le tiens fou.  
 D'ailleurs fort honneſte homme , à ſes devoirs auſtere ,  
 Exact , foit bon amy , genereux , doux , ſincere ,  
 Aimant . comme j'ay dit , ſa maîtrefſe en Heros ;  
 Il eſt & ſage , & fou ; voilà l'homme en deux mots.

L I S E T T E.

Si Leandre reſſent une tendreſſe extrême  
 Pour Clarice , Iſabelle eſt priſe ailleurs de même ,  
 Et pour le Chevalier ſon cœur s'eſt découvert.

CARLIN.

Tant mieux. Il nous faudra travailler de concert  
 Pour détourner le coup de ce dédit funeſte ,  
 Et l'amour avec nous achevera le reſte.

L I S E T T E.

De tes ſoins emprefſez nous attendrons l'effet.

CARLIN.

Soit. Adieu donc. Mon Maître eſt dans ſon cabinet ,  
 Il m'attend , j'ay voulu , comme le cas me touche ,  
 Apprendre en arrivant ta ſanté par ta bouche.

L I S E T T E.

Je me porte là là , mais toy ?

CARLIN.

Couſſi , couſſi ,

Entres-bonne ſanté j'arriverois icy ,  
 Si je n'étois porteur d'une large écorchure.

L I S E T T E.

Bon , c'eſt des poſtillons l'ordinaire aventure.



Jusqu'au revoir , adieu , beau courier offensé.

CARLIN.

Ce n'est pas là , coquine , où le bas m'a blessé ,  
 Mon cœur est plus navré de ton humeur severe.  
 Cette friponne-là seroit bien mon affaire ;  
 Mais mon Maître paroît , il tourne icy ses pas ,  
 Il rêve , parle seul , & ne m'apperçoit pas.



## SCENE II.

CARLIN , LEANDRE.

LEANDRE *se promenant sur le Theatre en rêvant ,  
 un de ses bas déroulé.*

J E ne sçay si l'absence , aux amans peu propice ,  
 Ne m'a point effacé de l'esprit de Clarice.  
 On en trouve bien peu de ces cœurs genereux ,  
 Qui dans l'éloignement sçachent garder leurs feux ,  
 Un moment les éteint , ainsi qu'il les fit naître.

CARLIN.

Me mettant face à face , il me verra peut-estre.  
 LEANDRE *heurte Carlin sans s'en appercevoir.*  
 Je serois bien à plaindre , aimant comme je fais ,  
 Qu'un autre profitât du fruit de ses attraits.  
 Plus je ressens d'amour , plus j'ay d'inquietude :  
 Je ne puis demeurer dans cette incertitude ,  
 Je veux entrer chez elle ; & sans perdre de temps ,  
 Carlin , va me chercher mon épée & mes gans.

CARLIN.

J'y cours , & je reviens , Monsieur , à l'heure même.



## SCENE III.

LEANDRE *seul.*

JE suis plus que jamais dans une peine extrême.  
 Si mon Oncle fût mort, j'aurois à mon retour  
 Disposé de mon cœur en faveur de l'amour.  
 Mais je vois tout d'un coup mon attente trompée.



## SCENE IV.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN.

JE ne trouve, Monsieur, ny les gans ny l'épée.

LEANDRE.

Tu ne les trouves point ? Voilà comme tu fais !  
 Ce qu'on te voit chercher ne se trouve jamais.  
 Je te dis qu'à l'instant ils étoient sur ma table.

CARLIN.

Mais j'ay cherché par-tout, ou je me donne au diable.  
 Il faut donc qu'un lutin soit venu les cacher.  
 Ah ah ! le tour est bon, & j'avois beau chercher.  
 Dormez-vous ? veillez-vous ?

*Il s'apperçoit que Leandre a son épée & ses gans.*

LEANDRE.

Quoy ? que veux-tu donc dire ?

CARLIN.

Ey donc, arrêtez-vous, Monsieur, voulez-vous  
 rire ?

Il en tient un peu là. Sa présence d'esprit  
A chaque instant du jour me charme & me ravit.

LEANDRE.

Mais dis-moy donc, maraut.....

CARLIN.

Ah! la belle équipée!

Eh, font-ce-là vos gans? est-là votre épée?

LEANDRE.

Ah, ah!

CARLIN.

Ah, ah!

LEANDRE,

Je rêve, & j'ay certain ennuy....

CARLIN.

Ce ne sera pas là le dernier d'aujourd'huy.

LEANDRE.

Tout autre objet, Carlin, met mon cœur au sup-  
plice;

Je veux bien l'avoüer, je n'aime que Clarice.

Ma famille prétend, attendu mes besoins,

Que j'épouse Isabelle, & je feins quelques soins.

Son bien me remettrait en fort bonne figure,

Mais je brusle, Carlin, d'un flâme trop pure.

Biens, fortune, interests, gloire, sceptre, grandeur,

Rien ne scauroit bannir Clarice de mon cœur,

Je ressens de la voir la plus ardente envie.....

Quelle heure est-il?

CARLIN.

Il est six heures & demie.

LEANDRE.

Fort bien: qui te l'a dit?

CARLIN.

Comment? qui me l'a dit?

Palsambleu, c'est l'horloge. Il perd ma foy l'esprit.

LEANDRE.

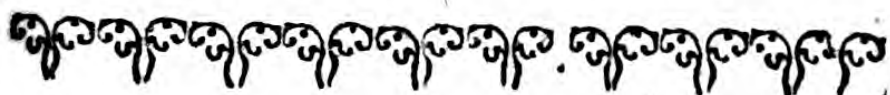
Mais connois-tu comment la chose est venuë,

Et par quel accident ma botte s'est perduë?

Je l'avois ce matin en montant à cheval.

CARLIN.

Riez, c'est fort bien fait, le trait est sans égal.  
 Mais à propos de botte, un fort doux & propice  
 Tout à souhait icy vous amene Clarice.  
 Mettez de grace un frein à votre vertigo,  
 Et n'allez pas icy faire de qui pro quo.



## SCENE V.

CLARICE, LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

J'Allois m'offrir à vous, flatté de l'esperance  
 D'adoucir les tourmens de prés d'un mois d'absence.

Vous êtes à mes yeux plus belle que jamais ;  
 Chaque jour, chaque instant augmente vos attraits,  
 A chaque instant aussi mon amoureuse flâme  
 Croît comme vos appas . . . . Un fauteüil à Madame.

*Carlin apporte un fauteüil.*

CLARICE.

Chaque amant parle ainsi, mais souvent de retour  
 Il oublie avec luy de ramener l'amour.  
 Notre sexe autrefois changeoit, c'étoit la mode,  
 Le premier en amour il prit cette methode ;  
 Les hommes ont depuis trouvé cela si doux,  
 Qu'ils sont dans ce grand art bien plus sçavans que nous.

*CARLIN voyant que son Maître a pris le fauteüil, apporte un tabouret à Clarice.*

Madame, vous plaist-il de vous mettre à votre aise ?  
 Nous n'avons qu'un fauteüil icy, ne vous déplaise,  
 Et mon Maître s'en sert, comme vous pouvez voir.

LE DISTRAIT,  
CLARICE.

Je te suis obligée , & ne veux point m'asseoir.  
Si je vous aimois moins , je serois plus tranquille ;  
A m'allarmer toujours l'amour me rend habile.  
Je crains autant que j'aime , & mes foibles appas  
Sur vos distractions ne me rassurent pas.  
J'apprehende en secret que quelqu'amour nouvelle

LEANDRE.

Non , je n'aime que vous , adorable Isabelle.

CARLIN.

Isabelle ; Clarice.

LEANDRE.

Et mes vœux les plus doux,  
Sont de passer mes jours & mourir avec vous.  
Isabelle . . .

CARLIN.

Clarice.

LEANDRE.

A pour moy mille charmes,  
L'amour prend dans ses yeux les plus puissantes armes,  
Isabelle est . . .

CARLIN.

Clarice.

LEANDRE.

A mes yeux un tableau  
De tout ce que jamais le Ciel fit de plus beau.

CLARICE.

Qu'entens-je, justes Dieux ! Ton maitre est infidelle,  
Son erreur me fait voir qu'il adore Isabelle.  
Je suis au desespoir , & je sens dans mon cœur ,  
Mon amour outragé se changer en fureur.

LEANDRE *sortant de sa rêverie.*

Quel sujet tout à coup vous a mis en colère ,  
Madame ? ce maraut a-t'il pû vous déplaire ?

CLARICE.

Si quelqu'un me déplait en ce moment , c'est vous.

LEANDRE.

Moy ?

CLARICE.



COMEDIE.  
CLARICE.

217

Vous.

LEANDRE.

Quoy, je pourois exciter ce courroux ?

CLARICE.

Vous êtes un ingrat, un lâche, un infidele :

Suivez, servez, aimez, adorez Isabelle.

LEANDRE.

Ah, maraut ! qu'as-tu dit ?

CARLIN.

Hé bien, ne voilà pas !

J'auray fait tout le mal !

LEANDRE.

J'adore vos appas,

Et je veux que du Ciel la vengeance & la foudre

Me punisse à vos yeux, & me réduise en poudre,

Si mon cœur tout à vous, adore un autre objet.

CARLIN.

Ne jurez pas, Monsieur, vous êtes trop distrait.

CLARICE.

Vous aimez Isabelle ; & de quelle assurance

Prononcez-vous un nom dont mon amour s'offense ?

LEANDRE.

J'ay parlé d'Isabelle ! Eh, vous voulez, je croy,

Eprouver mon amour, ou vous railler de moy.

Moy, parler devant vous d'autre que de vous même,

Vous qui m'occupez seule, & que seule aussi j'aime !

CARLIN.

Il faudroit par ma foy qu'il eût perdu l'esprit.

LEANDRE.

De ce cruel soupçon ma tendresse s'aigrit,

Vos yeux vous sont garands qu'il ne m'est pas possible

Que pour quelqu'autre objet je devienne sensible.

Ah, Madame ! A propos, vous avez quelqu'accès

Auprès du Rapporteur que j'ay dans mon procès ;

Ecrivez-luy de grace un mot pour mon affaire.

CLARICE.

Volontiers.

K



LE DISTRAIT,  
CARLIN.

A propos , est là fort nécessaire !

CLARICE.

Quels que soient vos discours pour me persuader ,  
J'aime trop , pour ne pas toujours apprehender ;  
Mais ces distractions qui vous sont naturelles ,  
Me rassurent un peu de mes frayeurs mortelles.  
Je vous juge innocent , & crois que votre erreur  
Provient de votre esprit plus que de votre cœur.

LEANDRE.

Avec ces sentimens vous me rendez justice.

CARLIN.

Je suis sa caution , il n'a point de malice ;  
Mais le dédit pourroit traverser vos desseins.

CLARICE.

Mon oncle sur ce point nous prestera les mains ;  
Il aime fort mon frere , & toute son envie  
Seroit de voir un jour sa fortune établie ;  
Pour luy-même à la Cour il brigue un Regiment.

LEANDRE.

Je m'offre à le servir pour avoir l'agrément.

CARLIN.

Tout à propos icy le voila qui se montre.



SCENE VI.

LE CHEVALIER, LEANDRE,  
CLARICE, CARLIN.

LE CHEVALIER *va l'embrasser.*

**H**E bon jour, mon amy, quelle heureuse rencontre !

LEANDRE.

Monieur, avec plaisir. *à Carlin* Quel est cet homme là ?

COMEDIE.  
CARLIN.

219

C'est le Chevalier.

LEANDRE.

Ah !

LE CHEVALIER.

Quoy , ma sœur , te voilà !

Je t'en sçais fort bon gré. Viens-tu par inventaire  
Du cœur de ton amant te porter heritiere ?

CLARICE.

Mais dis-moy , feras-tu toujours fou , Chevalier ?

LE CHEVALIER.

C'est un charmant objet qu'un nouvel heritier ,  
Et le noir est pour moy la couleur favorite ,  
Un amant en grand deuil a toujours son mérite ;  
Et quand , comme Carlin , on seroit mal formé ,  
Du moment qu'on herite , on est seur d'estre aimé.

CARLIN.

Comment , comme Carlin ? sçachez que sans reproche  
Votre comparaison est odieuse , & cloche.

Chacun vaut bien son prix. Carlin , dans certains cas,  
Pour certains Chevaliers ne se donneroit pas.

LE CHEVALIER.

Tu te fâches , mon cher , il faut que je t'embrasse.

L'Oncle a donc fait la chose enfin de bonne grace ?

As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux ?

Ces écus , ces loiiis étoient-ils neufs ou vieux ?

CARLIN.

Nous n'y prenons pas garde , & toujours avec joye

Nous recevons l'argent , tel que Dieu nous l'envoye.

LE CHEVALIER. *il chante.*

Le bon homme est donc mort ? j'en ay bien du regret.

CLARICE.

Cela se voit assez.

CARLIN.

L'air vient fort au sujet.

LE CHEVALIER.

Je te le veux chanter , j'en ay fait la musique,

Et les vers , dont chacun vaut un poëme épique.

## LE DISTRAIT,

A I R.

*Je me console , au Cabaret ,  
Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendresse ;  
Là mon amour expire , & Bacchus en secret  
Succede aux droits de ma maistresse.  
Là mon amour expire ..*

CARLIN.

Au cabaret ! c'est là mourir au champ d'honneur.

LE CHEVALIER *chantant.**Et Bacchus en secret**Succède , succède . . . . .*

Ce bémol est-il fin , &amp; va-t'il droit au cœur ?

*Succède . . . . .*

Qu'en dis-tu ?

CARLIN.

Mais je dis que dans cet air si doux ,  
Bacchus est plus habile à succéder que nous.

LE CHEVALIER *repete,**Succède aux droits de ma maistresse.*

( *à Leandre.* ) Que vous semble , Monsieur , & de  
l'air , & des vers ?

LEANDRE *sortant de la rêverie où il a esté pendant  
la Scène , prend Clarice par le bras , croyant parler au  
Chevalier , & la tire à un des bouts du théâtre.*

Vos interêts en tout m'ont toujours esté chers ,  
J'étois fort serviteur de Monsieur votre pere ,  
Et je vous veux servir de la bonne maniere.

CLARICE.

Je me sens obligée à votre honnesteté.

LEANDRE *craignant d'être entendu la remene à  
l'autre côté du Théâtre.*

Je crois que nous serions mieux de l'autre côté.

LE CHEVALIER *fait le même jeu de théâtre à  
Carlin.*

J'ay de ma part aussi quelque chose à te dire.  
Il faut nous divertir.

CARLIN.

Quel diantre , est-ce pour rire ?

COMEDIE.

221

LEANDRE.

Je suis comme l'on sçait assez bien près du Roy ,  
Je veux vous faire avoir un Régiment.

CLARICE.

A moy ?

LEANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER.

Ton maître au moins n'est pas trop sage.

CARLIN.

D'accord , il vous ressemble en cela davantage.

LEANDRE à Clarice.

Vous avez du service , un nom , de la valeur ,  
Il faut vous distinguer dans un poste d'honneur.

CLARICE.

Mais regardez-moy bien.

LEANDRE.

Ah ! je vous fais excuse,

Madame , & maintenant je vois que je m'abuse ,  
J'ay crû qu'au Chevalier . . .

LE CHEVALIER.

Ma sœur , un Regiment ?

CARLIN.

Ce seroit de Milice un nouveau supplément ;  
Et si chaque famille armoit une coquette ,  
Cette troupe , je crois , seroit bien-tôt complete.

LE CHEVALIER.

Cet homme-là , ma sœur , t'aime à perdre l'esprit.

CLARICE.

Je m'en flatte en secret , du moins il me le dit.

LE CHEVALIER à Leandre.

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage,  
Ma sœur en vaut la peine , elle est belle , elle est sage.

LEANDRE.

Ah, Monsieur, point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc point du tout ?

Cette grace , cet air . . .

**LE DISTRAIT,**  
LEANDRE.

Il n'est point de mon goût.

LE CHEVALIER.

Cependant vous l'aimez ?

LEANDRE.

Ouy, j'aime la musique ;  
Mais si vous voulez bien qu'en amy je m'explique,  
Votre air n'a point ce tour tendre, agreable, aisé,  
Et le chant entre nous m'en paroît trop usé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle icy de vers & de musique ?  
Cet amant-là, ma sœur, est tout-à-fait comique.

LEANDRE.

Vous chantiez à l'instant, & ne parliez-vous pas  
De votre air ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LEANDRE.

J'ay donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenois icy de votre flâme,  
Et voulois pour ma sœur faire expliquer votre ame,  
Sçavoir si vous l'aimez.

LEANDRE.

Si je l'aime, grands Dieux !  
Ne m'interrogez point, & regardez les yeux.

LE CHEVALIER.

Vous avez le goust bon. Si je n'étois son frere,  
Prés d'elle on me verroit pousser bien loin l'affaire ;  
Mais je suis pris ailleurs ; prés d'un objet vainqueur,  
Je fais à petit bruit mon chemin en douceur.  
J'ay jusqu'icy conduit mon affaire en silence,  
J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence,  
Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

LEANDRE à Clarice.

Puisque vous desirez si tôt quitter ces lieux,  
Souffrez donc, s'il vous plaist, que je vous recon-  
duise.

*Il met son gant , & presente à Clarice la main  
qui est nuë.*

CARLIN.

Vous donnez une main pour l'autre par méprise.

*Il ôte celui qu'il avoit.*

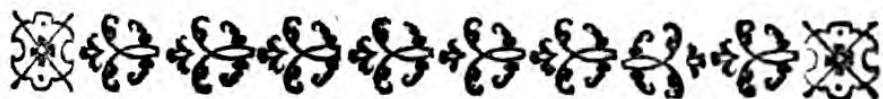
LEANDRE.

Il est vray.

CLARICE.

Demeurez & ne me suivez pas.

*Il luy donne la main jusqu'au milieu du théâtre ,  
& la quitte pour parler à Carlin.*



SCENE VII.

LEANDRE , CARLIN ,  
LE CHEVALIER.

LEANDRE.

J E veux jusques chez vous accompagner vos pas.

J'ay , Carlin , en secret un ordre à te prescrire ,

Ecoute . . . je ne sçais ce que je voulois dire.

Va chez mon horloger , & reviens au plutôt ;

Prends de ce tabac . . . non , tu n'iras que tantôt.

CARLIN.

Le beau secret , ma foy !

LEANDRE *au Chevalier.*

Souffrez icy sans peine ,

Qu'à votre appartement , Madame , je vous meine.

LE CHEVALIER.

Vous êtes trop honnête , il n'en est pas besoin.

LEANDRE *s'appercevant qu'il  
parle au Chevalier.*

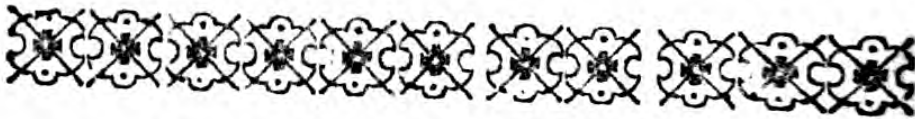
Vous êtes encor là , je vous croyois bien loin.



Je cherchois votre sœur, & ma peine est extrême . . .

LE CHEVALIER.

Vous ne vous trompez pas, c'est un autre elle-même ;  
 Mais si jamais, Monsieur, vous estes son époux,  
 Dans vos distractions, défiez-vous de vous.  
 Une femme suffit, tenez-vous à la vôtre,  
 N'allez pas par méprise en conter à quelqu'autre.  
 Ma sœur n'est pas ingrate, & sans égard aux frais,  
 Elle vous le rendroit avec les intérêts.  
 Adieu, Monsieur, je suis tout à votre service.



## SCENE VIII.

LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

**J**E cherche vainement, & ne vois point Clarice.

CARLIN.

N'étant plus en ce lieu, vous ne sçauriez la voir.

LEANDRE.

Ah ! mon pauvre Carlin, je suis au desespoir.  
 Que je suis malheureux ! contre moy tout conspire,  
 J'avois dans ce moment cent choses à luy dire :  
 Ne perdons point de temps, sortons, suivons ses pas,  
 Je ne suis plus à moy quand je ne la vois pas.

*Il sort.*

**COMEDIE.****225****CARLIN.**

**Et quand vous la voyez , c'est cent fois pis encore.  
Il auroit bien besoin de deux grains d'ellebore.  
Il étoit moins distrait hier qu'il n'est aujourd'huy :  
Cela croît tous les jours, je me gêne avec luy.  
On m'a toujours bien dit qu'il falloit dans la vie  
Fuir autant qu'on pouvoit mauvaise compagnie :  
Mais je l'aime , & je sçay qu'un cœur qui n'est point  
faux,  
Doit aimer ses amis avec tous leurs deffauts.**

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.



RACE au Ciel, à la fin vous quittez  
la toilette,

Votre mere aujourd'huy doit être sa-  
tisfaite.

De notre diligence on peut se préva-  
loir,

Il n'est encor au plus que sept heures du soir.

ISABELLE.

Il me semble pourtant que j'auray peine à plaire,

Et je n'ay pas les yeux si vifs qu'à l'ordinaire.

Ma mere en est la cause, & ce qu'elle me dit

Me broüille tout le teint, me seiche & m'enlaidit.

LISETTE.

Elle enrage à vous voir si grande & si bienfaite.

La loy devroit contraindre une mere coquette,

Quand la beauté la quitte ainsi que les amans,

Et qu'elle a fait sa charge environ cinquante ans,

D'abjurer la tendresse, & d'avoir la prudence

De faire recevoir sa fille en survivance.

ISABELLE.

Que ce seroit bien fait ! car enfin en amour  
Il faut, n'est-il pas vray, que chacun ait son tour.

LISETTE.

Ouy, la chanson le dit. Dites-moy, je vous prie,  
Si pour le Chevalier votre ame est attendrie ?  
Est-ce estime ? est-ce amour ?

ISABELLE.

Oh, je n'en sçay pas tant.

LISETTE.

Mais encor ?

ISABELLE.

Je ne sçay si ce que mon cœur sent  
Se peut nommer amour ; mais enfin, je t'avouë  
Que j'ay quelque plaisir d'entendre qu'on le louë.  
Par un destin puissant, & des charmes secrets,  
Je me trouve attachée à tous ses interêts ;  
Je rougis, je pâlis quand il s'offre à ma veüë ;  
S'il me quitte, des yeux je le suis dans la ruë.  
Mais que te dis-je, hélas ! mon cœur par-tout le suit.  
Ses manieres, son air occupent mon esprit ;  
Et souvent quand je dors, d'agreables mensonges  
M'en presentent l'image au milieu de mes songes.  
Est-ce estime ? est-ce amour ?

LISETTE.

C'est ce que vous voudrez ;

Mais enfin c'est un mal dont vous ne guerirez  
Qu'avec un recipé d'un hymen salutaire,  
Et je veux m'employer à finir cette affaire.  
Le Chevalier tout franc est bien mieux votre fait ;  
Leandre a de l'esprit, mais il est trop distrait.  
Il vous faut un mary d'une humeur plus fringante :  
Leger dans ses propos, qui toujours danse ou chante ;  
Qui vole incessamment de plaisirs en plaisirs,  
Laiissant vivre sa femme au gré de ses desirs ;  
S'embarassant fort peu si ce qu'elle dépense  
Vient d'un autre ou de luy. C'est cette nonchalance,  
Qui nourrit la concorde, & fait que dans Paris

Les femmes plus qu'ailleurs adorent leurs maris.

ISABELLE.

Tu sçais bien que ma mere est d'une humeur étrange,  
Crois-tu que son esprit à ce party se range ?

Elle m'a deffendu de voir le Chevalier.

LISETTE.

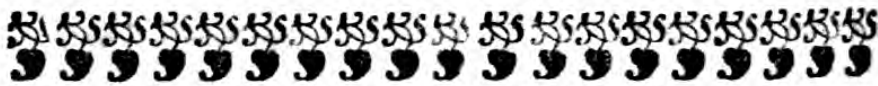
Sans se voir, on ne peut pourtant se marier.

Ne vous allarmez point, nous trouverons peut-être

Quelque moyen heureux que l'amour fera naître.

Qui pourra tout d'un coup nous tirer d'embarras.

Un fort heureux déjà conduit icy ses pas.



## SCENE II.

ISABELLE, LISETTE,  
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *dansant & sifflant.*

**J**E vous trouve à la fin. Ah! bon jour, ma Princesse,  
Vous avez aujourd'huy tout l'air d'une Déesse,  
Et la Mere d'amour sortant du sein des mers,  
Ne parut point si belle aux yeux de l'Univers.  
De votre amour pour moy je veux prendre ce gage.

*Il luy baise la main.*

ISABELLE.

Monsieur le Chevalier . . . . .

LISETTE.

Allons donc, foyez sage.

Comme vous debutez !

LE CHEVALIER.

Nous autres gens de Cour,

Nous sçavons abreger le chemin de l'amour.

Voudrois-tu donc me voir en amoureux novice,

De l'amour à ses pieds apprendre l'exercice ?  
 Pousser de gros soupirs, ferrer le bout des doigts ?  
 Je ne fais point, morbleu, l'amour comme un Bour-  
 geois,

Je vais tout droit au cœur. Le croiriez-vous, la  
 Belle ?

Depuis dix ans & plus, je cherche une cruelle,  
 Et j'en trouve point, tant je suis malheureux.

L I S E T T E.

Je le crois bien, Monsieur, vous êtes dangereux.

L E C H E V A L I E R

J'ay bien bû cette nuit, & sans fanfaronades,  
 A votre intention j'ay vuïdé cent rasades.  
 Mon feu qui dans le vin s'éteint le plus souvent,  
 Reprend vigueur pour vous, & s'irrite en beuvant.  
 Il fait parbleu bien chaud.

*Il ôte sa perruque, & la peigne.*

L I S E T T E.

La maniere est plaisante,  
 Vous voulez nous montrer votre tête naissante,  
 Ce regain de cheveux est encore bon à voir.

I S A B E L L E.

Vous êtes mal debout, voulez-vous vous asseoir ?  
 Lisette, des fauteüils.

L E C H E V A L I E R.

Point de fauteüils, de grace.

I S A B E L L E.

Oh, Monsieur, je sçay bien . . .

L E C H E V A L I E R.

Un fauteüil m'embarasse,  
 Un homme là-dedans est tout enveloppé,  
 Je ne me trouve bien que dans un canapé.

*a Lisette.*

Fais m'en approcher un pour m'étendre à mon aise.

L I S E T T E.

Tenez-vous sur vos pieds, Monsieur, ne vous dé-  
 plaise.

J'enrage quand je vois des gens qu'à tout moment



Il faudroit étayer comme un vieux bâtiment ;  
 Couchez dans des fauteuils , bâter une ruelle.  
 Et mort-non de ma vie , une bonne escabelle.  
 Soyez dans le respect ; nos peres autrefois  
 Ne s'en portoient que mieux sur des meubles de bois.

ISABELLE.

Paix donc , ne luy dis rien , Lisette , qui le blesse.

LISETTE.

Bon , bon ! il faut apprendre à vivre à la jeunesse.

LE CHEVALIER.

Lisette est en courroux. Ça , changeons de discours.  
 Comment suis-je avec vous ? m'adorez-vous toujours ?  
 Cette maman encor fait-elle la hargneuse ?  
 C'est un vray porc épïc.

ISABELLE.

Elle est toujours grondeuse ,  
 Elle m'a depuis peu deffendu de vous voir.

LE CHEVALIER.

De me voir ! elle a tort , sans me faire valoir ,  
 Je prétens vous combler d'une gloire parfaite ,  
 Car ce n'est qu'en mary que mon cœur vous souhaite.

ISABELLE.

En mary ! mais , Monsieur , vous êtes Chevalier.  
 Ces gens-là ne sçauroient , dit-on , se marier.

LE CHEVALIER.

Quel abus ! nous faisons tous les jours alliance  
 Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

LISETTE *appercevant Mad. Grognac.*

Ah ! Madame Grognac !

ISABELLE.

Ah ! Monsieur , sauvez-vous.

Sortez ; non , revenez.

LISETTE.

Où nous cacherons-nous ?

LE CHEVALIER.

Laissez , laissez-moy seul affronter la tempête.

LISETTE.

Ne vous y jouez pas. Il me vient dans la tête

Un dessein qui pourra nous tirer d'embarras.  
 Elle sçait votre nom , mais ne vous connoît pas ;  
 Nous attendons un Maître en langue Italienne ,  
 Faites ce maître-là , pour nous tirer de peine.

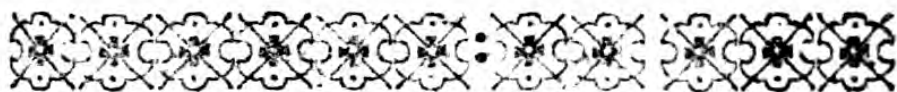
ISABELLE.

Elle approche , elle vient , ô Ciel !

LE CHEVALIER.

C'est fort bien dit.

En cette occasion j'admire ton esprit.  
 J'ay par bon heur esté deux ans en Italie.



### SCENE III.

Mad. GROGNAC, ISABELLE,  
 LE CHEVALIER,  
 LISETTE.

Mad. GROGNAC.

AH, vraiment, je vous trouve en bonne compa-  
 gnie !

Quel est cet homme-là ?

LISETTE.

Ne le voit-on pas bien ?

C'est , comme on vous a dit , ce Maître Italien  
 Qui vient montrer sa langue.

Mad. GROGNAC.

Il prend bien de la peine ?

Ma fille pour parler n'a que trop de la sienne ,  
 Qu'elle apprenne à se taire elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER.

Un grand homme disoit que s'il parloit aux Dieux ,  
 Ce seroit Espagnol ; Italien aux femmes ,  
 L'amour par son accent se glisse dans leurs ames :

232      **LE DISTRAIT,**  
A des hommes, François, & Suisse à des chevaux.  
*Das dich der donder schalck.*

**L I S E T T E.**

Ah juste Ciel, quels mots!

Mad. **G R O G N A C.**

Comme je ne veux point qu'elle parle à personne;  
Sa langue luy suffit, & je la trouve bonne.

**L E C H E V A L I E R.**

Or je vous disois donc tantôt que l'adjectif  
Devoit estre d'accord avec le substantif.

*Isabella bella*, c'est vous, belle Isabelle.

*bas.*

*Amantè fedelè*, c'est moy, l'amant fidelle,  
Qui veut toute sa vie adorer vos appas.

(*Madame Grognac s'approche pour écouter.*)

*Plus haut.*

Il faut les accorder en genre, en nombre, en cas.

Mad. **G R O G N A C.**

Tout votre Italien est plein d'impertinence.

**L E C H E V A L I E R.**

Ayez pour la Grammaire un peu de reverence.

Il faut presentement passer au verbe actif,

Car moy dans mes leçons je suis expeditif.

Nous allons commencer par le verbe *amo*, j'aime.

Ne le voulez-vous pas?

**I S A B E L L E.**

Ma joye en est extrême.

**L I S E T T E.**

Elle a pour vos leçons l'esprit obeïssant.

**L E C H E V A L I E R.**

Conjuguez avec moy, pour bien prendre l'accent.

*Io amo*, j'aime.

**I S A B E L L E.**

*Io amo*, j'aime.

**L E C H E V A L I E R.**

Vous ne le dites pas du ton que je demande.

(*à Mad. Grognac.*) Vous me pardonnez bien si je la réprimande.

## COMEDIE.

233

Il faut plus tendrement prononc̄er ce mot-là :

*Io amo , j'aime.*

ISABELLE *fort tendrement.*

*Io amo , j'aime.*

LE CHEVALIER.

Le charmant naturel , Madame , que voila !  
Aux dispositions qu'elle m'a fait paroître,  
Elle en sçaura bien-tôt trois fois plus que son Maître.  
Je suis charmé. Voyons si d'un ton naturel ,  
Vous pourrez aussi-bien dire le pluriel.

Mad. GROGNAC.

Elle en dit déjà trop , Monsieur , & dans les suites  
Il faudra , s'il vous plaît , supprimer vos visites .

LE CHEVALIER.

J'ay trop bien commencé pour ne pas achever.



## SCENE IV.

VALERE , LE CHEVALIER,  
Mad. GROGNAC , ISABELLE,  
LISETTE.

VALERE.

AH ! je suis , mon neveu , ravy de vous trouver.  
Madame , vous voyez sans trop de complaisance,  
Un Gentil-homme icy d'assez belle esperance ;  
Et s'il pouvoit vous plaire , il seroit trop heureux.

LISETTE.

Que le diable t'emporte !

ISABELLE.

Ah ! contre-temps fâcheux !

Mad. GROGNAC

Votre Neveu ? Comment ?

## LE DISTRAIT,

VALERE.

Il a sçu se produire ,  
Et n'a pas eu besoin de moy pour s'introduire.

Mad. GROGNAC.

Vous n'estes pas , Monsieur , un Maître Italien ?

VALERE.

Luy ? c'est le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Il est vray , j'en convien ,  
Cela n'empêche pas que dans quelques familles  
Je ne montre par fois l'Italien aux filles.

Mad. GROGNAC.

Comment , impertinente !

LE CHEVALIER.

Ah ! point d'emporement.

Mad. GROGNAC.

Après vous avoir dit . . . .

LE CHEVALIER.

Madame , doucement.

N'allez pas devant moy gronder mes écolieres.

Mad. GROGNAC.

Mêlez-vous , s'il vous plait , Monsieur , de vos affaires.

Lorsque je vous deffens . . .

LE CHEVALIER.

Pour calmer ce courroux ,

J'aime mieux vous baiser , maman.

Mad. GROGNAC.

Retirez-vous ,

Je ne suis point , Monsieur , femme que l'on plaïsante.

LE CHEVALIER.

*Il la prend par la main , chante , & la fait  
danser par force.*

Je veux que nous dansions ensemble une courante.

VALERE *les separant , & mettant le  
Chevalier dehors.*

C'est trop pousser la chose , allons , retirez vous ;  
Et vous , pour éviter de vous mettre en courroux ,

Dans votre appartement rentrez , je vous en prie.

Mad. GROGNAC s'en allant.

Ouf, ouf, je n'en puis plus.



SCENE V.

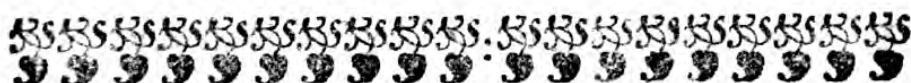
VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

**M**ais quelle étourderie !  
Pour éviter le bruit , j'avois trouvé moyen  
De le faire passer pour Maître Italien ,  
Et vous êtes venu . . .

VALERE.

Mon imprudence est haute ,  
Mais je veux sur le champ réparer cette faute :  
Je m'en vais la rejoindre , & tâcher de calmer  
Son esprit violent , prompt à se gendarmer.



SCENE VI.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

**V**oilà , je vous l'avouë , une fâcheuse affaire.

ISABELLE.

N'as-tu pas ry , Lisette , à voir danser ma mere ?



236 LE DISTRAIT,  
L I S E T T E.

Comment donc, vous riez, & vous ne craignez pas  
La foudre toute preste à tomber en éclats ?

I S A B E L L E.

Laissons pour quelque temps passer icy l'orage,  
Leandre vient, il faut nous ranger du passage;  
Écoutons un moment, nous n'oserions sortir;  
De ses distractions il faut nous divertir,  
Il ne manquera pas d'en faire icy paroître.

L I S E T T E.

Je le veux, demeurons sans nous faire connoître,  
Écoutons.



S C E N E VII.

LEANDRE, CARLIN, ISABELLE,  
L I S E T T E.

LEANDRE.

**D**'Où viens-tu ? parle donc, répond-  
moy,  
Je ne te vois jamais, quand j'ay besoin de toy.

C A R L I N.

J'exécute votre ordre avec zèle, ou je meure.  
Vous avez oublié que depuis un quart d'heure,  
De dix commissions il vous plut me charger.  
J'ay vû le Rapporteur, le Tailleur, l'Horloger,  
Et voilà votre montre enfin racommodée,  
Elle sonne à présent.

L E A N D R E *prenant la montre.*

Il me l'a bien gardée.

C A R L I N.

Vous m'avez commandé de même d'acheter

De bon tabac d'Espagne , en voilà pour goûter.

LEANDRE *prend le papier où est le tabac.*  
Voyons.

CARLIN.

C'est du meilleur qu'on puisse jamais prendre,  
Dont on frauda les droits en revenant de Flandre.

LEANDRE *jettant la montre croyant jeter  
le tabac.*

Quel horrible tabac , tu veux m'empoisonner.

CARLIN.

La montre ! ah voilà bien pour la faire sonner !  
Quelle distraction , Monsieur , est donc la vôtre ?

LEANDRE.

Oh , je n'y pensois pas , j'ay jetté l'un pour l'autre

CARLIN.

Ne nous voilà pas mal ! La montre cette fois  
Va revoir l'Horloger tout au moins pour six mois.

LEANDRE.

Cours à l'appartement de l'aimable Clarice ,  
Sçache si pour la voir le moment est propice ;  
Peins-luy bien mon amour , & quel est mon chagrin  
D'avoir manqué tantôt à luy donner la main.  
Va vite , cours , reviens.

CARLIN *mettant la montre à son oreille.*

La montre est toute en pieces.

Vous devriez , Monsieur , exercer vos largesses ,  
Et m'en faire present . . .

LEANDRE.

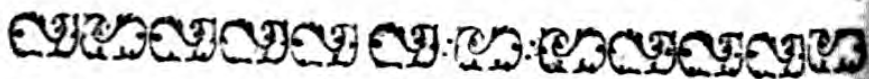
Va donc , ne tarde pas ,

Je t'attens.

CARLIN.

J'obeïs , & reviens sur mes pas.





## S C E N E VIII.

LEANDRE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

**A** Prochons-nous.

LEANDRE *prenant Isabelle pour Carlin & luy parlant.*

Carlin, j'attens tout de ton zele.  
Si Clarice venoit à parler d'Isabelle,  
Dis-luy bien que mon cœur n'en fut jamais touché;  
Par de plus nobles nœuds, je me sens attaché.  
Isabelle est jolie; au reste, peu capable  
De fixer le penchant d'un homme raisonnable.  
Malgré les faux dehors de sa simplicité,  
Elle est coquette au fonds.

LISETTE.

La curiosité  
Vous pourra couter cher, aux sentimens qu'il montre.

LEANDRE.

Mais me parleras-tu toujours de cette montre ?  
Hé bien, c'est un malheur. Fais luy bien concevoir  
Qu'Isabelle sur moy n'eut jamais de pouvoir,  
Et que mon Oncle en vain veut faire une alliance,  
Dont mon amour murmure, & dont mon cœur  
s'offence.

ISABELLE.

Il ne m'aime pas trop, Lisette.

LEANDRE.

Ouy, l'on le dit.  
Cette Lisette-là luy tourne mal l'esprit :  
C'est une babillarde en intrigues habile,  
Et qui dans un besoin pourroit montrer en ville.

L I S E T T E.

Voila donc mon paquet , & vous le vôtre aussi.  
Luy diray-je à la fin que vous estes icy ?

L E A N D R E.

Ouy , tu pourras luy dire : Avec impatience  
J'attendray ton retour , va , cours en diligence.  
Que les hommes sont fous d'empoisonner leurs jours  
Par des dégoûts cruels qu'ils ont dans leurs amours !  
Je savoure à longs traits le poison qui me tuë.

L I S E T T E.

C'est pendant trop de temps nous cacher à sa vûë ,  
Et je veux l'attaquer. Monsieur, si par hazard  
Vous vouliez bien sur nous jeter quelque regard...

L E A N D R E.

Sans ce fâcheux dédit qui vient troubler ma joye ,  
Je passerois des jours filez d'or & de soye.

L I S E T T E.

Vous voulez bien , Monsieur , me permettre à mon  
tour ,  
De vous feliciter sur votre heureux retour ?

L E A N D R E.

Au pouvoir de l'amour c'est en vain qu'on resiste.

L I S E T T E.

Monsieur , par charité ...

L E A N D R E.

Que le Ciel vous assiste.

L I S E T T E.

Sommes-nous donc déjà des objets de pitié ?  
( à Isabelle ) De tout ce qu'on me dit , vous êtes de  
moitié.

( à Leandre ) Tournez les yeux sur nous.

*Elle le tire par la manche.*

L E A N D R E,

Ah te voilà , Lisette.

L I S E T T E.

Et ma maistresse aussi.

L E A N D R E.

Que ma joye est parfaite ?

Jamais rien de plus beau ne s'offrit aux regards ,  
 Les amours près de vous volent de toutes parts.  
 Au coup de vos beaux yeux qui pourroit se soustraire ?  
 Et qu'on seroit heureux si l'on pouvoit vous plaire !

ISABELLE.

Bon ! votre cœur pour moy ne fut jamais touché ,  
 Par de plus nobles nœuds vous êtes attaché :  
 Je suis un peu jolie , - au reste peu capable  
 De fixer le penchant d'un homme raisonnable ;  
 Malgré les faux dehors de ma simplicité ,  
 Je suis coquette au fond.

LEANDRE.

C'est une fausseté.

Lisette , tu devrois dans le soin qui t'anime ,  
 Luy faire prendre d'elle une plus juste estime :  
 Tu gouvernes son cœur.

LISETTE.

Ouy , quelqu'un me l'a dit.

Cette Lisette-là luy tourne mal l'esprit ;  
 C'est une babillarde , en intrigues habile ,  
 Et qui pourroit montrer en un besoin en ville.  
 Votre panegyrique a pour nous des appas.  
 Quel Peintre ! par ma foy , vous ne nous flattez pas.

LEANDRE.

Ah , maraut de Carlin , dans peu ton imprudence  
 Recevra de ma main sa juste recompense.

LISETTE.

J'entens venir quelqu'un. Ah Ciel , quel embarras !  
 C'est Madame Grognac qui revient sur ses pas.

ISABELLE.

Lisette , que dis-tu ?

LISETTE.

Votre Mere en personne.

ISABELLE.

Quel parti prendre , ô Ciel ! Je tremble , je frissonne ;

Sa brusque humeur sur nous pourroit bien éclater ,  
 Aidez-moy , s'il vous plaît , Monsieur , à l'éviter.

LEANDRE.

LEANDRE.

Vous cacher à ses yeux , est chose assez facile ;  
Mon Cabinet pour vous doit estre un seur azile ,  
Entrez-y.

ISABELLE.

Volontiers , mais que personne au moins  
Ne puisse nous y voir.

*Elles entrent dans le cabinet de Leandre.*

LEANDRE.

Fiez-vous à mes soins.



## SCENE IX.

Mad. GROGNAC, LEANDRE.

Mad. GROGNAC.

J E ne la trouve point , Monsieur , où donc est-elle ?

LEANDRE.

Qui , Madame ?

Mad GROGNAC.

Ma fille.

LEANDRE.

Eh qui donc ?

Mad. GROGNAC.

Isabelle.

Que j'aurois de plaisir , avec deux bons soufflets ,  
A vanger pleinement les affronts qu'on m'a faits !  
Mais je ne perdray pas icy toute ma peine ,  
Puisqu'il faut aussi-bien que je vous entretienne ,  
Et vous dise en deux mots , que je veux dès ce jour ,  
Votre Oncle vif ou mort , terminer votre amour.  
Vous sçavez ses desseins , & qu'un dédit m'engage ,

L



Monsieur, à vous donner ma fille . . . .

LEANDRE.

En mariage ?

Mad. GROGNAC.

Comment donc ? Ouy, Monsieur, en mariage, oüy ;  
Et je prétens de plus que ce soit aujourd'huy.

Je ne puis plus long-temps voir traîner cette affaire,

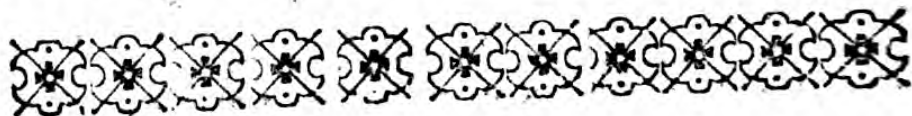
Et je vais ordonner qu'on m'amene un Notaire :

C'est un point resolu, Monsieur, dans mon cerveau ;

La garde d'une fille est un trop lourd fardeau.

LEANDRE.

Ce dédit m'embarasse, & me tient en cervelle.



## SCENE X.

CARLIN, CLARICE, LEANDRE.

CARLIN.

J'ay fait ce que vos feux attendoient de mon zele,  
Et j'amene Clarice.

LEANDRE.

Ah! Madame! en ces lieux

Quel bonheur tout nouveau vous presente à mes yeux?

CLARICE.

Malgré votre dédit, je viens icy vous dire

Que mon Oncle à nos feux est tout prest de souscrire.

Mon cœur en est charmé, mais je crains votre humeur,

Et qu'une autre que moy ne regne en votre cœur.

LEANDRE.

Ces soupçons mal fondez me font trop d'injustice,

Et je n'aime que vous, adorable Clarice.



## SCENE XI.

LEANDRE , CLARICE ,  
CARLIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS à *Clarice.*

**M** On Maître icy m'envoye avec ce mot d'écrit.  
*Clarice lit.*

CARLIN.

Ce petit joufflu-là montre avoir de l'esprit.

CLARICE à *Leandre.*

De votre Rapporteur je reçois cette lettre ,  
Vous pouvez de ses soins bien-tôt tout vous promettre ;  
Je vous quitte un moment , & je monte là-haut  
Pour luy faire réponse , & reviens au plutôt.

LEANDRE *l'arrêtant.*

Si dans mon cabinet vous vouliez bien écrire ,  
Vous auriez plutôt fait.

CLARICE.

Je craindrois de vous nuire.

LEANDRE.

Vous me ferez plaisir , Madame , assurément.

CLARICE.

Puisque vous le voulez , j'en use librement ;  
Je vais le supplier de vous faire justice ,  
Et de continuer à vous rendre service.  
J'auray fait en deux mots.





## SCENE XII.

LEANDRE, CARLIN,

CARLIN.

**V**os feux sont en bon train ,  
 Je vous vois bien-tôt prest à vous donner la main.  
 Le Ciel jusques au bout nous garde de disgrâce.

L I S E T T E *dans le Cabinet.*

Sortons , sortons , Madame , il faut quitter la place.

CARLIN.

Dans votre Cabinet , Monsieur , j'entens du bruit,  
 Que veut dire cela ? N'est-ce point un Esprit  
 Qui lutine Clarice ?

LEANDRE.

Ah ! je vois ma méprise ;  
 Carlin , tout est perdu ; j'ay fait une sottise.  
 En plaçant là Clarice , en mon esprit distrait ,  
 Je n'ay pas réfléchy que dans le même endroit  
 J'avois mis Isabelle.

CARLIN.

Isabelle ! Ah ! j'enrage !  
 Nous allons bien-tôt voir arriver du carnage.  
 Estes-vous fou, Monsieur ? mais qu'est-ce que je vois ?  
 Quelle prospérité ! pour une en voilà trois.





## SCENE XIII.

ISABELLE, CLARICE,  
LISETTE, LEANDRE,  
CARLIN.

ISABELLE.

Vous pouvez dans ce lieu tout à votre aise écrire,  
Et tant qu'il vous plaira ; pour moy, je me retire.

CLARICE.

Vous avez eu le temps pour vous, tout à loisir  
D'y pouvoir sans témoins remplir votre desir.

LEANDRE.

Le hazard malgré moy dans ce lieu vous assemble,  
Mon dessein n'étoit point de vous y mettre ensemble.

(à Isabelle.) Votre mere tantôt....

ISABELLE.

Je suis au desespoir.

LEANDRE à Clarice.

Madame, vous sçaurez....

CLARICE.

Je ne veux rien sçavoir.

LEANDRE à Isabelle.

Je n'ay pas réfléchy que...

ISABELLE s'en allant.

Vous êtes un traistre.

LEANDRE à Clarice.

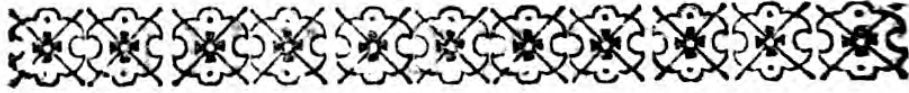
Le hazard...

CLARICE s'en allant.

Devant moy gardez-vous de paroître.

LE DISTRAIT,  
LISETTE.

Tu nous as fait le tour , mais vingt coups de bâton  
Dans peu , Monsieur Carlin , nous en feront raison.



SCENE XIV.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN.

**J**E tombe de mon haut.

LEANDRE.

Moy , je me desespere.

Allons de l'une & l'autre arrêter la colere.

CARLIN.

Courons-y donc , je crains quelque accident cruel ,  
Et ces deux filles-là se vont battre en duel.

*Fin du troisième Acte.*



# ACTE IV.

---

## SCENE PREMIERE.

VALERE , CLARICE.

CLARICE.



E vos soins genereux je vous suis obligée ,  
Mais depuis un moment mon ame est  
bien changée.

VALERE

Plaiſt-il ?

CLARICE.

Je ne veux plus me marier.

VALERE.

Comment ?

D'où vous peut donc venir un ſi prompt changement ?

CLARICE.

J'ay penſé meurement aux ſoins du mariage ,  
Aux chagrins preſque ſeurs où ſon joug nous engage ,  
A cette liberté que l'on perd ſans retour :  
L'hymen eſt trop ſouvent un écueil pour l'amour ,  
Je ne me ſens point propre aux ſoins d'une famille ,  
Et tout conſideré , j'aime mieux reſter fille.

L iij



VALERE.

Je sçay bien que l'hymen peut avoir ses dégoûts,  
Chaque état a les siens, & nous le sentons tous,  
Cependant vous vouliez de moy ce bon office.

CLARICE.

D'accord ; mais plus on voit de près le précipice,  
Plus nos sens étonnez frémissent du danger.  
Leandre est pris ailleurs, & pour le dégager  
Votre application peut-être seroit vaine.

VALERE.

Calmez-vous, je prétens y réussir sans peine,  
Leandre sent pour vous une sincere ardeur,  
Je pourrois bien icy répondre de son cœur,  
Et ce n'est qu'un devoir de pure obéissance  
Qui retient jusqu'icy son esprit en balance.



## SCENE II.

LE CHEVALIER, VALERE,  
CLARICE.

LE CHEVALIER.

AH, mon Oncle, parbleu, je vous trouve à  
propos,  
Pour vous laver la tête, & vous dire en deux mots...

VALERE.

Le début est nouveau.

LE CHEVALIER.

Se peut-il qu'à votre âge  
Vous n'ayez pas encor les airs d'un homme sage ?  
Si j'en faisois autant, je passerois chez vous  
Pour un frane étourdy ; Là là, répondez-nous.

VALERE.

J'ay tort, mais . . . .

LE CHEVALIER.

Mais, mais, mais.

CLARICE.

Quelle est votre querelle ?

LE CHEVALIER.

Je m'étois introduit tantôt chez Isabelle  
Que j'aime à la fureur, & qui m'aime encor plus.  
J'y passois pour un autre, & Monsieur là-dessus  
Est venu brusquement gâter tout le mystere,  
Et m'a mal à propos fait connoître à la mere.  
Parlez; n'est-il pas vray ?

VALERE.

D'accord, mon cher neveu,

Mais je répareray ma faute.

LE CHEVALIER.

Eh, ventrebleu ;

C'est un étrange cas. Faut-il que la jeunesse  
Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse ;  
Et qu'on trouve des gens avec des cheveux gris,  
Plus étourdis cent fois que nos jeunes Marquis ?  
Je n'y connois plus rien, dans le siecle où nous sommes ;  
Il faut fuir dans les bois, & renoncer aux hommes.

VALERE.

Je veux vous marier, & votre sœur aussi.

LE CHEVALIER.

Ma sœur ? vous vous mocquez.

VALERE.

Pourquoy donc ce soucy ?

LE CHEVALIER.

Quelle injustice ! ô Ciel ! On me vole, on me pille.  
Cela n'est point dans l'ordre, & l'on sçait qu'une fille,  
Pour enrichir un frere, en faire un gros Seigneur,  
Doit renoncer au monde.

CLARICE.

On connoit ton bon cœur,

L ▼

Et je sçay qui t'oblige à parler de la sorte ;  
C'est l'amour de mon bien.

LE CHEVALIER.

Ouy , le Diable m'emporte.

VALERE.

Je prétens luy donner cinquante mille écus ,  
Vous reservant à vous de mon bien le surplus ,  
Et je veux aujourd'huy terminer cette affaire.



### SCENE III.

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER.

V Eux-tu que sur ce point je m'explique en bon  
frere ?

Tu sçais bien qu'entre nous , nous parlons assez net ,  
Un hymen quel qu'il soit n'est point du tout ton fait.

Te voilà faite au tour , nul soin ne te travaille ,

Et le premier enfant te gâteroit la taille.

Crois-moy , le mariage est un triste métier.

CLARICE.

Mon frere , cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Le devoir d'une femme engage à mille choses ;

On trouve mainte épine où l'on cherchoit des roses ,

Le plaisir de l'himen est terrestre & grossier.

CLARICE.

Mon frere , cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER

Parlons à cœur ouvert , & confessons la dette ,

Je suis un peu coquet , tu n'es pas mal coquette ,

Notre mere l'étoit , dit-on , en son vivant ,

Nous chassons tous de race , & le mal n'est pas grand :  
Si quelqu'amant venoit fraper ta fantaisie ,  
Tu pourois avec luy faire quelque folie.

CLARICE.

Mon frere , cependant . . .

LE CHEVALIER.

Tu vas te récrier

Mon frere , cependant tu veux te marier.  
Quel diable ? tu répons toujours la même prose.

CLARICE.

Mais tu me dis aussi toujours la même chose.



## SCENE IV.

LE CHEVALIER, CLARICE,  
LISETTE.

LISETTE.

**B** On jour, Monsieur, depuis votre maudit jargon,  
La Madame Grognac est pire qu'un dragon,  
Et je viens vous chercher icy pour vous apprendre  
Qu'elle veut dès ce soir finir avec Leandre.  
Elle m'a commandé de luy faire venir  
Un Notaire.

LE CHEVALIER.

Bon, bon : il faut la prévenir.

LISETTE.

Ah ! vous voilà , Madame ! Hé , dites-moy de grace,  
Au cabinet encor venez-vous prendre place ?  
Quelque nouvel amant , en dépit des jaloux ,  
Vous donne-t'il icy quelque autre rendez-vous ?

## LE DISTRAIT,

LE CHEVALIER.

Comment, un rendez-vous ? que dis-tu ? prends bien  
garde,  
C'est ma sœur.

L I S E T T E.

Vôtre sœur ! peste ! quelle égrillarde ?

C L A R I C E.

Pour faire une réponse aux termes d'un billet,  
Leandre a bien voulu m'ouvrir son cabinet,  
Où j'ai trouvé d'abord Isabelle enfermée.

LE CHEVALIER.

Isabelle.

C L A R I C E.

Et Lisette.

LE CHEVALIER.

Ah, petite rusée !

Avant le mariage on me fait de ces tours ?  
L'augure est vraiment bon pour nos futurs amours !

L I S E T T E.

Icy mal à propos votre esprit se gendarme,  
Le mal est donc bien grand pour faire un tel vacarme ;  
Ne vous souvient-il plus du Maître Italien,  
Et de cette courante à contrecœur ?

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

L I S E T T E.

Hé bien ? pour éviter le retour de la Dame  
Qui pestoit contre nous, & juroit dans son ame,  
Nous avons fait retraite au cabinet sans bruit,  
Clarice est arrivée en ce même réduit  
Pour écrire une lettre, & voilà le mystère.

LE CHEVALIER.

L'une écrit une lettre, & l'autre fuit sa mere,  
Et toutes deux d'abord s'en vont chez un garçon :  
C'est prendre son party, l'asile est vraiment bon.

C L A R I C E.

Lisette, tu remets le calme dans mon ame,

COMEDIE.

253

Mon soupçon se dissipe , & fait place à ma flâme :  
Peut-être à tes discours j'ajoute trop de foy ,  
Mais Leandre aujourd'huy triomphe encor de moy.

LE CHEVALIER *l'arrêtant.*

Ecoute donc , ma sœur.

CLARICE.

Que me veux-tu , mon frere ?

LE CHEVALIER.

Mets-toi dans un Couvent , tu ne sçauois mieux faire.

CLARICE.

Je prens comme je dois tes conseils là dessus ,  
Mais l'avis ne vaut pas cinquante mille écus.



SCENE V.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

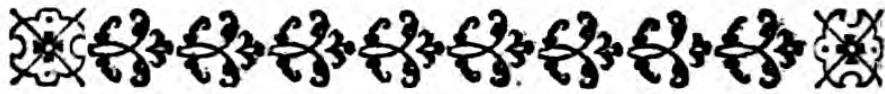
**V**oilà ce que me vaut ta legere cervelle.  
Le maudit instrument qu'une langue femelle !  
De ses soupçons jaloux pourquoy la gueris-tu ?

LISETTE

Comment ? de ma Maitresse effleurer la vertu !  
J'entens venir quelqu'un , adieu , je me retire.







## SCENE VI.

LEANDRE, LE CHEVALIER,  
CARLIN.

LE CHEVALIER.

C'est Leandre ; tant mieux , j'ay deux mots à luy dire.

Un fort heureux, Monsieur, vous presente à mes yeux  
LEANDRE.

Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LE CHEVALIER.

Je sçay que vous voulez devenir mon beau-frere,  
C'est fort bien fait à vous ; ma sœur a de quoy plaire :  
Elle est riche en vertus ; pour en argent comptant,  
Je crois sans la flater, quelle ne l'est pas tant.

Quand mon pere mourut, il nous laissa, pour vivre,  
Ses dettes à payer, & sa maniere à suivre ;  
C'est, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LEANDRE.

Et n'avez-vous jamais eu que ce pere là ?

LE CHEVALIER *rit.*

Comment ?

LEANDRE.

Que cette sœur, Monsieur, j'ay voulu dire.

CARLIN.

L'erreur est pardonnable, il ne faut point tant rire.

LE CHEVALIER.

Je sçay votre naissance & votre probité,  
Et je suis fort content de vous par ce côté.

Vous n'avez qu'un deffaut , qui par tout vous décele ,  
 Dans le fond cependant , c'est une bagatelle ;  
 Mais je serois content de vous en voir défait.  
 Vous êtes accusé d'estre un peu trop distrait ,  
 Et tout le monde dit que cette létargie  
 Fait insulte au bon sens , & vife à la folie.

LEANDRE.

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous.  
 Tout les hommes , Monsieur , sont differemment fous.  
 Chacun à sa folie , & j'ay grace à vous rendre  
 De ne trouver en moy qu'un deffaut à reprendre.

LECHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'est que par amitié ,  
 Et je vous trouve moy trop sage de moitié.  
 On ne m'entend jamais censurer ny médire ,  
 Et je ne dis icy que ce que j'entens dire.

LEANDRE.

On parle volontiers ; mais un homme d'esprit  
 Doit donner rarement creance à ce qu'on dit.  
 De loüange & d'encens les hommes sont avarés.  
 Ils font rarement grace aux vertus les plus rares ,  
 Au lieu qu'avec plaisir , d'une langue sans frein,  
 De leurs traits médisans ils chargent le prochain.  
 Je suis toujours en garde , & n'ay pas voulu croire  
 Cent bruits semez de vous sâcheux à votre gloire.

LECHEVALIER.

Que peut-on , s'il vous plaist, Monsieur, dire de moy ?  
 On n'insultera pas ma naissance , je croy.

LEANDRE.

Non.

LECHEVALIER.

Nul dans l'Univers ne peut dire, je gage,  
 Que dans l'occasion je manque de courage.

LEANDRE.

Non.

LE DISTRAIT,  
LE CHEVALIER.

Peut-on m'accuser d'être fourbe , flatteur ,  
Fat , insolent , ingrat , suffisant , imposteur.

LEANDRE.

( *Il prend sa tabatiere , la renverse : prend ses gants  
pour son mouchoir.* )

Non , vous dis-je , Monsieur , & je ne vois personne  
Qui de ces vices-là seulement vous soupçonne ;  
Mais on ne me dit pas de vous autant de bien  
Que je souhaiterois. On dit , je n'en crois rien ,  
Qu'en discours vous prenez un peu trop de licence ;  
Qu'on ne peut se soustraire à votre médifance ;  
Que vous parlez toujours avant que de penser ;  
Que tout votre mérite est de chanter , danser ;  
Que pour vous faire croire homme à bonne fortune ,  
Vous passez en hyver les nuits au clair de lune ,  
A souffler dans vos doigts , & prendre vos ébats  
Sous la porte d'Iris qui ne vous connoît pas.  
Que souvent vous prenez trop de vin de Champagne ,  
Et qu'il faut que toujours quelqu'un vous accompagne ,  
Pour pouvoir vous montrer votre chemin la nuit ,  
Et même quelquefois vous reporter au lit.  
Enfin que sçais-je moy , l'on charge ma mémoire  
De cent mauvais récits que je ne veux pas croire ;  
Et tout homme prudent doit se garder toujours  
De donner trop crédit à de mauvais discours.

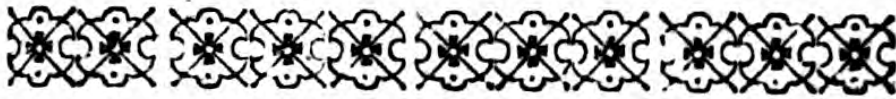
LE CHEVALIER.

Adieu , Carlin , adieu.

CARLIN.

Monsieur de la musique ,  
Redites-nous encor ce petit air bachique.





## SCENE VII.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

**V**ous avez fort bien fait de luy river son clou.  
C'est bien à faire à luy de vous appeller fou !  
Et vous deviez encor luy mieux laver la tête.

LEANDRE.

J'ay bien un autre soin qui m'occupe & m'arrête.  
Tu t'imagines bien que Clarice en courroux  
Se livre toute entiere à ses transports jaloux,  
Et m'accable des noms d'ingrat & d'infidelle ;  
D'une autre part aussi que peut dire Isabelle ?

CARLIN.

Vous avez tort. Faut-il que chaque instant du jour ;  
Votre distraction nous fasse quelque tour ?  
Vous avez de l'esprit & de la politesse ,  
Vous raisonnez par fois comme un sage de Grece ,  
Et d'autres fois aussi vos faits & vos raisons  
Vous font croire échapé des Petites-maisons.

LEANDRE.

Mais sçais-tu bien , maraut , qu'avec ta remontrance ,  
Tu te feras chasser ?

CARLIN.

Monsieur , en conscience ,  
Je ne veux point du tout icy vous corriger.

LEANDRE.

Ma maniere est fort bonne , & n'en veux point changer ;  
Je ne ressemble point aux hommes de notre âge ,  
Qui masquent en tout temps leurs cœurs à leur visage ;

Mon deffaut prétendu , mon peu d'attention  
Fait la sincérité de mon intention.

Je ne prépare point avec effronterie ,  
Dans le fond de mon cœur d'indigne menterie ;  
Je dis ce que je pense , & sans déguisement ;  
Je suis sans réfléchir mon premier mouvement ;  
Un esprit naturel me conduit & m'anime ,  
Je suis un peu distrait , mais ce n'est pas un crime.

CARLIN.

Ce n'est pas un grand mal. Pour être bel esprit ,  
Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit ,  
Rêver dans un fauteuil , répondre en coq-à-l'ânes ,  
Et voir tous les mortels ainsi que des prophanes.  
Au suprême degré vous avez ce deffaut ,  
Et bien d'autres encor.

LEANDRE.

( Pendant ce couplet il ôte la cravate à son valet par distraction. )

Te tairas-tu , maraut . . .

Un cerveau foible , étroit , qui ne tient qu'une chose ,  
Peut répondre en tout temps à ce qu'on luy propose ;  
Mais celuy qui comprend toujours plus d'un objet ,  
Peut bien être excusé s'il est un peu distrait.

CARLIN remet sa cravatte.

Je vous excuse aussi ; mais permettez de grace  
Que je remette icy chaque chose en sa place ,  
Il n'est pas encor temps que je m'aïlle coucher.

LEANDRE déboutonne son valet.

C'est le moindre deffaut qu'on puisse reprocher.  
Est-il juste après tout que l'on s'assujettisse  
A répondre à cent sots selon leur sot caprice ?  
Ce qu'on pense vaut mieux cent fois que leur discours.  
J'irois de ma pensée interrompre le cours ,  
Pour un jeune étourdy qui me rompt les oreilles  
De ses travaux fameux d'amour & de bouteilles ?  
Pour un plaisant qui vient de son bruit m'enivrer ,



# COMEDIE.

259

Qui croit me faire rire , & qui me fait pleurer ?  
Pour un fastidieux , qui n'a pour l'ordinaire,  
Ny le don de parler , ny l'esprit de se taire.

CARLIN *remettant son juste-au-corps.*  
Mais voyez , je vous prie , quelle distraction!

LEANDRE.

Je crains pour mon amour quelque alteration.  
La belle est en courroux ; toute mon innocence  
Ne me rassure pas , & je crains sa presence.

CARLIN.

Je vous diray , Monsieur , pour sortir d'embarras ,  
Comme ordinairement j'en use en pareil cas.  
Il faudroit qu'une lettre écrite d'un beau stile ,  
Pût vous rendre près d'elle un accès plus facile.  
Mandez-luy que tantôt ce que vous avez fait  
N'est qu'un coup d'étourdy.

LEANDRE.

Je seray satisfait

Si la lettre a l'effet , Carlin , que tu l'esperes.

CARLIN.

Une lettre , Monsieur , remet bien des affaires ;  
Et trois ou quatre mots en hâte barboüillez,  
Font souvent embrasser des amans bien broüillez.

LEANDRE.

En cette occasion , Carlin , je te veux croire,  
Va vite me chercher la table & l'écritoire.

CARLIN.

Je vais , je cours , je vole , & je reviens à vous.



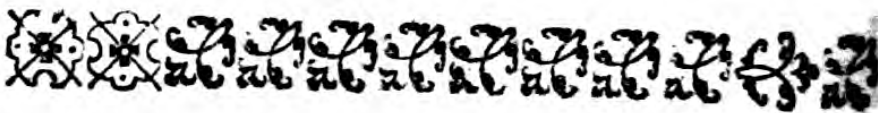




## SCENE VIII.

LEANDRE *seul.*

**J**E veux la rassurer de ses soupçons jaloux,  
 Dissiper son erreur : oui, charmante Clarice,  
 Vous verrez que mon cœur dépouillé d'artifice,  
 Ne brûle que pour vous d'un véritable feu,  
 Et ma main sur le champ en va signer l'aveu.



## SCENE IX.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN *luy presentant un livre.*

**T**enez, Monsieur, voilà . . .

LEANDRE.

Comment, es-tu donc yvre ?

Pour écrire un billet tu m'apportes un livre ?

CARLIN.

Ah ! vous avez raison. On hurle avec les loups,  
 Et je seray bien-tôt aussi distrait que vous :  
 Votre absence d'esprit est une maladie  
 Qui se gagne aisément.

LEANDRE.

Et tais-toy, je te prie,

Ne me fatigue point par tes mauvais discours.  
 Les valets sont fâcheux, & font tout à rebours.

COMEDIE.

261

CARLIN *apportant une table & une écriture.*  
 Pour écrire, à ce coup, j'apporte toute chose.

LEANDRE *s'assit pour écrire.*  
 Donne-moy promptement.

CARLIN.

Voyons de votre prose.

Si pour vous d'Apollon les tresorts sont ouverts,  
 Vous pouvez même aussi vous escrimer en vers,  
 En Sonnet, en Balade, en Ode, en Elegie,  
 Le sexe aime les vers.

LEANDRE.

*Il change plusieurs fois de plume qu'il trempe dans la  
 poudre pour le cornet.*

Quelque mauvais genie  
 Des plumes que je prens vient empêcher l'effet.

CARLIN.

Je le crois bien, Monsieur, car voilà le cornet,  
 Et dans le poudrier vous trempiez votre plume.

LEANDRE.

Tu peux avoir raison, c'est contre ta coutume.

CARLIN.

L'écriture est un art bien utile aux amans :  
 Petits soins, rendez-vous, doux racommodemens,  
 Promesse d'épouser, plainte, douceur, rupture,  
 Tout cela se trafique avecque l'écriture.  
 Si le papier qui sert aux amoureux billets  
 Coûtoit comme celui qu'on employe au Palais,  
 Cette ferme en un an produiroit plus de rente,  
 Que le papier timbré ne peut rendre en quarante.

LEANDRE *renverse sur sa lettre le cornet pour la  
 poudre.*

Ma lettre est achevée . . .

CARLIN.

Ah ! perdez-vous l'esprit ?

Vous versez à grands flots l'encre sur votre écrit.  
 Quelle est donc, s'il vous plaît, cette façon de peindre ?

LEANDRE.

De mon esprit trop prompt, c'est à moy de me plain-  
 dre.

CARLIN *montrant la lettre.*

Le bel écrit, ma foy, pour un traité de paix !  
On croira qu'un démon en a formé les traits.  
Les Experts Ecrivains s'y donneront au diable,  
Je tiens dès à present la lettre indéchiffrable.

LEANDRE *se remet à écrire.*

Il faut recommencer, le mal n'est pas bien grand,  
Je ne plains point, Carlin, la peine que je prens.

CARLIN.

C'est tres-bien fait, mais moy, je plains fort Isabelle.

LEANDRE.

Isabelle ?

CARLIN.

Ouy, Monsieur.

LEANDRE *écrivaint.*

Ne me parle point d'elle.

CARLIN.

Soit. Quand d'une cruelle on veut toucher le cœur,  
C'est un style éloquent qu'un billet au porteur,  
Qui vaut mieux qu'un discours remply de fariboles.  
Si vous vous en serviez...

LEANDRE.

Fais trêve à tes paroles.

CARLIN.

Quand une belle voit, comme par supplément,  
Quatre doigts de papier plié bien proprement  
Hors du corps de la lettre, & qu'avant sa lecture,  
Car c'est toujours par là que l'on fait l'ouverture,  
On voit du coin de l'œil sur ce petit papier :  
Monsieur, par la presente il vous plaira payer  
Deux mille écus comptant aussi-tôt lettre veuë  
A Damoiselle en blanc, d'elle valeur reçue,  
Et Dieu sçait la valeur. Un discours aussi rond  
Fait taire l'éloquence & l'art de Ciceron.

LEANDRE *écrivaint.*

Cela peut être vray pour de serviles ames  
Qui trafiquent d'un cœur.

CARLIN.

Aujourd'huy bien des femmes

Se mêlent du traficq.

LEANDRE.

J'ay finy, je n'ay plus  
Qu'à cacheter ma lettre, & mettre le dessus.

CARLIN.

Le Ciel en soit loué, me voilà hors de crise.  
Je tremblois de vous voir faire quelque méprise;  
Vous avez plus d'esprit que je ne l'eusse crû,  
Et j'attendois encore un trait de votre crû.

LEANDRE.

Tu deviens insolent.

CARLIN.

Ce n'est que par tendresse.

LEANDRE.

Tien, porte de ce pas la lettre à son adresse.  
De ton zele empresse j'attens tout dans ce jour,  
Et me remets sur toy du soin de mon amour.

CARLIN.

Pour vous servir plus vite en cette conjoncture,  
Je m'en vais emprunter les aîles de Mercure.



## SCENE X.

CARLIN *seul.*

**A**llons nous acquiter de notre honneste employ,  
Remettons deux amans..., mais qu'est-ce que je  
voy?

Pour Isabelle. O Diable? aurois-je la berluë?  
Quelque nuage épais m'obscurcit-il la veuë?  
Mais non, j'ay grace au Ciel, encore deux bons yeux.

Monfieur, Monfieur ? Il eft déjà loin de ces lieux.  
Il me femble pourtant que fclon tout indice,  
Le billet que je tiens doit aller à Clarice ;  
Mais le nom d'Ifabelle eft peint fur ce papier.  
Ne me jouëroit-il point un tour de fon métier ?  
Il fe peut faire auffi qu'il inftruise Ifabelle  
De l'état de fon cœur, & qu'il rompe avec elle ;  
Luy donne en peu de mots fon congé écrit ;  
Ouy, voilà ce que c'eft, & le cœur me le dit.  
Ah, qu'un Maître eft heureux quand un valet **habile**  
A la conception & legere & facile !  
Il peut fe fourvoyer fans rien apprehender,  
Et de tels ferviteurs font nez pour commander.

*Fin du quatrième Acte.*



# ACTE V

---

## SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

ISABELLE *tenant une lettre ouverte.*



ROIT-IL que de mon cœur je sois  
embarassée,

Et que de l'engager on ait eu la pensée ?

CARLIN

Je ne dis pas cela.

LISETTE.

*Dans son petit cerveau*  
Pense-t-il que l'on soit bien tenté de sa peau,  
Et de la tienne aussi ?

CARLIN.

Je ne l'ay pas trop rude.

ISABELLE.

Pour m'outrager encor il a mis tant d'étude  
A m'offrir un billet pour Clarice dicté.

CARLIN *à part.*

Le traître a fait le coup, je m'en suis bien douté.

ISABELLE.

Mon party sur ce point est fort facile à prendre.

M



LE DISTRAIT,  
CARLIN.

Madame écoutez-moy.

ISABELLE.

Je ne veux rien entendre.

CARLIN.

Mais de grace un seul mot.

LISETTE.

Sors d'icy , malheureux ,

Va-t'en porter ailleurs ton cartel amoureux.

CARLIN.

On ne traita jamais un courier de la sorte.

LISETTE.

Détallons.

CARLIN.

Vous sçavez . .

LISETTE.

Gagneras-tu la porte ?

CARLIN.

Mais tu pers le respect , je suis Ambassadeur.

LISETTE.

Sortiras-tu d'icy , postillon de malheur ?

Il est enfin party malgré son éloquence ;

Mais d'un autre côté le Chevalier s'avance.



SCENE II.

LE CHEVALIER , ISABELLE,  
LISETTE.

LE CHEVALIER.

**H**E' bien , la mere encor fait-elle le lutin ?  
Pourrons-nous nous soustraire à son brusque  
chagrin ?

ISABELLE.

Vous sçavez son humeur. Ah juste Ciel ! je tremble ;  
Elle peut revenir & nous trouver ensemble.

LE CHEVALIER.

Que ce soin ne vous fasse aucune impression ,  
Je vous prens en ces lieux sous ma protection.  
N'êtes-vous pas ma femme ? & pour hâter les choses,  
J'ay dressé le contract moy-même avec les clauses,  
Dont mon Oncle est porteur.

LISETTE.

Tout est bien avancé ,

Puisque déjà par vous le contract est dressé ;  
Et l'aveu de la mere est une bagatelle.

ISABELLE.

Nous aurons de la peine à venir à bout d'elle.

LE CHEVALIER.

Avant d'accorder tout à mon juste transport ,  
Je veux sur son esprit faire un dernier effort ;  
Me jeter à ses pieds , luy dire mes allâmes ,  
Crier , gémir , pleurer , car j'ay le don des larmes.  
Lisette m'appuyera ; malgré son air chagrin ,  
Nous la flaterons tant , qu'il faudra bien enfin  
Qu'elle me cède un bien dont mon amour est digne.

LISETTE.

Bon , bon ! plus on la flate , & plus elle égratigne ;  
C'est un esprit rétif , & qu'on ne réduit pas.  
Mais je vois votre sœur tourner icy ses pas.





## SCENE III.

LE CHEVALIER, CLARICE,  
ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER.

**H**E' bien, ma chere sœur, quel soin icy t'amene?  
Et quelle intention est maintenant la tienne?  
As-tu pris ton patty?

CLARICE.

J'espere qu'à la fin  
Mon Oncle avec Leandre unira mon destin.

ISABELLE.

Tant mieux : mais puisqu'enfin vous épousez Leandre  
L'amitié, la raison m'obligent à vous rendre  
Un billet amoureux qu'il m'écrit ; le voicy,

CLARICE.

De Leandre ?

ISABELLE.

De luy.

LE CHEVALIER.

Quel rôle fais-je icy ?  
Un Rival odieux auroit pû vous écrire ?

ISABELLE.

De ce qui s'est passé je sçauray vous instruire,  
Suivez-moy seulement, & demeurez en paix.  
Tenez, voilà la lettre, & le cas que j'en fais.  
Adieu.

LE CHEVALIER.

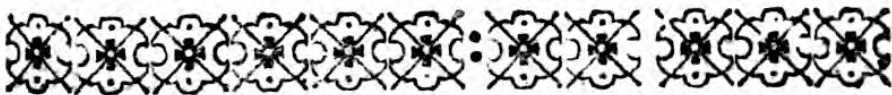
Bon soir, ma sœur. Il faut aller, Madame,  
Faire un dernier effort pour couronner ma flâme.



## SCENE IV.

CLARICE *seule.*

L' Ai-je bien entendu ? dois-je en croire mes yeux ?  
 Mais je puis sur le champ m'éclaircir encor mieux !  
 Lisons : *Pour Isabelle.* O Ciel , je suis trahie !  
 Je vois , je tiens , je sens toute sa perfidie ?  
 Mais je vois son valet. Approche, monstre affreux ,  
 Ministre impertinent d'un Maître malheureux :  
 A qui va cette lettre ? est-ce pour Isabelle ?



## SCENE V.

CARLIN, CLARICE,

CARLIN.

M Adame , c'est pour elle , & ce n'est pas pour  
 elle.

CLARICE.

Avec ces vains détours penfes-tu me tromper ?  
 Voyons. Demeure là , ne crois pas m'échaper.

*Elle lit.*

*Je suis au desespoir , Mademoiselle , que l'avanture  
 du cabinet vous ait donné quelque soupçon de ma fideli-  
 té.*

Vien-ça , maraut , répond , parle.

*Elle le prend par la cravatte.*

M iij

LE DISTRAIT,  
CARLIN.

Misericorde.

Cette lettre est pour nous la pomme de discorde.  
Ouf, hay ! Je n'en puis plus, vous ferrez le fiflet.  
Mais du moins jusqu'au bout lisez donc le billet.

CLARICE

Que je lise, maraut : que veux-tu qu'il m'apprenne ?  
De ses déloyautez ne suis-je pas certaine ?

CARLIN.

Si mon Maître est ingrat, puis-je mais de cela ?  
Mais il vient, vous pouvez l'étrangler : le voilà.



SCÈNE VI.

LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

CLARICE.

J'ay peine en le voyant à tenir ma colere.

CARLIN.

Ne parlons pas trop haut de peur de le distraire.

CLARICE.

Vous voilà donc, Monsieur ? cherchez-vous en ces lieux

Que ma Rivale encor se presente à mes yeux ?

LEANDRE.

Ah, Madame, à propos avez-vous lû ma lettre ?

CLARICE.

Ouy, traître, ma Rivale a sçu me la remettre,  
Je la tiens d'Isabelle, & le cas qu'elle en fait  
Peut me vanger assez de ton lâche forfait.

LEANDRE.

Un autre que Carlin en vos mains l'a remise ?  
Le maraut ! je sçauray châtier sa méprise ;  
Je le rouërâ de coups ; le coquin tous les jours

Lasse ma patience , & me fait de ces tours.  
 Je le vois. Vien-ça , traître ; aux dépens de ta vie  
 Je veux tirer raison de cette perfidie.  
 Tu mourras de ma main.

CARLIN.

Ah , Monsieur , doucement.

Grace , je n'ay point fait encor mon testament.  
 Non , je n'ay jamais vû de pièce d'écriture  
 Faire tant de procès.

LEANDRE.

Parle sans imposture ,  
 Qu'as-tu fait de ma lettre ? & quel affreux démon  
 Te pousse à me trahir d'une telle façon ?

CARLIN.

Moy , Monsieur , vous trahir ! je vous sers avec zele ,  
 Je l'ay mise avec soin dans les mains d'Isabelle.

LEANDRE *tirant son épée.*

Et voilà pour ta mort l'arrest tout prononcé.

CARLIN.

Quelle faute ay-je fait ?

LEANDRE.

Quelle faute , insensé :

CARLIN.

Ouy , vous avez raison de vous faire justice.

LEANDRE.

Ne t'avois-je pas dit de le rendre à Clarice ?

CARLIN.

A Clarice , Monsieur ? je veux estre pendu  
 Si je me ressouviens de l'avoir entendu.

LEANDRE.

Mais le dessus écrit suffit pour te confondre.

A ce témoin muet que pourras-tu répondre ?

Pour luy faire sentir son peu de jugement ,

De grace prestez-moy cette lettre un moment.

*Il prend la lettre.*

CARLIN.

Bon ! c'est où je l'attens.



LEANDRE.

Vien , tête sans cervelle ,  
Lis avec moy , bourreau , lis donc ... Pour Isabelle.

CARLIN.

Pouph ! Il faut l'avouer , vous avez à mon gré  
La presence d'esprit au suprême degré.  
Ly donc , bourreau , ly donc.

LEANDRE.

Ah , de grace , Madame !  
Pardonnez mon erreur en faveur de ma flâme,  
Mon cœur n'a point de part au crime de ma main.

CLARICE.

Vous tâchez , inconstant , à me seduire en vain ;  
Mais je ne reçois point un grossier artifice.

CARLIN.

Je répons pour mon Maître , il n'a point de malice,  
Et s'il n'estoit point fou , je veux dire distrait ,  
Ce seroit , je vous jure , un garçon tout parfait.

LEANDRE.

Mais si vous avez lû le dedans de ma lettre ,  
De ces soupçons cruels elle a dû vous remettre.

CLARICE.

Ma curiosité m'en a fait lire assez ,  
Je n'en ay que trop lû.

CARLIN.

Mon Dieu , recommencez ,  
En changeant le dessus nous changeons bien la these.  
Vous avez le bras bon , soit dit par parenthese.

CLARICE lit.

*Je suis au desespoir que l'avanture du cabinet vous ait  
pu donner quelque soupçon de ma fidelité. Votre Riva-  
le ne servira qu'à rendre votre triomphe plus parfait.  
Monsieur , par la presente il vous plaira payer à De-  
moiselle en blanc , d'elle valeur reçue , & Dieu sçait  
la valeur.*

CARLIN.

Fy donc , Madame , fy , vous mocquez-vous de moy !

Cela n'est point écrit.

CLARICE.

Voy donc.

CARLIN.

Ah, par ma foy,

Votre méprise icy me paroît fort étrange.

Quoy ! vos billets d'amour sont des lettres de change ?

Vous aurez bien-tôt fait votre paix à ce prix.

LEANDRE.

C'est ce malheureux-là qui pendant que j'écris  
M'embarasse l'esprit de ses impertinences.

CARLIN.

J'ay diablement d'esprit ! on écrit mes sentences.

CLARICE *continue de lire.*

*Ouy, belle Clarice, je n'adore que vous, & fais tout  
mon bonheur de vous aimer le reste de ma vie.*

CARLIN.

Vous trouvez maintenant les termes plus coulans,  
Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE.

Je respire ! Ah ! Carlin, c'est une joye extrême  
De trouver innocent un coupable qu'on aime ;  
Et que sans nul effort on fait un prompt retour  
Des mouvemens jaloux aux transports de l'amour

LEANDRE.

A mes distractions faites grace, Madame,  
Nul autre objet que vous ne regne dans mon ame.

CARLIN.

C'est une verité ; le plaisir qu'il reçoit  
Fait qu'il ne vous croit pas où souvent il vous voit.  
Voicy Monsieur votre oncle ; à vos vœux tout conspire.



## SCÈNE VII.

VALERE, LEANDRE, CLARICE,  
CARLIN.

VALERE.

**A**vec empressement, Monsieur, je viens vous dire  
Que mon plaisir seroit de pouvoit en ce jour  
Au gré de vos souhaits contenter votre amour.

LEANDRE.

Je crois qu'à mes desirs vous n'êtes point contraire.

VALERE.

Je donne volontiers les mains à cette affaire,  
Mais il faut du dédit encor vous délier,  
Et procurer de plus l'hymen du Chevalier.  
Nous nous trouvons toujours dans une peine extrême.

CARLIN.

Il me vient dans l'esprit un petit stratagème.  
La vieille ne songeoit dans votre engagement,  
Qu'au bien qu'on vous devoit laisser par testament?

LEANDRE.

Non sans doute.

CARLIN.

L'on peut dresser quelque machine,  
Faire jouer sous main quelque secrète mine...

VALERE.

J'ay déjà dans ma poche un contract.

CARLIN.

Bon, tant mieux,

La mere ne sçait point que je suis en ces lieux :  
Elle ne m'a point vû ; je puis aisément dire

Ce que pour vous servir mon adresse m'inspire.

VALERE.

Mais crois-tu ? . . . .

CARLIN.

Laissez-moy , l'affaire est dans le sac.

VALERE.

J'entens venir quelqu'un , c'est Madame Grognac.

CARLIN.

Je vais tout preparer pour que la mine jouë ;  
Et vous , ne manquez pas de pousser à la rouë.



SCENE VIII.

Mad. GROGNAC, LE CHEVALIER,  
LEANDRE, CLARICE, VALERE.

LE CHEVALIER.

LE dessein en est pris , je ne vous quitte point  
Que je ne sois enfin satisfait sur ce point.  
Je prétens malgré vous devenir votre gendre :  
Vous ne sçauriez mieux faire , & pour vous en defendre

Vous avez beau jurer , pester tempester.

Mad. GROGNAC.

Ouais !

Je vous trouve plaisant ! Au gré de mes souhaits  
Je ne pourray donc pas disposer de ma fille ?  
Je ne veux point, Monsieur, d'un fou dans ma famille.

LE CHEVALIER.

Là là . . . doucement.

Mad. GROGNAC.

Paix.

**LE DISTRAIT,  
ISABELLE.**

Ma mere.

Mad. GROGNAC

Taisez-vous.

**LE CHEVALIER.**

Un peu de naturel.

Mad. GROGNAC.

Non.

**V A L E R E.**

Calmez ce couroux.

Mad. GROGNAC.

Vous, calmez, s'il vous plait, votre langue indis-  
crete,

Ennuyeux harangueur. C'est une affaire faite,  
Monsieur sera mon gendre, & pour me délivrer  
Des importunités qui pourroient trop durer,  
J'ay mandé tout exprés en ces lieux un Notaire.

**LE CHEVALIER.**

Moy, je m'inscris en faux contre ce qu'il peut faire.

Mad. GROGNAC.

Mais où sommes-nous donc ? Vous, Monsieur le  
distrain,

Vous êtes là debout planté comme un piquet.

**V A L E R E.**

Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

Mad. GROGNAC.

Monsieur, guerissez-vous des soucis où vous êtes :

Quand il ne voudroit point encor se marier,  
Je n'auray point recours à votre Chevalier,  
Un fat dont la conduite est toute impertinente.

**V A L E R E** à part.

Et qui luy fait danser quelquefois la courante.

Mad. GROGNAC.

Un petit libertin qui doit de tous côtez,  
Un étourdy fiéffé.

**LE CHEVALIER.**

Passons les qualitez,

Cela ne rendra pas le contract moins valide.



## SCENE DERNIERE.

V A L E R E , Mad. G R O G N A C ,  
I S A B E L L E , C L A R I C E ,  
L E C H E V A L I E R , L E A N D R E ,  
L I S E T T E , C A R L I N *en Courier.*

L I S E T T E .

**P**lace, place au Courier qui vient à toute bride.

C A R L I N .

Ah, Monsieur, vous voilà ! quelle fatalité !  
Votre oncle icy m'envoie . . . ouf ! je suis éreinté,  
Pour vous dire . . . attendez.

C L A R I C E .

Tu nous fais bien attendre.

L E A N D R E .

N'as-tu point de sa part quelque lettre à me rendre ?

C A R L I N .

Non, depuis qu'il est mort le deffunt n'écrit plus.

L E C H E V A L I E R *riant.*

C'est Carlin.

C A R L I N .

Ah, Monsieur, vos ris sont superflus,  
De vos pleurs bien plutôt lâchez icy la bonde,  
En ap'enant le coup le plus fatal du monde,  
Et qui fera trembler les pâles heritiers  
Jusques dans l'avenir de nos neveux derniers.

C L A R I C E .

Dis-nous donc si tu veux cette action si noire.

C A R L I N .

La volonté de l'homme est bien ambulatoire !  
A grand peine au bon homme aviez-vous dit adieu,



278      **LE DISTRAIT,**

Qu'il a fait appeller le Notaire du lieu,  
Et n'écoutant alors qu'un aveugle caprice,  
Bien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice,  
Et que vous deveniez réfractaire à ses loix,  
Refusant d'épouser celle dont il fit choix;  
Sans avoir en mourant égard à ma priere,  
Il a testamenté tout d'un autre maniere,  
Et l'avare deffunt descendant au cercueil,  
Ne vous a pas laissé de quoy porter le deuil.

Mad. GROGNAC.

Ah, juste Ciel, qu'entens-je!

CARLIN.

O cruelle disgrâce!

Nous voila pour jamais reduits à la besace.

Mad. GROGNAC.

Le deffunt a bien fait, & je l'en applaudis,  
Il devoit à mon sens encore faire pis.

CARLIN.

Helas! qu'auroit-il fait?

Mad. GROGNAC.

Ta plainte m'importune.

Vous, Monsieur, vous pouvez chercher ailleurs fortune,

Votre hymen à present ne me convient en rien;  
Pour épouser ma fille il faut avoir du bien.

VALERE.

Mon neveu ne craint point la disgrâce cruelle  
D'un pareil testament. S'il épouse Isabelle,  
Je luy donne à present mon bien après ma mort:  
En faveur de l'amour, faites vous cet effort.

Mad. GROGNAC.

Il est bien étourdy.

LE CHEVALIER.

Dans peu je me propose  
De l'être encore plus, si je vaux quelque chose,  
C'est par là que je vaux, & par ma belle humeur.

Mad. GROGNAC.

Euh! j'ay cette courante encore sur le cœur.

VALERE.

Signez donc ce papier . . . une plume , Lisette.

LISETTE.

Voilà tout ce qu'il faut.

Mad. GROGNAC *signant.*

C'est une affaire faite ,

Je signeray pourvû que vous me promettiez  
Qu'il deviendra plus sage , & que vous le signiez.

VALERE.

D'accord. ( à *Leandre.* ) Vous, pour le prix d'une juste  
tendresse ,

Soyez heureux , Monsieur , je vous donne ma nièce.

Mad. GROGNAC.

Comment donc ? rêvez-vous , Monsieur ? êtes-vous  
fou

De donner votre fille à qui n'a pas un sou ?

VALERE.

Il ne faut pas icy plus long-temps vous séduire ,  
Et vous me permettrez maintenant de vous dire  
Que ce faux testament , Madame , n'est qu'un jeu  
Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

Mad. GROGNAC.

Parle.

CARLIN.

Le dénoûment est bien prest à se faire.

Mad GROGNAC.

Ne nous as-tu pas dit que l'Oncle en sa colere  
A d'autres qu'à Leandre avoit laissé son bien ?

CARLIN.

Ma foy , je le croyois : mais puisqu'il n'en est rien ,  
Le Ciel en soit louié.

Mad. GROGNAC.

Je suis assassinée !

LISETTE.

Il ne faut point icy tant faite l'étonnée ,  
C'est vous qui nous montrez à choisir un mary.  
Quand votre époux jadis grand Gruyer de Berry ,  
Voulut vous enlever , vous le laissâtes faire ,

## LE DISTRAIT,

Votre fille est encor plus sage que sa mere.

Mad. GROGNAC.

Coquine !

ISABELLE.

Ecoutez-moy.

Mad. GROGNAC.

Taisez-vous, s'il vous plaist.

LE CHEVALIER

J'ay, si vous la grondez, un meniet tout prest.

CARLIN.

Vous payrez le dédit, parbleu.

VALERE.

De bonne grace,

Puisque tout est signé, que la chose se fasse.

Pour apporter la paix & calmer votre esprit,

Je m'oblige pour vous à payer le dédit,

Et je donne de plus cette somme à ma nièce.

Mad. GROGNAC.

Je suis au desespoir; c'est à moy qu'on s'adresse

Pour faire de ces tours! Vous sçauvez en un mot,

Que je ne donneray pas cela pour sa dot.

Fasse qui le voudra les frais du mariage,

Vous l'avez commencé finissez votre ouvrage,

Et je prétens de plus qu'en formant ces liens,

On les separe encore & de corps & de biens.

*Elle sort.*

VALERE.

Rentrons, & sur le champ terminons cette affaire.

LE CHEVALIER.

Allons, embrassez-vous, vous ne sçauriez mieux  
faire.

Vous serez Belles-sœurs; mais sur-tout gardez-vous.

De prendre à l'avenir le même rendez-vous.

ISABELLE.

Lorsque j'en donneray, je seray plus secrète.

CLARICE.

Une autre fois aussi je seray plus discrète.

COMEDIE.

281

LEANDRE.

Toy, Carlin, à l'instant prépare ce qu'il faut  
Pour aller voir mon Oncle, & partir au plutôt.

CARLIN.

Laissez votre Oncle en paix; Quel diantre de langage!  
Vous devez cette nuit faire un autre voyage:  
Vous n'y songez donc plus ? vous êtes marié.

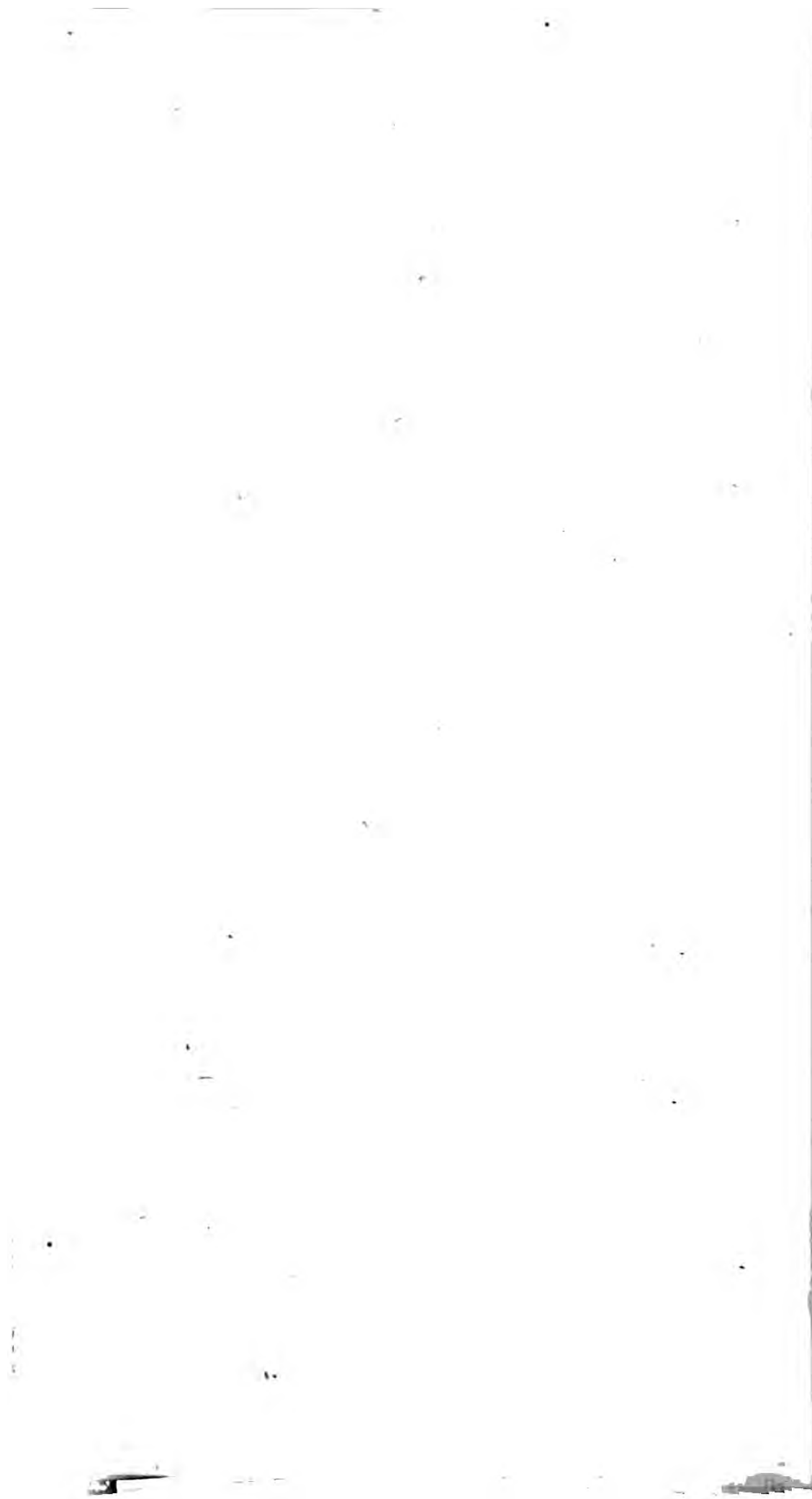
LEANDRE.

Tu m'en fais souvenir, je l'avois oublié.

CARLIN.

Ah Ciel ! un jour de nôce oublier une femme !  
Cette erreur me paroît un peu digne de blâme :  
Pour le lendemain passé, & j'en vois aujourd'huy  
Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme luy.

FIN.



LE  
RETOUR  
IMPREVU.

*COMEDIE,*

REPRÉSENTÉE EN 1700.





## *A C T E U R S.*

**C** LITANDRE, Amant de Lucile.

**LUCILE.**

**CYDALISE.**

**LE MARQUIS.**

**LISETTE.**

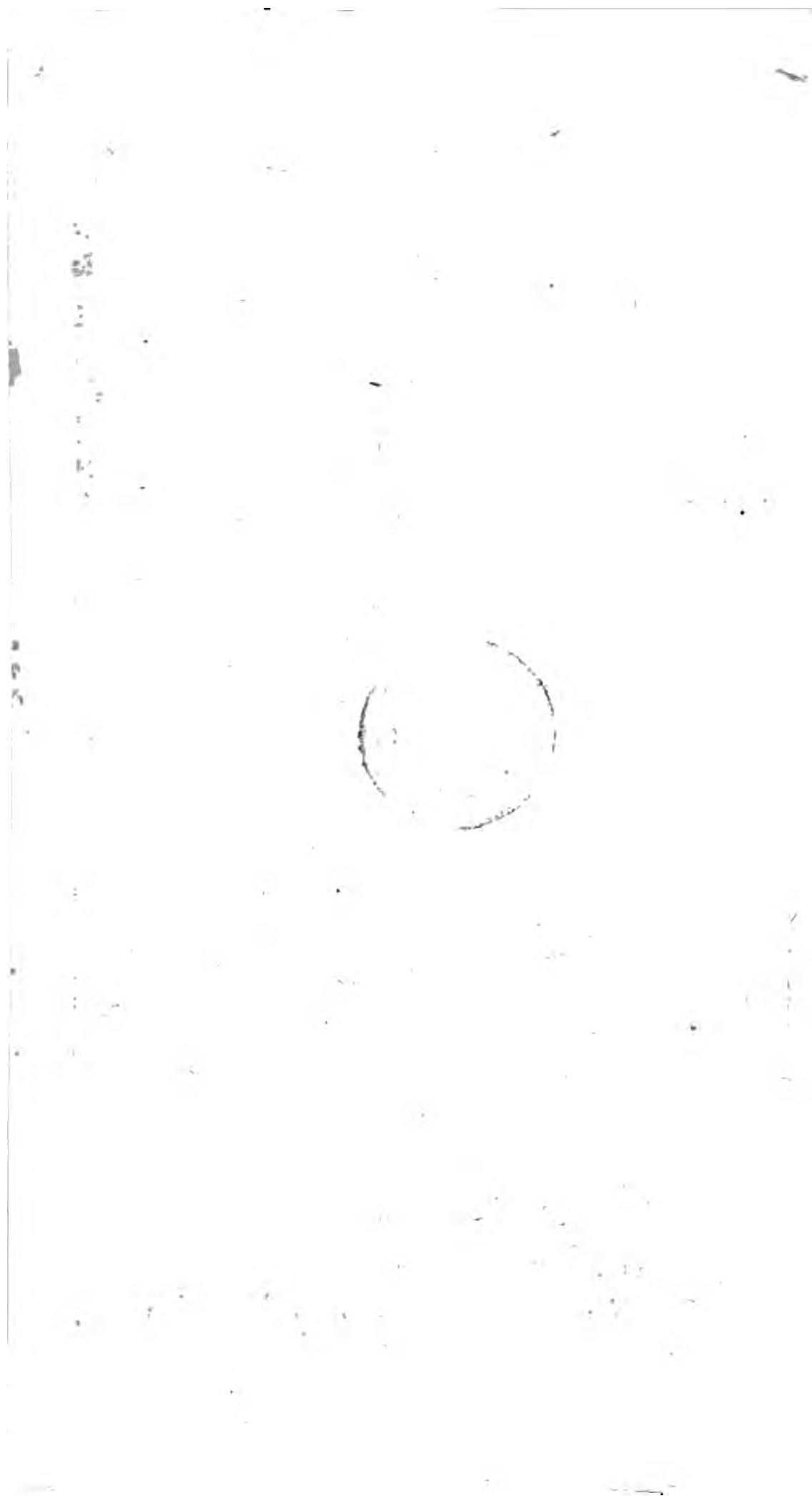
Mad. **BERTRAND**, Tante de Lucile.

**M. GERONTE**, Pere de Clitandre.

**MERLIN**, Valet de Clitandre.

**JAQUINET**, Valet de M. Geronte.

**M. ANDRE'**, Usurier.





*Le Retour imprévu.*





L E

R E T O U R

I M P R E V E U .

C O M E D I E .

S C E N E P R E M I E R E .

Mad. B E R T R A N D , L I S E T T E .

Mad B E R T R A N D .



H ! vous voilà ! je suis fort aise de vous rencontrer ? parlons ensemble un peu serieusement , je vous prie , Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E .

Aussi serieusement qu'il vous plaira , Mad. Bertrand.

Mad. B E R T R A N D .

Scavez-vous bien que je suis fort mécontente de la conduite & des manieres de ma Nièce ?

286 LE RETOUR IMPREVEU,

L I S E T T E.

Comment donc , Madame ? Que fait-elle de mal , s'il vous plaist ?

Mad. B E R T R A N D.

Elle ne fait rien que de mal ; & le pis que j'y trouve, c'est qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous , qui ne luy donnez que de mauvais conseils , & qui la poussez dans un précipice , où son penchant ne l'entraîne déjà que trop.

L I S E T T E.

Voilà un discours tres-serieux au moins , Madame ; & si je répondois aussi serieusement , la fin de la conversation pourroit bien faire rire : mais le respect que j'ay pour votre âge , & pour la Tante de ma Maîtreſſe, m'empêchera de vous répondre avec aigreur.

Mad. B E R T R A N D.

Vous avez bien de la moderation !

L I S E T T E.

Il seroit à souhaiter , Madame , que vous en eussiez autant ; vous ne seriez pas la première à scandaliser votre Nièce , & à la décrier comme vous faites dans le monde , par des discours qui n'ont point d'autre fondement , que le déreglement de votre imagination.

Mad. B E R T R A N D.

Comment impudente ! le déreglement de mon imagination ! c'est le déreglement de vos actions qui me fait parler , & il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

L I S E T T E.

Comment donc , Madame ? quelle vie faisons-nous , s'il vous plaist ?

Mad. B E R T R A N D.

Quelle ? Y-a-t'il rien de plus scandaleux que la dépense que Lucile fait tous les jours ? une fille qui n'a pas un sou de revenu !

L I S E T T E.

Nous avons du credit , Madame,

COMEDIE.

287

Mad. BERTRAND.

C'est bien à elle , d'avoir seule une grosse maison ,  
des habits magnifiques !

L I S E T T E.

Est-il défendu de faire fortune ?

Mad. BERTRAND.

Et comment la fait-elle , cette fortune ?

L I S E T T E.

Fort innocemment : elle boit , mange , chante ,  
rit , jouë , se promene ; les biens nous viennent en  
dormant , je vous en assure.

Mad. BERTRAND.

Et la reputation se perd de même. Elle verra ce  
qu'il luy arrivera ; elle n'aura pas un sou de mon bien.  
Premierement , ma fille unique ne veut plus estre Reli-  
gieuse , je m'en vais la marier ; mon frere le Chanoï-  
ne , qui luy en veut depuis long temps , la desheritera ;  
car il est vindicatif. Patience , patience ; elle ne sera  
pas toujours jeune.

L I S E T T E.

Hé vrayment , c'est pour cela que nous songeons à  
profiter de la belle saison.

Mad. BERTRAND.

Ouy , fort bien ; & tout le profit qui vous en de-  
meurera , c'est que vous mourrez toutes deux à l'Hô-  
pital , & deshonorées encore.

L I S E T T E.

Oh , pour cela , non , Madame ; un bon mariage  
va nous mettre à couvert de la prédiction.

Mad. BERTRAND.

Un bon mariage ! elle va se marier ?

L I S E T T E.

Ouy , Madame.

Mad. BERTRAND.

A la bonne heure , je ne m'en melle point , je la  
renonce pour ma Nièce ; & je ne prétens pas aider à  
tromper personne ; adieu.



288 LE RETOUR IMPREVEU,  
L I S E T T E.

Nous ferons bien nos affaires sans vous, ne vous mettez pas en peine.

Mad. B E R T R A N D.

Je croy que ce sera quelque belle alliance !

L I S E T T E.

Ce sera un mariage dans toutes les formes ; & quand il sera fait, vous serez trop heureuse de nous faire la cour, & d'être la Tante de votre Nièce.



S C E N E II.

M E R L I N , L I S E T T E.

M E R L I N.

**B** On jour, ma chere enfant ; qui est cette vieille Madame, avec qui tu estois en conversation ?

L I S E T T E.

Quoy ? tu ne connois pas Madame Bertrand, la Tante de ma Maîtresse ?

M E R L I N.

Si fait vraiment, je ne connois autre ; je ne l'avois pas bien envisagée.

L I S E T T E.

C'est une femme fort à son aise, qui a de bonnes rentes sur la Ville, des maisons à Paris ; Lucile est fort bien apparentée, au moins.

M E R L I N.

Ouy, mais elle n'en est pas plus riche.

L I S E T T E.

Il ne faut desespérer de rien ; cela peut venir : s'il luy mourroit trois Oncles, deux Tantes, trois couples de Cousins germains, deux paires de Neveux, & autant de Nièces, elle se trouveroit une grosse héritière.

M E R L I N

MERLIN.

Comment diable ! mais fais-tu bien qu'en temps de peste, cette fille-là pourroit devenir un tres gros party ?

L I S E T T E.

Le party n'est pas mauvais dès à present; & la beauté.....

MERLIN.

Tu as raison, sa beauté luy tient lieu de tout, & mon Maître est absolument déterminé à l'épouser.

L I S E T T E.

Et elle, absolument déterminée à épouser ton Maître.

MERLIN.

Il y aura peut-estre quelque tribulation à essuyer au retour de notre bon homme de Pere ; mais il ne reviendra pas si-tôt, nous aurons le temps de nous préparer, & mon Maître ne sera pas malheureux, s'il n'a que ce chagrin-là de son mariage.

L I S E T T E.

Comment donc ? que veux-tu dire ?

MERLIN.

Le mariage est sujet à de grandes revolutions.

L I S E T T E.

Ah, ah ! tu es encore un plaissant visage, de croire que Clitandre puisse jamais se repentir d'avoir épousé Lucile, une fille que j'ay élevée !

MERLIN.

Tant pis.

L I S E T T E.

Une fille belle, jeune, & bien faite.

MERLIN.

Il n'y a pas là de quoy se rassurer.

L I S E T T E.

Une fille aisée à vivre.

MERLIN.

La plûpart des filles ne le sont que trop.

L I S E T T E.

Une fille sage & vertueuse.

290 LE RETOUR IMPREVEU,

MERLIN.

Et c'est toy qui l'as élevée ?

LISETTE.

Parle donc , maraut , que veux-tu dire ?

MERLIN.

Tien , veux-tu que je te parle franchement ? cette alliance ne me plaît point du tout , & je ne prévoiy pas que nous y trouvions notre compte ny l'un ny l'autre. Clitandre fait de la dépense, parce qu'il est amoureux, l'amour rend liberal , le mariage corrige l'amour ; si mon Maître devenoit avare , où en serions-nous ?

LISETTE.

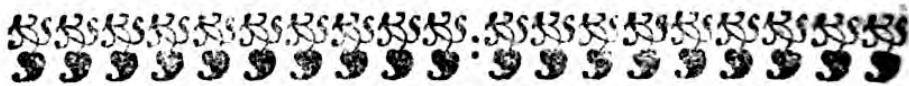
Il est d'un naturel trop prodigue , pour devenir jamais trop œconome. A-t'il donné de bons ordres pour le regal d'aujourd'huy ?

MERLIN.

Je t'en répons : trois garçons dela Guerbois viennent d'arriver avec tout leur attrail de cuisine ; Camel le fameux Camel , marchoit à leur tête ; l'illustre Forel a envoyé six douzaines de bouteilles de vin de Champagne ; comme il n'y en a point , il l'a fait luy-même.

LISETTE.

Tant mieux , j'aime la bonne chere : mais voicy ton Maître.



SCENE III.

CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

CLITANDRE.

**H**E' bon jour , ma chere Lisette , comment te portes-tu , mon enfant ? que fait ta belle Maîtresse ?

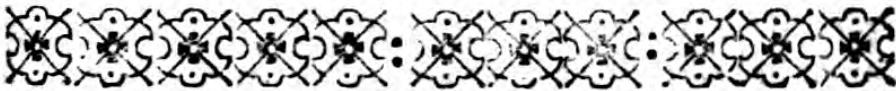
LISETTE.

Elle est chez elle avec Cydalise.

Va, cours, ma chere Lisette, la prier de se rendre au plûtôt icy; je n'ay d'heureux momens que ceux que je passe avec elle.

L I S E T T E.

Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre! Elle s'en-nuye à la mort, quand elle ne vous voit point; elle ne tardera pas, je vous en répons.



S C E N E I V.

CLITANDRE, MERLIN.

M E R L I N.

**H**E' bien, Monsieur, vous allez donc épouser? Vous voicy, grace au Ciel, bien-tost à la conclusion de votre amour, & à la fin de votre argent. C'est vrayment bien fait, de terminer ainsi toutes les affaires? Mais s'il vous plaist, qu'allons-nous faire en attendant le retour de Monsieur votre Pere, qui est en Espagne depuis un an pour les affaires de son commerce: & que ferons-nous, quand il sera revenu?

C L I T A N D R E.

Que tu es impertinent avec tes reflexions! Hé, mon amy, jouissons du present, n'ayons point de regret au passé, & ne lisons point des choses fâcheuses dans l'avenir; n'as-tu pas reçu de l'argent pour moy ces jours passez?

M E R L I N.

Il n'y a que trois semaines que j'ay touché une demie année d'avance de ce Fermier, à qui vous avez donné quittance de l'année entiere.

C L I T A N D R E.

Bon.

292 LE RETOUR IMPREVEU

MERLIN.

J'ay reçu l'autre semaine dix-huit cens livres de ce Curieux , pour ces deux grands tableaux dont votre Pere avoit refusé deux mille écus quelque tems avant que de partir.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Bon. J'ay encore eu deux cens loüis d'or de ce Fripier pour cette tapisserie que Monsieur votre Pere avoit achetée , il y a deux ans , cinq mille francs à un inventaire.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Ouy , ouy , nous avons fait de bons marchez pendant son absence , n'est ce pas ?

CLITANDRE.

Voila un petit rafraîchissement qui nous menera quelque temps , & nous travaillerons ensuite sur nouveaux frais.

MERLIN.

Travaillez-y donc vous même ; car pour moy je fais conscience d'estre l'instrument & la cheville ouvriere de votre ruine ; c'est par mes soins que vous avez trouvé le moyen de dissiper plus de dix mil écus , sans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à plusieurs quidams , Usuriers ou Notaires ( c'est presque la même chose ) qui nous vont tomber sur le corps au premier jour.

CLITANDRE.

Celuy qui m'embarasse le plus , c'est ce persecutant Monsieur André ; & si , je ne luy dois que trois mille cinq cens livres.

MERLIN.

Il ne vous a presté que cela , mais vous avez fait le billet de deux mille écus. Il a depuis quatre jours obtenu contre vous une Sentence des Consuls ; & il ne



## COMEDIE.

293

seroit pas plaisant , que le jour de la nôce il vous fist  
toucher au Châtelet.

CLITANDRE.

Nous trouverons des expedients pour nous parer de  
cet inconvenient.

MERLIN.

Hé , quel expedient trouver ? Nous avons fait ar-  
gent de tout ; les revenus sont touchez d'avance ; la  
maison de la Ville est démeublée à faire pitié , nous  
avons abbatu les bois de la maison de Campagne ,  
sous pretexte d'avoir de la veuë : pour moy , je vous  
avouë que je suis à bout.

CLITANDRE.

Si mon Pere peut estre encore cinq ou six mois sans  
revenir , j'auray tout le temps de réparer par mon œ-  
conomie les premiers desordres de ma jeunesse.

MERLIN.

Affurément ; & Monsieur votre Pere , de son costé ,  
ne travaille-t'il pas à reboucher tous ces trous-là ?

CLITANDRE.

Sans doute.

MERLIN.

Il vaut mieux que vous fassiez toutes ces sottises-là  
de son vivant qu'après sa mort ; il ne seroit plus en  
état d'y remédier.

CLITANDRE.

Tu as raison , Merlin.

MERLIN.

Allez , Monsieur , vous n'avez pas tant de tort qu'on  
diroit bien ; Monsieur votre Pere fera un gros profit  
pendant son voyage , vous auez fait une grosse dé-  
pense pendant son absence : quand il reviendra , de  
quoy aura-t'il à se plaindre ? ce sera comme s'il n'avoit  
bougé de chez luy ; & au pis aller , ce sera luy qui aura  
eu tort de voyager.

CLITANDRE.

Que tu parles aujourd'huy de bon sens , mon pau-  
vre Merlin !



## 294 LE RETOUR IMPREVEU,

MERLIN.

Entre nous, ce n'est pas un grand genie que Monsieur votre Pere; je l'ay mené autrefois par le nez, comme vous sçavez; je luy fais accroire ce que je veux, & quand il reviendrait presentement, je me sens encore assez de vigueur pour vous tirer des affaires les plus épineuses. Allons, Monsieur, grand'chere & bon feu, le courage me revient, combien serez-vous à table aujourd'huy ?

CLITANDRE.

Cinq ou six.

MERLIN.

Et votre bon amy le Marquis, soy disant tel, qui vous aide à manger si genereusement votre bien, & qui n'est qu'un fat au bout du compte, y sera-t'il ?

CLITANDRE.

Il me l'a promis : mais voicy la charmante Lucile, & sa Cousine.



## SCENE V.

LUCILE, CYDALISE,  
CLITANDRE, MERLIN,  
LISETTE.

LUCILE.

Les démarches que vous me faites faire, Clitandre, ne peuvent estre justifiées que par le succès qu'elles vont avoir; & je serois entierement perduë dans le monde, si le mariage ne mettoit fin à toutes les parties de plaisir, où je me laisse engager tous les jours.

CLITANDRE.

Je n'ay jamais eu d'autres sentimens, belle Lucile,

& voila votre amie qui peut vous en rendre témoignage.

CYDALISE.

Je suis caution de la bonté de votre cœur, & vous touchez au moment de la justifier par vous-mesme ; mais moy qui n'entre pour rien dans l'aventure, & qui n'ay point en veüe de conclusion, quel personnage est-ce que je fais dans tout cecy, & que dira-t'on, je vous prie ?

MERLIN.

On dira qu'on se fait pendre par compagnie, & par compagnie il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouser ; mon Maître a tant d'amis, vous n'avez qu'à dire.

LISSETTE.

Prenez-en quelqu'un, Madame ; plus on est de fous, plus on rit : allons, déterminez-vous.

MERLIN.

Je me donne au diable, pendant que nous sommes en train, il me prend envie d'épouser Lisette aussi par compagnie, moy ; c'est une chose bien contagieuse que l'exemple.

CLITANDRE.

Je voudrois que le nôtre la pût engager à nous imiter, & j'ay un jeune homme de mes amis qui s'est broüillé depuis quelques jours avec sa famille.

MERLIN.

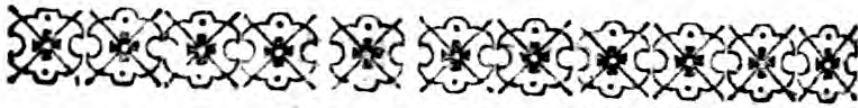
Voila le vray moyen de le racommoder. Le cœur vous en dit-il ?

CYDALISE.

Non, ces sortes d'alliances-là ne me plaisent point, je ne dépens de personne, je veux prendre un mary aussi indépendant que moy.

MERLIN.

C'est bien fait, il n'est rien tel que d'avoir tous deux la bride sur le cou. Mais voicy votre Marquis, qui vient au rendez-vous ; je vais voir si tout se prépare pour votre souper.



## SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE,  
LUCILE, CYDALISE,  
LISETTE.

LE MARQUIS.

Serviteur, mon amy. Ah, Mesdames, je suis ravi de vous voir; vous m'attendiez, c'est bien fait, je suis l'ame de vos parties, j'en conviens; le premier mobile de vos plaisirs, je le sçay; où en sommes-nous: le souper est-il prest: épouserons-nous? aurons-nous du vin abondamment? allons, de la gayeté, je ne me suis jamais senty de si belle humeur, & je vous défie de m'ennuyer.

CYDALISE.

En verité, Monsieur le Marquis, vous vous estes bien fait attendre.

LISETTE.

Cela seroit beau, qu'un Marquis fût le premier au rendez-vous! on croiroit qu'il n'auroit rien à faire.

LE MARQUIS.

Je vous assure, Mesdames, qu'à moins de voler, on ne peut pas faire plus de diligence; il n'y a pas en verité trois quarts-d'heure que je suis parti de Versailles. Vous connoissez ce cheval barbe, & cette jument arabe, que je mets ordinairement à ma chaise, il n'y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous de vitesse.

CLITANDRE.

Quelle affaire si pressée . . . . .

## LE MARQUIS.

Et un Postillon . . . . un Postillon qui n'est pas plus gros que le poing , & qui va comme le vent ; si nous n'avions pas , nous autres , de ces voitures volantes-là , nous manquerions la moitié de nos occasions.

## LUCILE.

Et depuis quand , Monsieur le Marquis , vous mêlez-vous d'aller à Versailles ? il me semble que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

## LE MARQUIS.

Hé bien , qu'est-ce , mon cher ? te voila au comble des plaisirs , tu vas nager dans les delices , tu sçais l'intérêt que je prens à tout ce qui te touche : quelle félicité , lorsque deux cœurs bien épris approchent au moment attendu . . . . là , qu'on se voit à la queue du roman. Sangaride , ce jour est un grand jour pour vous.

## CLITANDRE.

Je ressens mon bonheur dans toute son étendue. Mais dis moy , je te prie , as-tu passé , comme tu m'avois promis , chez ce Joüallier , pour ces diamans.

## LE MARQUIS.

Et vous , la belle Cousine , qu'est-ce ? le cœur ne vous en dit-il point ? il faut que l'exemple vous encourage : ne voulez-vous point , en vous mariant , payer vos dettes à l'amour & à la nature : fy , que cela est vilain , d'estre une grande inutile dans le monde !

## CYDALISE.

L'état de fille ne m'a point encore ennuyée.

## LE MARQUIS.

Ce sera quand il vous plaira au moins , que nous ferons quelque marché de cœur ensemble ; je suis fait pour les Dames , & les Dames sans vanité sont aussi faites pour moy ; je veux estre des-honoré , si je ne vous trouve fort à mon gré : je me sens mesme de la disposition à vous aimer un jour à l'adoration , à la fureur ; mais point de mariage au moins , point de mariage ; j'aime les amours sans consequence , vous

## 298 - LE RETOUR IMPREVEU,

m'entendez bien.

L I S E T T E.

Vrayment , ce discours-là est assez clair , il n'a pas besoin de commentaire. Quoy , Monsieur le Marquis . . . .

L E M A R Q U I S.

Il n'est pas connoissable depuis qu'il me hante , ce petit homme ; il est vray que je n'ay pas mon pareil pour débourgeoiser un enfant de famille , le mettre dans le monde , le pousser dans le jeu , luy donner le bon goût pour les habits , les meubles , les équipages. Je le mene un peu roide ; mais ces petits Messieurs-là ne sont-ils pas trop heureux , qu'on leur inspire les manieres de Cour , & qu'on leur apprenne à se ruiner en deux ou trois ans ?

L U C I L E.

Avez-vous bien des écoliers ?

L E M A R Q U I S.

A propos , où est Merlin , je ne le voy point icy ; c'est un joly garçon , j'en aime , je le trouve admirable pour faire une ressource , pour écarter les Creanciers , amadoïer des Usuriers , persuader des Marchands , démeubler une maison en un tour de main. Que ton Pere a eu de prevoyance , d'esprit , de jugement , de te laisser un gouverneur aussi sage , un œconome aussi entendu ! Ce coquin-là vaut vingt mille livres de rente comme un sôû à un enfant de famille.







SCENE VII.

MERLIN, LE MARQUIS,  
CLITANDRE.

MERLIN.

**M**essieurs & Mesdames , quand vous voudrez entrer , le souper est tout prest.

LE MARQUIS.

Ouy , c'est bien dit , ne perdons point de temps ; je vous disois bien que Merlin estoit un joly garçon : je me sens en disposition louable de bien boire du vin , vous allez voir si j'en tiens raisonnablement ; allons , Mesdames , qui m'aime me suive.

CLITANDRE.

Les momens sont trop chers aux Amans , n'en perdons aucun.



SCENE VIII.

MERLIN.

**V**oila , Dieu mercy , les affaires en bon train , nos amans sont en joye ; fasse le Ciel que cela dure long-temps ! Mais que vois-je ? voila , je croy , Jaquinet , le valet de notre bon-homme.





SCENE IX.

JAQUINET, MERLIN.

JAQUINET.

**A** La fin me voila. Hé, bon jour, Merlin, foyez le bien retrouvé ; comment te portes-tu ?

MERLIN.

Et vous, le mal revenu, Monsieur Jaquinet ; comment t'en va :

JAQUINET.

Tu vois, mon enfant, le mieux du monde ; à la fatigue près, nous avons fait un bon voyage.

MERLIN.

Comment, vous avez fait un bon voyage : tu n'es donc pas venu tout seul ?

JAQUINET.

La belle question ! vraiment non ; je suis arrivé avec mon Maître ; & pendant qu'il est allé avec le Carosse de voiture faire visiter à la Doüane quelques ballots de marchandise, il m'a fait prendre les devants pour venir dire à Monsieur son fils, qu'il est de retour en parfaite santé.

MERLIN.

Voila une nouvelle qui le rejoüira fort ! qu'allons-nous faire ?

JAQUINET.

Qu'as-tu ? il semble que tu ne me fais guere bonne mine, & tu ne me parois pas trop content de notre arrivée.

MERLIN.

Je n'esuis pas celuy qu'elle chagrinerà le plus, tout est perdu. Et dis-moy, le bon-homme a-t'il affaire pour long-temps à cette Doüane ?

JAQUINET.

Non , il fera icy dans un moment.

MERLIN.

Dans un moment ! où me fourerai-je?

JAQUINET.

Mais que diable as-tu donc ? parle.

MERLIN.

Je ne sçaurois. Ah ! le maudit vieillard ! Revenir si mal-à-propos , & ne pas avertir qu'il revient , encore ! cela est bien traître.

JAQUINET.

Te voila bien intrigué ; ce retour impreveu ne dérangeroit-il point un peu vos petites affaires ?

MERLIN.

Oh non , elles sont toutes dérangées , de par tous les diables.

JAQUINET.

Tant pis.

MERLIN.

Jaquinet , mon pauvre Jaquinet , aide moy un peu à sortir d'intrigue , je te prie.

JAQUINET.

Moy ! que veux-tu que je fasse ?

MERLIN.

Va te reposer , entre au logis , tu trouveras bonne compagnie ; ne t'effarouche point , on te fera boire de bon vin de Champagne.

JAQUINET.

Cela n'est pas bien difficile.

MERLIN.

Dis à mon Maître que son Pere est de retour ; mais qu'il ne s'embarasse point , je vais l'attendre icy , & tâcher de faire en-sorte que nous puissions. . . Je me donne au diable si je sçay comment m'y prendre ; dis-luy qu'il se tienne en repos , & toi commence par t'enyvrer , & tu t'iras coucher ; bon soir.

JAQUINET.

J'exécuteray tes ordres à merveille , ne te mets pas en peine.



## SCENE X.

MERLIN *seul.*

**A**llons, Merlin, de la vivacité, mon enfant, de la présence d'esprit. Cecy est violent : un Pere qui revient en impromptu d'un long voyage ; un fils dans la débauche ; sa maison en desordre, pleine de cuisiniers ; les apprêts d'une nôce prochaine ; il faut se tirer d'embaras pourtant. Ah ! le voicy, tenons-nous un peu à l'écart, & songeons d'abord aux moyens de l'empescher d'entrer chez luy.



## SCENE XI.

GERONTE, MERLIN.

GERONTE.

**E**Nfin après bien des travaux & des dangers, voila, grace au Ciel, mon voyage heureusement terminé ; je retrouve ma chere maison, & je croy que mon fils sera bien sensible au plaisir de me revoir en bonne santé.

MERLIN *à part.*

Nous le serions bien davantage à celuy de te sçavoir encore bien loin d'icy.

GERONTE.

Les enfans ont bien de l'obligation aux peres qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.

MERLIN.

Ouy, mais ils n'en ont gueres à ceux qui reviennent si mal-à-propos.

GERONTE.

Je ne veux pas differer davantage à rentrer chez moy, & à donner à mon fils le plaisir que luy doit causer mon retour : je croy que le pauvre garçon mourra de joye en me voyant.

MERLIN *à part.*

Je le tiens déjà plus que demi mort ; mais il faut l'aborder. (*haut*) Que vois-je ? juste Ciel ! suis-je bien éveillé ? est-ce un spectre ?

GERONTE.

Je croy, si je ne me trompe, que voila Merlin.

MERLIN.

Mais vrayment, c'est Monsieur Geronte luy-mesme, ou c'est le diable sous sa figure : serieusement parlant, seroit-ce vous, mon cher Maître ?

GERONTE.

Ouy c'est moy, Merlin, comment te portes-tu ?

MERLIN.

Vous voyez, Monsieur, fort à votre service, comme un serviteur fidele, gay, & gaillard, & toujours prest à vous obéir.

GERONTE.

Voila qui est bien ; entrons au logis.

MERLIN.

Nous ne vous attendions point, je vous assure, & vous estes tombé des nuës pour nous en verité.

GERONTE.

Non, je suis venu par le Carrosse de Bordeaux, où mon vaisseau est heureusement arrivé depuis quelques jours. . . mais nous serons aussi bien. . .

MERLIN.

Que vous vous portez bien ! quel visage ! quel embonpoint ! il faut que l'air du pais d'où vous venez soit merveilleux pour les gens de votre âge ; vous y deviez bien demeurer, Monsieur, pour votre santé & pour notre repos.

GERONTE.

Comment se porte mon fils ? a-t'il eu grand soin de

304 LE RETOUR IMPREVEU,  
mes affaires ? & mes deniers ont-ils bien profité entre  
ses mains ?

MERLIN.

Oh pour cela, je vous en répons, il s'en est servy d'une  
ne maniere... vous ne sçauriez comprendre comme  
ce jeune homme-là aime l'argent ; il a mis vos affaires  
dans un état dont vous serez étonné sur ma parole.

GERONTE.

Que tu me fais de plaisir , Merlin , de m'apprendre une  
si bonne nouvelle ! je trouveray donc une grosse somme  
d'argent qu'il aura amassée ?

MERLIN.

Point du tout , Monsieur.

GERONTE.

Comment , point du tout ?

MERLIN.

Et non , vous dis-je ; ce garçon-là est bien meilleur  
ménager que vous ne pensez , il suit vos traces , il fati-  
gue son argent à outrance , & si-tost qu'il a dix pisto-  
les , il les fait travailler jour & nuit.

GERONTE.

Voila ce que c'est de donner aux enfans de bonnes  
leçons , & de bons exemples à suivre ; je me meurs  
d'impatience de l'embrasser : allons , Merlin.

MERLIN.

Il n'est pas au logis , Monsieur ; & si vous estes si  
pressé de le voir ...





## SCENE XII.

M. ANDRE', GERONTE, MERLIN.

M. ANDRE'.

**B**on jour, Monsieur Merlin.

MERLIN.

Votre valet, Monsieur André, votre valet. Voila un coquin d'usurier qui prend bien son temps pour venir demander de l'argent !

M. ANDRE'.

Scavez-vous bien, Monsieur Merlin, que je suis las de venir tous les jours sans trouver votre Maître, & que s'il ne me paye aujourd'huy, je le feray coffrer demain, afin que vous le scachiez.

MERLIN.

Nous voila gastez.

GERONTE.

Quelle affaire avez-vous donc...

MERLIN.

Je vous l'expliqueray tantost, ne vous mettez pas en peine.

M. ANDRE'.

Une affaire de deux mille écus qui me sont dûs par son Maître, dont j'ay le billet, & en vertu d'iceluy une bonne Sentence par corps, que je vais faire mettre à execution.

GERONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Merlin ?

MERLIN.

C'est un maraut qui le feroit comme il le dit.



306 LE RETOUR IMPREVEU,

GERONTE.

Clitandre vous doit deux mille écus ?

M. ANDRÉ.

Ouy, justement, Clitandre, un enfant de famille, dont le pere est allé je ne sçay où, & qui sera bien surpris à son retour quand il apprendra la vie que son fils mene pendant son absence.

MERLIN.

Cela va mal.

M. ANDRÉ.

Autant que le fils est joieur, dépensier, & prodigue, autant le pere, à ce qu'on dit, est un vilain, un ladre, un fesse-mathieu.

GERONTE.

Que voulez-vous dire avec votre ladre, & votre fesse-mathieu ?

M. ANDRÉ.

Ce n'est pas de vous dont je veux parler, c'est du pere de Clitandre, qui est un sot, un imbecille.

GERONTE.

Merlin . . . . .

MERLIN.

Il vous dit vray ; Monsieur, Clitandre luy doit deux mille écus.

GERONTE.

Et tu dis qu'il a esté d'une si bonne conduite ?

MERLIN.

Ouy, Monsieur, c'est un effet de sa bonne conduite de devoir cet argent-là.

GERONTE.

Comment ? emprunter deux mille écus d'un usurier ; car je vois bien à la mine, que Monsieur est du métier.

M. ANDRÉ.

Ouy, Monsieur, & je vous croy aussi de la profession.

MERLIN.

Comme les honnestes gens se connoissent !

GERONTE.

Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite ?

MERLIN.

Paix , ne dites mot ; quand vous sçauvez le fond de cette affaire-là , vous serez charmé de Monsieur votre fils ; il a acheté une maison de dix mille écus.

GERONTE.

Une maison de dix mille écus ?

MERLIN.

Qui en vaut plus de quinze ; & comme il n'avoit que vingt-quatre mil francs d'argent comptant , pour ne pas manquer un si bon marché , il a emprunté les deux mille écus en question de l'honneste fripon que vous voyez : vous n'estes plus si fâché que vous estiez, je gage.

GERONTE.

Au contraire, je ne me sens pas de joye. Oh ça , Monsieur , ce Clitandre qui vous doit de l'argent est mon fils.

MERLIN.

Et Monsieur est son Pere , entendez-vous.

M. ANDRE'.

J'en ay bien de la joye.

GERONTE.

Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus , j'approuve l'employ que mon fils en a fait , revenez demain , c'est de l'argent comptant.

M. ANDRE'.

Soit , je suis votre valet.





SCENE XIII.

GERONTE , MERLIN.

GERONTE.

**E**T dis-moy un peu , dans quel endroit de la Ville mon fils a-t'il acheté cette maison ?

MERLIN.

Dans quel endroit ?

GERONTE.

Ouy , il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres : celuy-cy par exemple. . . .

MERLIN.

Mais vrayment , c'est aussi dans celuy-cy qu'il l'a achetée.

GERONTE.

Bon , tant mieux ; où cela ?

MERLIN.

Tenez , voyez-vous bien cette maison couverte d'ardoise , dont les fenestres sont reblanchies depuis peu ?

GERONTE.

Ouy , hé bien ?

MERLIN.

Ce n'est pas celle-là ; mais un peu plus loin à gauche , là . . . cette grande porte cochere qui est vis-à-vis de cette autre qui est vis-à-vis d'elle , là . . . . dans cette autre rue.

GERONTE.

Je ne sçauois voir cela d'icy.

MERLIN.

Ce n'est pas ma faute.

GERONTE.

Ne seroit-ce point la maison de Mad. Bertrand ?

MERLIN.

Justement, de Madame Bertrand, la voila, c'est une bonne acquisition, n'est-ce pas ?

GERONTE.

Ouy vrayment ; mais pourquoy cette femme-là vend-elle ses heritages ?

MERLIN.

On ne prévoit pas tout ce qui arrive : il luy est survenu un grand malheur, elle est devenuë folle.

GERONTE.

Elle est devenuë folle.

MERLIN.

Ouy, Monsieur, sa famille l'a fait interdire ; & son fils, qui est un dissipateur, a donné sa maison pour moitié de ce qu'elle vaut. Je m'embourbe icy de plus en plus.

GERONTE.

Mais elle n'avoit point de fils quand je suis party.

MERLIN.

Elle n'en avoit point ?

GERONTE.

Non assurément.

MERLIN.

Il faut donc que ce soit sa fille.

GERONTE.

Je suis fâché de son accident ; mais je m'amuse icy trop long-temps, fais-moy ouvrir la porte.

MERLIN.

Ouf, nous voila dans la crise.

GERONTE.

Te voila bien consterné : seroit-il arrivé quelqu'accident à mon fils ?

MERLIN.

Non, Monsieur.

GERONTE.

M'auroit-on volé pendant mon absence ?

310 LE RETOUR IMPREVEU,

MERLIN.

Pas tout à fait . . . . que luy diray je ?

GERONTE.

Explique-toy donc , parle.

MERLIN.

J'ay peine à retenir mes larmes ; n'entrez pas, Monsieur ; votre maison , cette chere maison que vous aimiez tant , depuis six mois . . . .

GERONTE.

Hé bien , ma maison depuis six mois . . . .

MERLIN.

Le diable s'en est emparé , Monsieur , il nous a fallu déloger à my-terme.

GERONTE.

Le diable s'est emparé de ma maison ?

MERLIN.

Ouy , Monsieur , il y revient des lutins si lutinants . . . c'est ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maison ; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.

GERONTE.

Tu te moques de moy , cela n'est pas croyable.

MERLIN.

Il n'y a sorte de niches qu'ils ne m'ayent faite : tantost ils me chatoüilloient la plante des pieds , tantost ils me faisoient la barbe avec un fer chaud , & toutes les nuits regulierement ils me donnoient des camoufflets qui puoient le souphre.

GERONTE.

Mais encore une fois , je croy que tu te moques de moy .

MERLIN.

Point du tout , Monsieur ; qu'est ce qu'il m'en reviendrait ? nous avons vû là dessus les meilleurs devineresses de Paris , la du Vergé même ; il n'y a pas moyen de les faire déguerpir : ce diable-là est furieusement tenace , c'est celuy qui possede ordinairement les femmes , quand elles ont le diable au corps.

GERONTE.

Une frayeur soudaine commence à me saisir. Et dis-moy, je te prie, n'ont-ils point esté dans ma cave?

MERLIN.

Helas ! Monsieur, ils ont fouragé par tout.

GERONTE.

Ah ! je suis perdu ; j'ay caché en terre un sac de cuir où il y a vingt mille francs.

MERLIN.

Vingt mille francs ! quoy, Monsieur, ily a vingt mille francs dans votre maison ?

GERONTE.

Tout autant, mon pauvre Merlin.

MERLIN.

Ah ! voila ce que c'est, les diables cherchent les trésors, comme vous sçavez ; & en quel endroit ?

GERONTE.

Dans la cave.

MERLIN.

Dans la cave, justement, c'est là où ils font leur sabath : ah ! si nous l'avions sçû plutôt ! Et de quel costé, s'il vous plaist ?

GERONTE.

A gauche en entrant, sous une grande pierre noire qui est à costé de la porte.

MERLIN.

Sous une grande pierre noire vingt mille francs ? vous deviez bien nous en avertir, vous nous eussiez épargné bien de l'embaras : c'est à gauche en entrant dites-vous ?

GERONTE.

Ouy, l'endroit n'est pas difficile à trouver.

MERLIN.

Je le trouveray bien ; mais sçavez-vous bien, Monsieur, que vous jouiez là à nous faire tordre le cou ? Et toute la somme est-elle en or ?

GERONTE.

Toute en loüis vieux.



312 LE RETOUR IMPREVEU,

MERLIN.

Bon , elle en sera plus aisée à emporter ; oh ça , Monsieur , puisque nous sçavons la cause du mal , il ne sera pas difficile d'y remédier , je croy que nous en viendrons à bout , laissez-moy faire.

GERONTE.

J'ay peine à me persuader tout ce que tu me dis ; cependant on fait tant de contes sur ces matieres-là , que je ne sçay qu'en croire : je m'en vais au devant de mes hardes , & je reviens sur mes pas pour voir ce qu'il faut faire en cette occasion. Qu'il y a de traverses dans la vie ! on ne sçauroit avoir un peu de bien , que les hommes ov le diable ne cherchent à vous l'attraper.

MERLIN.

Le diable n'aura pas celuy-cy.



SCENE XIV.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

AH ! mon pauvre Merlin , est-il vray que le pere de ton Maistre est arrivé ?

MERLIN.

Cela n'est que trop vray ; mais pour nous en consoler , j'ay trouvé un tresor.

LISETTE.

Un tresor.

MERLIN.

Il y a dans la cave en entrant à gauche sous une grande pierre noire , un sac de cuir qui contient vingt mille francs.

LISETTE

L I S E T T E.

Vingt mille francs ?

M E R L I N.

Ouy , mon enfant , je te diray cela plus amplement ;  
cours au sac , au sac , c'est le plus pressé.

L I S E T T E

Mais si . . . .

M E R L I N.

Que le diable t'emporte avec tes si & tes mais :  
j'entens Monsieur Geronte qui revient sur ses pas ,  
sauve-toy au plus viste , au sac , au sac ; nous voila dans  
un joly petit embarras , & vogue la galere.



## S C E N E X V.

G E R O N T E , M E R L I N.

G E R O N T E.

J E n'ay pas tardé , comme tu vois , j'ay trouvé mes  
gens à deux pas d'icy , & je les ay fait demeurer ;  
parce qu'il m'est venu en pensée de mettre mes balots  
dans cette maison que mon fils a achetée.

M E R L I N.

Nouvel embarras !

G E R O N T E.

Je ne la remets pas bien , vien-t'en m'y conduire toy-  
mesme.

M E R L I N.

Je le veux bien , Monsieur ; mais . . .

G E R O N T E.

Quoy , mais ?

M E R L I N.

Le diable ne s'est pas emparé de celle-là ; mais  
Madame Bertrand y loge encore.

314 LE RETOUR IMPREVEU,  
GERONTE.

Elle y loge encore ?

MERLIN.

Ouy vrayment , on est convenu qu'elle acheveroit le terme , & comme elle a l'esprit foible , elle se met dans une fureur épouvantable quand on luy parle de la vente de cette maison , c'est-là sa plus grande folie , voyez-vous.

GERONTE.

Je luy en parleray d'une maniere qui ne luy fera pas de peine : allons , vien.

MERLIN.

Oh pour le coup , tout est perdu.

GERONTE.

Tu me fais perdre patience ; je veux absolument luy parler , te dis-je.

MERLIN.

Hé bien , Monsieur , parlez-luy donc , la voila qui vient heureusement ; mais souvenez-vous toujours qu'elle est folle.



SCENE XVI.

GERONTE , Mad. BERTRAND,  
MERLIN.

Mad. BERTRAND.

Comment , voila Monsieur Geronte de retour , je pense.

MERLIN.

Ouy , Madame , c'est luy-même ; mais il est revenu fou , son vaisseau a pery , il a bû de l'eau salée un peu plus que de raison , cela luy a tourné la cervelle.

Mad. BERTRAND.

Quel dommage ! le pauvre homme !

MERLIN.

S'il s'avise de vous accoster par hazard , ne prenez pas garde à ce qu'il vous dira , nous allons le faire enfermer. ( à Geronte. ) Si vous luy parlez , ayez un peu d'égard à sa foiblesse , songez qu'elle a le timbre un-peu fessé.

GERONTE.

Laisse-moy faire.

Mad. BERTRAND.

Il a quelque chose d'égaré dans la veuë.

GERONTE.

Comme sa phisionomie est changée ! elle a les yeux hagards.

Mad. BERTRAND.

Hé bien , qu'est-ce , Monsieur Geronte , vous voila donc de retour en ce pays cy ?

GERONTE.

Prest à vous rendre mes petits services.

Mad. BERTRAND.

J'ay bien du chagrin en verité du malheur qui vous est arrivé.

GERONTE.

Il faut prendre patience ; on dit qu'il revient des esprits dans ma maison , il faudra bien qu'ils en délogent quand ils seront las d'y demeurer.

Mad. BERTRAND.

Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire , cela redoubleroit son mal.

GERONTE.

Je voudrois bien , Madame Bertrand , mettre dans votre maison quelques ballots que j'ay rapportés de mon voyage.

Mad BERTRAND.

Il ne se souvient pas que son vaisseau a pery , quelle pitié ! je suis à votre service , & ma maison est plus à vous qu'à moy-même.

316 LE RETOUR IMPREVEU,

GERONTE.

Ah ! Madame , je ne prétens point abuser de l'état vous estes. Mais vraiment , Merlin , cette femme-là n'est pas si folle que tu disois.

MERLIN.

Elle a quelquefois de bons momens ; mais cela ne dure pas.

GERONTE.

Dites-moy , Madame Bertrand , estes-vous toujours aussi sage , aussi raisonnable qu'à present ?

Mad. BERTRAND.

Je ne pense pas , Monsieur Geronte , qu'on m'ait jamais veuë autrement.

GERONTE.

Mais si cela est , votre famille n'a point esté en droit de vous faire interdire.

Mad. BERTRAND.

De me faire interdire, moy ! de me faire interdire !

GERONTE.

Elle ne connoist pas son mal.

Mad. BERTRAND.

Mais si vous n'estes pas ordinairement plus fou qu'à present , je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer.

GERONTE.

Me faire enfermer ! voila la machine qui se detraque ; ça ça , changeons de propos : hé bien qu'est-ce , Madame Bertrand , estes-vous fâchée qu'on ait vendu votre maison ?

Mad. BERTRAND.

On a vendu ma maison ?

GERONTE.

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre , & que nous profitions du bon marché.

Mad. BERTRAND.

Mon pauvre Monsieur Geronte , ma maison n'est point vendue , & elle n'est point à vendre.



GERONTE.

Là, là, ne vous chagrinez point, je prétens que vous y ayez toujours votre appartement comme si elle étoit à vous, & que vous fussiez dans votre bon sens.

Mad. BERTRAND.

Qu'est-ce-à-dire, comme si j'estois dans mon bon sens ? allez, vous ctes un vieux fou, un vieux fou à qui il ne faut point d'autre habitation que les petites maisons ; les petites maisons, mon amy.

MERLIN.

Estes-vous sage, de vous emporter contre un extravagant ?

GERONTE.

Oh parbleu, puisque vous le prenez sur ce ton-là ; vous sortirez de la maison, elle m'appartient, & j'y feray mettre mes ballots malgré vous : mais voyez cette vieille folle !

MERLIN.

A quoy pensez-vous de vous mettre en colere contre une femme qui a perdu l'esprit ?

Mad. BERTRAND.

Vous n'avez qu'à y venir, je vais vous y attendre : hom, l'extravagant ! Hâtez-vous de le faire enfermer, il devient furieux, je vous en avertis.

MERLIN.

Je ne sçai pas comment je me tirerai de cette affaire.

## SCENE XVII.

LE MARQUIS yvre, GERONTE,  
MERLIN.

LE MARQUIS yvre.

**Q**ue veut donc dire tout ce tintamare-là ? vient-on, s'il vous plaist, faire tapage à la porte d'un honneste homme, & scandaliser toute une populace ?

GERONTE.

Merlin, qu'est-ce que cela veut dire ?



318 LE RETOUR IMPREVEU,  
MERLIN.

Les diables de chez vous sont un peu yvrognes , ils se plaisent dans la cave.

GERONTE.

Il y a icy quelque fourberie , je ne donne point là-dedans.

LE MARQUIS.

Il nous est revenu que le Maître de ce logis vient d'arriver d'un long voyage ; seroit-ce vous par aventure ?

GERONTE

Ouy , Monsieur , c'est moy-même.

LE MARQUIS.

Je vous en félicite : c'est quelque chose de beau que les voyages , & cela façonne bien un jeune homme : il faut sçavoir comme Monsieur votre fils s'est façonné pendant le vôtre ; les jolies manieres . . . ce garçon-là est bien genereux , il ne vous ressemble pas , vous estes un vilain , vous.

GERONTE.

Monsieur , Monsieur . . .

MERLIN.

Ces lutins-là sont d'une insolence . . .

GERONTE.

Tu es un fripon.

LE MARQUIS.

Nous avons eu bien du chagrin , bien du soucy , bien de la tribulation de votre retour , je veux dire de votre absence ; votre fils en a pensé mourir de douleur en verité , il a pris toutes les choses de la vie en dégoust , il s'est défait de toutes les vanités qui pouvoient l'attacher à la terre : richesses , meubles , ajustemens ; ce garçon-là vous aime , cela n'est pas croyable.

MERLIN.

Il seroit mort , je croy , de chagrin pendant votre absence sans cet honneste Monsieur-là.

GERONTE.

Hé que venez-vous de faire chez moy , Monsieur , s'il vous plaist ?

LE MARQUIS.

Ne le voyez-vous pas bien sans que je vous le dise ? j'y viens de boire du bon vin de Champagne , & en fort bonne compagnie ; votre fils est encore à table, qui se console de votre absence du mieux qu'il est possible.

GERONTE.

Le fripon me ruine , il faut aller . . .

LE MARQUIS.

Alte-là , s'il vous plaist , je ne souffriray pas que vous entriez là-dedans.

GERONTE.

Je n'entreray pas dans ma maison ?

LE MARQUIS.

Non , les lieux ne sont pas disposés pour vous recevoir.

GERONTE.

Qu'est-ce-à-dire ?

LE MARQUIS.

Il seroit beau , vrayment , qu'au retour d'un voyage , après une si longue absence , un fils qui sçait vivre , & que j'ay façonné , eût l'impolitesse de recevoir son très cher & honoré père dans une maison où il n'y a que les quatre murailles ?

GERONTE.

Que les quatre murailles ! Et ma belle tapisserie , qui me coustoit près de deux mille écus , qu'est-elle devenue ?

LE MARQUIS.

Nous en avons eu dix-huit cent livres , c'est bien vendre.

GERONTE.

Comment bien vendre , une tenture comme celle-là

LE MARQUIS.

Fy , le sujet estoit lugubre , elle representoit la brulure de Troye , il y avoit là-dedans un grand vilain Cheval de bois , qui n'avoit ny bouchè ny éperons ; nous en avons fait un amy.

320 LE RETOUR IMPREVEU,  
GERONTE.

Ah pendard !

LE MARQUIS.

N'aviez-vous pas aussi deux grands tableaux qui representoient quelque chose ?

GERONTE.

Ouy , vrayment , ce sont deux originaux d'un fameux Maistre , qui representent l'enlevement des Sabines.

LE MARQUIS.

Justement , nous nous en sommes aussi défaits , mais par délicatesse de conscience.

GERONTE.

Par délicatesse de conscience ?

LE MARQUIS.

Un homme sage , vertueux , religieux comme Monsieur Geronte : ah ! il y avoit là une immodeste Sabine , décolletée , qui . . . fy , ces nudités-là sont scandaleuses pour la jeunesse.



SCENE XVIII.

Mad. BERTRAND , GERONTE,  
LE MARQUIS , MERLIN.

Mad. BERTRAND.

AH vrayment , je viens d'apprendre de jolies choses , Monsieur Geronte ; & votre fils , à ce qu'on dit , engage ma nièce dans de belles affaires.

GERONTE.

Je ne sçay ce que c'est que votre niece , mais mon fils est un coquin , Madame Bertrand.

MERLIN.

Ouy , un débauché , qui m'a donné de mauvais conseils , & qui est cause . . .

LE MARQUIS.

Ne nous plaignons point les uns des autres , & ne

parlons point mal des absens , il ne faut point condamner les personnes sans les entendre ; un peu d'attention , Monsieur Geronte. Il est constant que si ... vous prenez les choses du bon costé . . . quand vous serez content , tout le monde le sera . . d'ailleurs comme dans tout cecy , il n'y a pas de votre faute , vous n'avez qu'à ne point faire de bruit , on n'aura pas le mot à vous dire.

GERONTE.

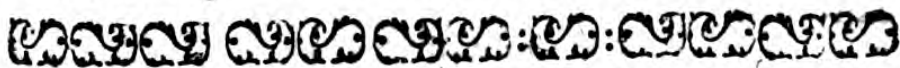
Allez au diable , avec votre galimathias ; mais que vois-je ! mon sac & mes vingt-mille francs qu'on emporte.

Mad. BERTRAND.

C'est cette coquine de Lisette & maniece.

GERONTE.

Et mon fripon de fils : ah ! miserable !



SCENE DERNIERE.

Mad. BERTRAND , GERONTE,  
LE MARQUIS , CLITANDRE,  
MERLIN.

CLITANDRE.

IL ne faut pas , mon Pere , abuser plus long-temps de votre credulité : tout cecy est un effet du zele & de l'imagination de Merlin pour vous empêcher d'entrer chez vous , où j'estois avec Lucile dans le dessein de l'épouser ; je vous demande pardon de ma conduite passée , consentez à ce mariage , je vous prie , on vous rendra votre argent , & je promets que vous serez content de moy dans la suite.

GERONTE à Merlin.

Ah ! pendard , tu te moquois de moy ?

MERLIN.

Cela est vray , Monsieur.

## 322 LE RETOUR IMPREVEU.

Mad. B E R T R A N D.

Lucile est ma niece, & si votre fils l'épouse, je luy  
donneray un mariage dont vous serez content.

G E R O N T E.

Pouvez-vous donner quelque chose ? & n'estes-vous  
pas interdite ?

M E R L I N.

Elle ne l'est que de ma façon.

G E R O N T E.

Quoy ? la maison ...

M E R L I N.

Tout cela part de là.

G E R O N T E.

Ah malheureux ! mais ... qu'on me rende mon  
argent , je me sens assez d'humeur à consentir à ce  
que vous voulez ; c'est le moyen de vous empêcher de  
faire pis.

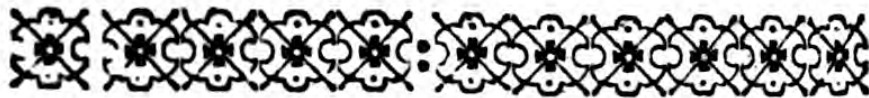
L E M A R Q U I S.

C'est bien dit, cela me plaist, touchez-là, Mon-  
sieur Geronte, vous estes un brave homme, je veux  
boire avec vous : allons nous remettre à table ; cela  
est heureux que vous soyez venu tout-à-propos pour  
estre de la nôce.

F I N.

ATTENDEZ-MOY  
SOUS L'ORME,  
*COMEDIE.*





## ACTEURS.

**DORANTE**, Officier reformé, revenant de sa garnison, qui devient amoureux d'Agathe.

**AGATHE**, Fille d'un Fermier, amoureuse de Dorante

**PASQUIN**, Valet de Dorante.

**LISETTE**, Amie d'Agathe.

**COLIN**, jeune Fermier, accordé avec Agathe.

Plusieurs Bergers & Bergeres qui estoient priez pour la Nôce de Colin & d'Agathe.

*La Scene est dans un Village de Poitou,  
sous l'Orme.*

Handwritten text, possibly a date or reference number, located in the upper left corner of the page.





*Atendez moi sous l'orme.*



ATTENDEZ-MOY  
SOUS L'ORME  
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

**P**

OUR m'expliquer en termes plus clairs, j'ay avancé la depeuse du voyage depuis notre Garnison jusqu'à ce Village-cy, nous y avons déjà séjourné quinze jours sur mes crochets; je vous prie que nous comptions ensemble, & je vous demande mon congé.

DORANTE.

O passembleu, tu prens bien ton temps!

PASQUIN.

Hé, puis-je le mieux prendre, Monsieur? Vous venez d'estre reformé, il faut bien que vous reformiez votre train.

DORANTE.

Pasquin, quitter le service d'un Officier, c'est se brouïller avec la fortune.

## 326 ATTENDEZ-MOY

PASQUIN.

Ma foy, Monsieur, je me suis broüillé avec elle dès le jour que je suis entré chez vous : mais, Dieu mercy, je suis au dessus de la fortune ; Je veux me tirer du monde.

DORANTE.

Le fat ! ô le fat !

PASQUIN.

Ouy, Monsieur, j'ay fait depuis peu des reflexions morales sur la vanité des plaisirs mondains : je suis las d'estre bien battu & mal nourry ; je suis las de passer la nuit à la porte d'un Lansquenet, & le jour à vous détourner des Grisettes. Je suis las enfin d'avoir de la condescendance pour vos débauches, & de m'enyvrer au buffet, pendant que vous vous enyvrez à table. Il faut faire une fin, Monsieur. Je vay me rendre mary d'une certaine Lisette, qui est le Bel-Esprit de ce Village-cy. Les plus jolies filles de Poitou la consultent comme un oracle, parce qu'elle a fait ses études sous une Coquette de Paris ; c'est là où elle est devenue amoureuse de moy.

DORANTE.

Hé, je n'ay point encore trouvé en mon chemin cette Lisette si aimable, j'en sçais mauvais gré à mon étoilé.

PASQUIN.

Ce n'est pas votre étoile, Monsieur, c'est moy qui ay pris soin de vous cacher Lisette ; je l'ay trouvée trop jolie, pour vous la faire connoistre. Mais cette digression vous fait oublier qu'il s'agit entre vous & moy d'une petite regle d'Arithmetique. Il y a huit ans que je vous sers. A vingt-cinq écus de gages, Somme totale six cens livres ; sur quoy j'ay receu quelques coups de canne, coups de pied au cul ; partant reste toujours six cens livres, que je vous prie de me donner presentement.

DORANTE.

Quoy ? J'ay eu la patience de garder huit ans un coquin comme roy ?

P A S Q U I N.

Tout autant, Monsieur.

D O R A N T E.

Un maraut ?

P A S Q U I N.

Ouy, Monsieur.

D O R A N T E.

Huit ans, un Valet à pendre ?

P A S Q U I N.

Ah !

D O R A N T E.

A noyer, à écraser ?

P A S Q U I N.

Il y a du malheur à mon affaire. Vous avez esté jusqu'à present tres-content de mon service, & vous cessez de l'estre dans le moment que je vous demande mes gages.

D O R A N T E *se radoucissant.*

Pasquin, ce n'est pas d'aujourd'huy que je suis la dupe de ma bonté. Va, mon cher, je veux bien encore ne te point chasser de chez moy.

P A S Q U I N.

Vrayment, Monsieur, ce n'est pas vous qui me chassez, c'est moy qui vous demande mon congé, & les six cens livres.

D O R A N T E,

Non, mon cœur, tu ne me quitteras point. Tu ne sçais ce qu'il te faut. La vie champêtre ne convient point à un intrigant, un fourbe.

P A S Q U I N.

Je sçais bien que j'ay tous les talens pour faire fortune à la Ville; mais je borne mon ambition à Lissette, à qui j'apporte en mariage les six cens livres, dont je vay vous donner quittance.

*Pasquin tire de sa poche du papier.*

D O R A N T E *luy arrestant la main.*

Peste soit du faquin ! tu n'as que tes affaires en tête.



328 **A T T E N D E Z - M O Y**

Parlons un peu des miennes. J'épouse demain la petite Fermière Agathe. J'ay si bien fait par mon manège, que le pere est à present aussi amoureux de moy que sa fille. Elle a dix mille écus, Pasquin.

**P A S Q U I N.**

Vous n'avez que vos affaires en teste, reparlons un peu des miennes.

**D O R A N T E.**

Agathe m'attend chez elle à quatre heures, & avant que d'y aller, j'ay à regler certaines choses avec le Notaire.

**P A S Q U I N**

Monsieur, il n'y a que deux mots à mon affaire.

**D O R A N T E.**

Le Notaire m'attend, Pasquin.

**P A S Q U I N.**

Mon congé, & mes gages?

**D O R A N T E.**

Oh, puisque tu veux absolument que nous finissions d'affaire ensemble...

**P A S Q U I N.**

Si ce n'estoit pas pour une occasion aussi pressante...

**D O R A N T E.**

Il faut faire un effort. . . .

**P A S Q U I N.**

Je ne vous importunerois pas.

**D O R A N T E.**

Quelque peine que cela me fasse. . . .

**P A S Q U I N.**

Voicy la quittance

**D O R A N T E** *prenant la quittance.*

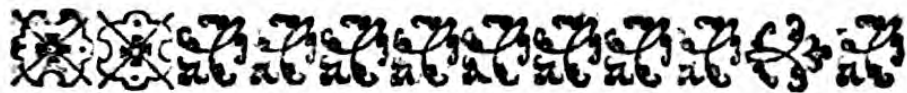
Va, je te donne ton congé.

**P A S Q U I N.**

Et mes gages, Monsieur?

**D O R A N T E.**

Tu m'attendris, Pasquin, je ne veux pas te voir davantage.



SCENE II.

PASQUIN *seul.*

**L**E scelerat ! Je n'ay plus rien à ménager avec cet homme-là. Lisette me sollicite de rompre son mariage avec Agathe : Allons voir ce qui en sera.



SCENE III.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

**H**A, te voila !

LISETTE.

Il y a une heure que je te cherche. Es-tu d'accord avec ton Maistre ?

PASQUIN.

Peu s'en faut. Il ne s'agissoit entre luy & moy que de deux articles. Je luy demandois mon congé & mes gages, il a partagé le differend par moitié, il m'a donné mon congé, & me retient mes gages.

LISETTE.

Et tu gardes des mesures avec cet homme là ? Te feras-tu encore tirer l'oreille pour m'aider à rompre son mariage en faveur de mon pauvre frere Colin, à qui Agathe estoit promise ? Il ne tient qu'à toy de rendre la joye à tout le Village. C'en'étoit que festes,

330 **A T T E N D E Z - M O Y**

danfes & chansons préparées pour les noces de Colin & d'Agathe ; & depuis que ton Officier reformé est venu nous enlever le cœur de cette jolie Fermiere, toute notre galantetie Poitevine est en deüil.

**P A S Q U I N.**

Je ne manque pas de bonne volonté, mais je confidere . . .

**L I S E T T E.**

Et moy, je ne confidere plus rien. Je suis bien forte de prier quand j'ay droit de commander. Colin est mon frere, & s'il n'épouse point Agathe par ton moyen, Lisette n'époufera point Pasquin.

**P A S Q U I N.**

Ouais! tu me mets bien librement le marché à la main.

**L I S E T T E.**

C'est que je ne suis pas comme la plûpart de celles qui font de pareils marchez, je ne t'ay point donné d'arrhes, & je rompray si . . .

**P A S Q U I N.**

Doucement. Ça que faut-il donc faire pour ce petit frere Colin? As-tu pris des mesures avec luy?

**L I S E T T E.**

Des mesures avec Colin? Bon! c'est un jeune Amant à la franquette, qui n'est capable que de se tremousser à contre-temps. Il va, il vient, il pietine, il peste contre son infidelle, & toujours quelque raisonnement d'enfant qu'il veut qu'on écoute; enfin, c'est un petit obstiné que j'ay esté contrainte d'enfermer, afin qu'il me laissât en paix travailler à ses affaires. Je croy que le voila encore.





S C E N E IV.

COLIN, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

**Q** Uoy , petit lutin , tu seras toujours sur mes talons ?

COLIN.

J'ay sauté par la fenestre de la salle où tu m'avois enfermé , pour te venir dire que tout le tripotage de veuve que tu veux faire pour attraper ce Dorante , par cy , par là , tantia que tout ça ne vaut rien.

LISETTE.

Mort de ma vie , si tu ..

PASQUIN.

Laisse opiner Colin , il me paroist homme de teste.

COLIN.

Assurément. J'ay trouvé un secret pour qu'Agathe me r'aime ; & j'ay commencé à imaginer ...

LISETTE.

Et va-t'en achever d'imaginer , laisse-moy ex-cuter.

COLIN.

⊙ , y faut que ce soit moy qui ...

LISETTE.

O , ce ne sera pas toy qui ..

COLIN

Je te dis que ...

LISETTE.

Je te dis que tu te taises.

332 ATTENDEZ - MOY

COLIN.

O, c'est moy qui suis l'amoureux, une fois, je veux parler tout mon sou.

LISETTE.

O, le petit mutin d'amoureux!

COLIN.

Tenez, si Pasquin me dit que je n'ay pas pu d'esprit que toy pour ce qui est d'Agathe, le veux bien m'en retourner dans la salle.

LISETTE.

Ecoutons à cette condition.

COLIN.

C'est que j'ay eune ruse pour faire venir Agathe dans eun endroit où je vous cacheray tous deux.

PASQUIN.

Fort bien!

COLIN.

Et pi, quand a fera là, je luy diray : ça, gn'a personne qui nous écoute, n'esti pas vray, Agathe, qu'ou m'avez dit cent fois qu'ou m'aimiez? A dira, Oüy, Colin; car ça est vray. N'esti pas vray, si rediray-je, que quand vous me dites ça, je dis moy que les paroles estoient belle & bonne, mais que ça ne tien guere, à moins qui n'y ait quelque chose là qui signifie qu'ou n'oseriez pu prendre d'autre mary que moy. Agathe dira : Oüy, Colin. N'est-il pas vray, ce ly feray-je encore, qu'un certain jour que l'épingle de votre colet étoit défaite, je le soulevi tout doucement, tout doucement.

LISETTE.

O, va donc plus viste, j'aime l'expedition.

PASQUIN.

Ce recit promet beaucoup au moins; & nous serons cachez pour entendre tout cela?

COLIN.

Affurément. Je ne barguigneray point à luy faire tout dire; car si a m'épouse, l'épousaille couvre tout, & si non, je suis bien aise qu'on sçache que la recolle

S O U S L' O R M E, 333

appartient à sti qui a défriché la terre. O donc , je diray à Agathe : N'esti pas vray , quand j'eu entr'ouvar votre colet , que je pris dessous un papier dans votre sein , & que sur ce papier vous m'aviez fagotté en las d'amour votre nom parmy le mien , pour montrer ce que je devions estre l'un à l'autre.

P A S Q U I N.

Et a dira , Ouy , Colin.

C O L I N.

O , a dira peut-estre que c'est qu'a dormoit : mais je sçay bien qu'a ne faisoit que semblant , car a se réveillit tout juste quand . . .

L I S E T T E.

Hé bien enfin , quand elle aura tout dit ...

C O L I N.

Vous sortirez tous deux de votre cache , & vous luy direz : Agathe , faut qu'ou vous mariez rien qu'avec Colin tout seul , ou nous allons dire par-tout qu'ous ayez deux hommes à la fois. O , a ne voudra pas.

L I S E T T E.

O que si , a voudra. Les femmes en font gloire.

C O L I N.

Faire gloire d'aimer un autre que sti avec qui on se marie ? Non , gnia point de femme comme ça dans tout le monde.

P A S Q U I N.

Colin n'a pas voyagé. Ça , je juge que M. Colin imagine mieux que nous , mais nous executerons mieux que Colin. Partant , condamné à retourner dans la salle , jusqu'à ce que nous ayons besoind e luy.

C O L I N.

O ! ne vla-t-il pas , qu'il dit comme Lisette , à cause que . . . hé là là.

L I S E T T E.

O va donc , ou je ne me meste plus de tes affaires.

C O L I N.

J'y vas , mais j'enrage.



L I S E T T E *le poussant.*

Hé, va donc.



## S C E N E V.

L I S E T T E , P A S Q U I N .

L I S E T T E .

O H , nous voila délivrez de luy- C a , il s'agit de guerir Agathe de l'entesteiment où elle est pour ton Maistre.

P A S Q U I N .

Hon, quand l'amour s'est une fois emparé d'un cœur aussi simple que celui d'Agathe, il est difficile de l'en chasser; il se trouve mieux logé là que chez une Coquette.

L I S E T T E .

J'avouë que les grands airs de ton Maistre ont saisi la superficie de son imagination; mais le fond du cœur est encore pour Colin. Finissons. Il faut empêcher Agathe de sortir de chez elle, afin qu'elle ne vienne point rompre ces mesures que nous avons prises. Comment nous y prendrons-nous?

P A S Q U I N .

Hon. Attendez, nous luy avons fait venir des habits de Paris. Si j'allois luy dire que mon Maistre veut qu'elle les mette, la coëffure seule suffit pour amuser une femme toute la journée.

L I S E T T E .

La voicy qui vient, songe à la renvoyer chez elle.





SCENE VI.

AGATHE, LISETTE, PASQUIN.

AGATHE.

O U est donc ton Maistre , Pasquin ? Il y a deux heures que je l'attends chez moy.

PASQUIN.

Vous vous trompez , Madame , mon Maistre est trop amoureux pour vous faire attendre.

LISETTE.

Je vous avois bien dit que ses empressemens ne dureroient pas.

AGATHE.

O , c'est tout le contraire , Lisette. Dorante doit estre aujourd'huy amoureux de moy à la folie , car il m'a promis que son amour augmenteroit tous les jours , & il m'aimoit déjà bien hier.

LISETTE.

En une nuit il arrive de grandes révolutions dans le cœur d'un François.

PASQUIN.

Ouy , sur la fin de ce siecle-cy les amans & les saisons se sont bien déréglez ; le chaud & le froid n'y dominent plus que par caprice.

LISETTE.

Oh , en Poitou nous avons une regle certaine ; c'est que le jour des nôces le Thermometre de la tendresse est à son plus haut degré , mais le lendemain il descend bien bas.

AGATHE.

Vous voulez me persuader tous deux que Dorante

336 ATTENDEZ - MOY

sera inconstant : mais il faudroit que je fusse folle pour craindre qu'il change. Quoy ? quand Colin me disoit tout simplement qu'il me seroit fidelle , je le croyois , & je ne croiois pas Dorante qui est Gentilhomme , & qui fait des sermens horribles qu'il m'aimera toujours ?

PASQUIN.

En amour les sermens d'un Courtisan ne prouvent rien , c'est le langage du pays.

LISETTE.

Si vous vouliez m'écouter une fois en votre vie , je vous ferois voir que Dorante . . .

AGATHE.

Parlons d'autre chose , Lisette.

PASQUIN.

Elle a raison : parlons des beaux habits que mon Maître vous a fait venir.

AGATHE.

Ah , Pasquin , j'en suis charmée.

PASQUIN.

A propos , mon Maître vouloit vous voir aujourd'huy parée.

AGATHE.

Je voudrois bien l'estre aussi , mais je ne sçay pas lequel je dois mettre des deux habits. Dis-moy , Pasquin , lequel aimera-t'il mieux de \* l'innocente ou de la gourgandine ?

PASQUIN.

La gourgandine a toujours esté du goust de mon Maître.

AGATHE.

Il faut que les femmes de Paris ayent bien de l'esprit , pour inventer de si jolis noms !

PASQUIN.

Malepeste , leur imagination travaille beaucoup.

Elles

\* Deux noms d'habits à la mode,

S O U S L' O R M E. 337

Elles n'inventent point de mode qui ne servent à cacher quelque défaut. Fa bala par haut pour celles qui n'ont point de hanches, celles qui en ont trop le portent plus bas. Le col long, & les gorges creuses, ont donné lieu à la Steinquerque; & ainsi du reste.

A G A T H E.

Ce qui m'embarasse le plus, c'est la coëffure. Je ne pourray jamais venir à bout d'arranger tant de machines sur ma teste; il n'y a pas de place pour en mettre seulement la moitié.

P A S Q U I N.

Oh, quand il s'agit de placer des fadaïses, la teste d'une femme a plus d'étenduë qu'on ne pense. Mais vous me faites souvenir que j'ay icy le livre instructif que la Coëffeuse a envoyé de Paris. Il s'intitule : *Les Elemens de la Toilette, ou le Système harmonique de la coëffure d'une femme.*

A G A T H E.

Ah! que ce livre doit estre joly!

L I S E T T E.

Et sçavant.

P A S Q U I N tirant un livre de sa poche.

Voicy le second tôme. Pour le premier, il ne contient qu'une Table alphabetique des principales piéces qui entrent dans la composition d'une Commode : comme,

*La Duchesse, le solitaire,  
La fontange, le chou,  
Le teste à teste, la culbute,  
Le Mousquetaire, le Croissant,  
Le firmament, le dixième Ciel,  
La pallissade, & la souris.*

A G A T H E.

Ah, Pasquin, cherche-moy l'endroit où le livre dit que se met la souris. J'ay un noeud de ruban qui s'appelle comme cela.

P A S Q U I N.

C'est icy quelque part : Attendez. *Coëffure pour*

P

338 ATTENDEZ - MOY

*racourcir le visage. Ce n'est pas cela. Petits tours blonds à boucles fringantes pour les fronts étroits, & les nez longs. Je n'y suis pas. Suplemens ingenieux qui donnent du relief aux jouës plates. Ouais! Cornettes fuyantes, pour faire sortir les yeux en avant. Ha, voici ce que vous demandez. La souris est un petit nœud de nompareille, qui se place dans le bois; nota qu'on appelle petit bois un paquet de cheveux heriffez, qui garnissent le pied de la futaye bouclée. Mais vous lirez cela à loisir. Allez vifte arranger votre toilette, je vous envoiray mon Maître si tôt qu'il aura finy une petite affaire.*

AGATHE.

Qu'il ne me fasse pas attendre au moins. Adieu, Lisette.

LISETTE.

Adieu, Agathe. On vient à bout de tout en ce monde, quand on sçait prendre chacun par son foible. Les hommes par les femmes, les femmes par les habits; ça il faut à present nous assurer de ton Maître.

PASQUIN.

Il est chez le Notaire, il faut qu'il repasse par icy pour aller chez Agathe, & je l'arrêteray pendant que tu iras te déguiser en veuve.

LISETTE.

Recapitulons un peu ce déguisement. Tu es bien seur que ton Maître n'a jamais veu la veuve?

PASQUIN.

Assurément. Sur la reputation qu'elle a dans Poitiers d'estre fort riche, mon fanfaron s'est vanté qu'elle estoit amoureuse de luy. Pour se vanger, elle a pris plaisir à se trouver masquée à deux ou trois assemblées où il étoit, de faire la passionnée; en un mot de se moquer de luy, trouvant toujours des excuses pour ne se point démasquer. C'est une gaillarde qui fait mille plaisanteries de cette nature pour égayer son veuvage.

LISETTE.

Puisque cela est ainsi, je contreferay la veuve comme si je l'étois.



PASQUIN.

Tant pis. Car on ne sçauroit bien contrefaire la veuve, qu'on n'ait contrefait la femme mariée. L'habit est-il prest ?

LISETTE.

Ouy.

PASQUIN.

Voila mon Maître qui vient.

LISETTE.

Amuse-le pendant que je me déguiseray ; & après, tu iras avertir Agathe qu'elle vienne nous surprendre, tu la feras écouter notre conversation, laisse-moy faire.

PASQUIN *seul.*

Comment luy tourneray-je la chose ? Mais il ne faut pas tant de façon avec mon Maître ; un homme qui se croit aimé de toutes les femmes, en est aisément la dupe.



SCENE VIII.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

**M**onsieur, Monsieur ?

DORANTE.

Ne m'arreste point, Agathe m'attend.

PASQUIN.

Ce n'est plus de mes affaires que je veux vous parler à present.

DORANTE.

Je meurs d'impatience de la voir. L'amour, Pasquin, l'amour ! Ah ! quand on a le cœur pris . . .



340 ATTENDEZ-MOY

PASQUIN.

Fait comme vous estes, Monsieur, je n'eusse jamais deviné que l'amour vous feroit perdre votre fortune.

DORANTE.

Que veux-tu dire par là ?

PASQUIN.

Que votre amour pour Agathe vous fait manquer cette veuve de cinquante mille écus.

DORANTE.

Hé, ne t'ay-je pas dit que la sottise est devenuë invisible à Poitiers ?

PASQUIN.

Apparemment elle vouloit éprouver votre constance, l'heureux moment est venu ; elle est icy, Monsieur.

DORANTE.

Est-il possible ?

PASQUIN.

Il n'y a rien de plus vray, & depuis que vous m'avez quitté . . . Mais n'en parlons plus, vous avez le cœur pris pour Agathe.

DORANTE.

Acheve, Pasquin, acheve.

PASQUIN.

Amoureux comme vous estes, vous ne voudriez pas compe un mariage d'inclination pour vingt mille érus, plus ou moins.

DORANTE.

Il faudra se faire violence. Avec vingt mille écus on achete un Regiment, on est utile au Prince, tu sçais qu'un Gentilhomme doit se sacrifier pour les besoins de l'Etat.

PASQUIN.

Entre nous, l'Etat n'a pas grand besoin de vous, puisqu'il vous a remercié de vos services à la teste de votre Compagnie.

DORANTE.

Parlons de la veuve, Pasquin,

PASQUIN.

La veuve est venuë ce matin de Poitiers pour vos beaux yeux , & depuis que vous m'avez quitté , on vient de m'offrir de sa part cent pistoles , si je puis livrer votre cœur.

DORANTE.

Je seray ravy de te faire gagner cent pistoles. J'aime à m'acquiter , Pasquin.

PASQUIN.

En rabatant sur les gages.

DORANTE.

C'a que faut-il faire , mon cher cœur ?

PASQUIN.

On est convenu avec moy , que le hazard ameneroit la veuve sous cet Orme dans un quart-d'heure.

DORANTE.

Bon.

PASQUIN.

J'ay promis que le hazard vous y conduiroit aussi.

DORANTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Il faut que vous vous promeniez sans faire semblant de rien. Elle va venir sans faire semblant de rien. Pour lors vous l'aborderez vous, en faisant semblant de rien, elle vous écoutera en faisant semblant de rien. Voila comme se font les mariages des Thuilleries.

DORANTE.

Parbleu , tu es un homme adorable.

PASQUIN.

C'a , préparez-vous à aborder la veuve en petit Maître , cachez-vous un œil avec votre chapeau , la main dans la ceinture , le coude en avant , le corps d'un côté , & la teste de l'autre ; sur-tout , gardez-vous bien de vous promener sur une ligne droite , cela est trop bourgeois.

DORANTE.

Ce maraut-là en sçait presque autant que moy.

342 ATTENDEZ - MOY  
PASQUIN.

Voicy l'occasion , Monsieur , de faire profiter les talens que vous avez pour le grand art de la minauderie. Ah ! si vous pouviez vous souvenir de cette mine que vous fistes l'autre jour à la Comedie : là , une certaine mine qui perdit de reputation cette femme à qui vous n'aviez jamais parlé.

DORANTE.

Que tu es badin !

PASQUIN.

Voicy la veuve , Monsieur , faites semblant de rien. Hem , semblant de rien.



SCENE IX.

DORANTE , PASQUIN ,  
LISETTE *en veuve.*

PASQUIN à Dorante , *en faisant signe à Lisette.*

N'Y a t'il rien de nouveau en Catalogne ? que dit-on de l'Allemagne ? vous avez receu des lettres de Flandres ? La promenade est bien deserte aujourd'huy. De quel costé vient le vent ? Mon Dieu , la belle journée !

DORANTE.

Pasquin , la veuve soupire.

PASQUIN.

Apparemment , c'est pour le deffunt.

DORANTE.

Il faut un peu la laisser ronger son frein. Elle est sensible aux bons airs Je me sers de mes avantages.

PASQUIN.

Vous avez raison , votre geste est tout plein de me-

SOUS L'ORME. 343

fite , & vous avez encore plus d'esprit de loin que de prés. Si elle vous entendoit chanter , elle seroit charmée, Monsieur ; ne sçavez-vous point par cœur quelque Impromptu de l'Opera nouveau ?

DORANTE.

Je vay chanter pour me desennuyer, un petit air que je fis à Poitiers pour cette charmante veuve. Hem.

DORANTE chante.

*Palsembleu , l'Amour est un fat , l'Amour est un fat.*

*Sans égard pour ma naissance ,*

*Il me fait soupirer , gemir , sentir l'absence ,*

*Comme un Amant du tiers Estat.*

*Palsembleu , l'Amour , &c.*

*Il n'est point de belle en France*

*Que je n'aye soumise à ce petit ingrat ;*

*Et pour toute recompense*

*Il m'enchaîne comme un forçat.*

*Palsembleu , l'Amour est un fat.*

PASQUIN après que Dorante a chanté.

Vous estes l'Amour , Monsieur.

DORANTE abordant la veuve.

C'est assez la faire languir. Ciel ! quelle aventure , Pasquin ? Je croy que voila mon aimable invisible dont je te parlois.

PASQUIN.

C'est elle-meme.

DORANTE.

Par quel bonheur , Madame , vous trouve-t'on dans ce Village ?

LISETTE.

J'y venois chercher la solitude , & pleurer en liberté.

PASQUIN.

Retirons-nous donc , Monsieur : Il est dangereux d'interrompre les larmes d'une veuve. La veuë d'un joly homme fait rentrer la douleur en dedans.

344 ATTENDEZ - MOY  
DORANTE.

Je vous l'ay dit cent fois, charmante spirituelle, je suis le Cavalier de France le plus spécifique pour la consolation des Dames.

L I S E T T E .

Un Cavalier fait comme vous ne sçauroit en consoler une, qu'il n'en afflige mille autres.

D O R A N T E .

Perissent de jalousie toutes les femmes du monde, pourvû que vous vouliez bien . . . . .

L I S E T T E .

Ah ! n'achevez pas, Monsieur, je crains que vous ne me fassiez des propositions que je ne pourrois entendre sans horreur ; car enfin il n'y a encore que huit ans que mon mary est mort.

P A S Q U I N .

Ah, Monsieur, vous allez r'ouvrir une playe qui n'est pas encore bien refermée.

D O R A N T E .

Ah, Pasquin, je sens que mon feu se rallume.

L I S E T T E .

Helas ! le pauvre deffunt m'aimoit tant !

P A S Q U I N .

Elle parle du deffunt, vos affaires vont bien.

L I S E T T E .

Il m'a fait promettre en mourant que je ne me remarierois point.  
( *En baissant la voix.* )

P A S Q U I N .

Profitez du moment, Monsieur : elle est femme ; & puisque sa parole baisse, il faut qu'elle soit bien foible.

L I S E T T E *begayant.*

Je tiendray . . . ma promesse . . . ou bien . . .

P A S Q U I N .

Elle begaye, il est temps que je me retire.



SCENE X.

DORANTE , LISETTE.

DORANTE

V A t'en. Nous sommes seuls , Madame , accordez-moy donc enfin ce que vous m'avez tant de fois refusé à Poitiers , levez ce voile cruel . . .

LISETTE.

Monfieur , l'affliction m'a fi fort changée . . .

DORANTE.

Hé , je vous conjure . . .

LISETTE *d'un ton de Prétienfe.*

Je ne dors point , la fatigue du caroffe , la chaleur , la pouffiere , le grand jour . . . vous me trouverez laide à faire peur.

DORANTE.

Je vous trouveray charmante.

LISETTE.

Vous le voulez ?

DORANTE.

Que vois-je ?

LISETTE.

Puisqu'il faut vous l'avouer , dés la feconde fois que je vous vis , je formay le deffein de faire votre fortune , mais je voulois vous éprouver. Ah , cruel ! falloit-il fi toft vous rebuter ?

DORANTE.

Hé ; vous avois-je vuë , Madame ?







## SCENE XI.

DORANTE, LISETTE, PASQUIN,  
AGATHE, *Pasquin amene Agathe pour  
écouter.*

AGATHE *à part.*

**C**'Est donc pour cela qu'il me faisoit tant attendre?

PASQUIN *à part.*

Ecoutez.

DORANTE.

Je l'avoué franchement ; à votre refus j'avois baissé les yeux sur une petite Fermiere, parce que je trouvois une somme d'argent pour nettoyer de gros biens que j'ay en direction, mais d'honneur, je ne l'ay jamais regardée que comme un enfant, une poupée avec quoy on se joue ; & depuis les charmantes conversations de Poitiers, vous n'avez point desemparé mon cœur.

AGATHE *à part.*

Le traître !

LISETTE.

Apparemment que je vous crois, puisque je veux bien vous donner ma main ; mais avant toute chose, il faut que vous disiez à Agathe, en ma présence, que vous ne l'avez jamais aimée.

DORANTE.

En votre présence ?

LISETTE.

Quoy, vous hésitez ?

DORANTE.

Nullement. Mais enfin, dire en face à une femme que je ne l'aime point, c'est l'assassiner ; le coup est

mortel, Madame, & je dois avoir des ménagemens pour une pauvre petite creature, qui ...

L I S E T T E.

Qui ?

D O R A N T E.

Qui, puisqu'il faut vous faire la confidence, a eu pour moy certaines foibleffes. Je suis galant homme.

A G A T H E *à part.*

Comme il ment !

D O R A N T E.

Mais, Madame, je quitte tout pour vous suivre. Je me laisse enlever, je vous épouse, faut-il d'autres marques de mon amour ?

L I S E T T E.

Au moins, je vous ordonne d'aller tout presentement rompre l'engagement que vous avez avec le pere.

D O R A N T E.

Oh, pour cela volontiers.

L I S E T T E.

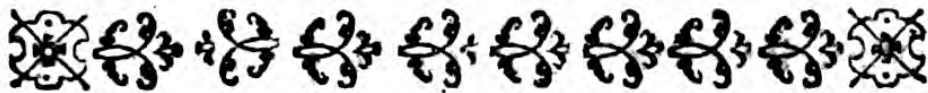
Allez promptement, & revenez dans une demi-heure m'attendre sous cet Orme.

D O R A N T E.

Je vay vous satisfaire.

L I S E T T E.

Sous l'Orme au moins.



## S C E N E X I I.

A G A T H E, L I S E T T E.

A G A T H E *n'osant aborder la veuve.*

**I**L faut que je sçache d'elle... Mais me feray-je connoistre apres ce qu'on luy vient de dire de moy ?

348 ATTENDEZ - MOY

L I S E T T E.

Mon Dieu , la jolie mignonne ! quelle est aimable !  
me voulez-vous parler ?

A G A T H E *n'osant l'aborder.*

Non.

L I S E T T E.

Mais je crois vous avoir veu quelque part. N'estes-  
vous pas la belle Agathe ?

A G A T H E *n'osant l'aborder.*

Je ne sçay pas.

L I S E T T E.

Ne craignez rien, ma bouchonne ; vous m'aviez en-  
levé mon Amant , mais je suis déjà vangée , puisqu'il  
vous a sacrifiée à moy.

A G A T H E.

Le traître !

L I S E T T E.

Vous estes bien fâchée , n'est-ce pas , de perdre un  
si joly petit homme ?

A G A T H E.

Je ne suis que fâchée de ce qu'il vous vient de dire  
desfaussetez de moy, il dit que j'ay eu des foibles pour  
luy ; ah ! ne le croyez pas au moins , Madame , c'est  
un méchant qui en dira tout autant de vous.

L I S E T T E *rit.*

Ha ha !

A G A T H E.

Vous riez; est-ce que vous me soupçonnez de ce que  
menteur-là vous a dit ?

L I S E T T E.

Dorant e ne sçauroit mentir , il est Gentilhomme.

A G A T H E.

Que je suis malheureuse ! Quoy vous croyez . . .

L I S E T T E *se dévoilant.*

Ouy , je croy . . .

A G A T H E.

C'est Lisette !

L I S E T T E .

Je croy, comme je l'ay toujours crû, que vous estes fort sage, & que Dorante est le plus grand scelerat. Mais je suis contente, vous avez tout entendu. Ce n'est pas la faute, comme vous voyez, si je ne suis qu'une fausse veuve. Hé bien, que vous dit le cœur presentement ?

A G A T H E .

Helas ! j'ay trahy Colin. Colin m'aime-t'il encore ?

L I S E T T E .

Il fera tout comme s'il vous aimoit ; & si-tost que vous luy aurez dit un mot, il ne songera plus qu'à se vanger de Dorante.

A G A T H E .

Ah ! qu'il ne s'y joüe pas. Dorante m'a dit qu'il estoit bien méchant.

L I S E T T E .

Il s'agit d'une vengeance qui servira de divertissement à toute nostre petite société galante. Il sera berné, qu'il ne manquera rien.



S C E N E X I I I .

C O L I N , L I S E T T E , A G A T H E

C O L I N *sans appercevoir Agathe.*

**P**Asquin me vient de dire que tout alloit bien pourveu que je patientisse ; mais quand je devrois tout gaster, je ne serois plus me tenir en place. Je fis trop amoureux.

A G A T H E *fâchée d'avoir trahy Colin.*

Ah ! Colin, Colin !

## ATTENDEZ-MOY

COLIN *appercevant Agathe.*

Ce n'est pas de vous au moins , que je dis que je fis amoureux : Il feroit beau voir que j'aime encore eune . . . ingratae !

A G A T H E.

Il est vray.

C O L I N.

Eune . . . infidelle !

A G A T H E.

Ouy , Colin.

C O L I N.

Eune changeuse !

A G A T H E.

Helas ! je n'aime pas trop à changer , mais c'est que cela me vint malgré moy tout d'un coup , parce que je n'avois jamais veu d'homme fait comme Dorante.

C O L I N.

Ouy , vous estes une traitresse.

A G A T H E.

Oh , pour traitresse , non. Ne vous avois-je pas averti que je voulois aimer Dorante ?

C O L I N *étouffant de colere.*

Eune . . . aouf , gnia pu moyen de retenir mon naturel. Baille-moy ta main.

A G A T H E.

Ah ! Colin ! que je suis fâchée . . .

C O L I N.

Ah ! que je fis aise , moy !

L I S E T T E.

Vous allez user toute votre tendresse , gardez-en un peu pour quand vous serez mariez , vous en aurez besoin. C'a , Dorante va venir m'attendre sous l'Orme , nous avons resolu de nous moquer de luy. Pierrot , Nanette & Licas nous doivent aider , ils sont là tout prests , les voicy. Qui vous a donc avertis qu'il estoit temps ?



SCENE XIV.

LISETTE, COLIN, AGATHE,  
NANETTE, LICAS, PIERROT.

NANETTE.

Nous avons vu de loin qu'elle se laissoit **baïser** la main par Colin, nous avons jugé . . .

COLIN.

C'est signe qu'al a retrouvé l'esprit qu'al avoit perdu.

AGATHE.

Que je suis honteuse, Nanette, d'avoir esté trompée par un homme !

NANETTE.

Helas ! à qui est-ce de nous autres que cela n'arrive point ? Mais nous allons faire voir à ce petit Coquet de Dorante, qu'il ne sçait pas son métier, puisqu'il donne le temps à une fille de faire des reflexions.

LISETTE.

Tous vos petits rôles de railleries sont-ils prests ?

NANETTE.

Bon ! nostre Licas & nostre Pierrot feroient un Opera en deux heures.

LISETTE.

Ouy, je vay vous donner votre rôle.

NANETTE.

Voicy Dorante, retirez-vous, c'est-à moy à commencer.

*Ils se retirent, Dorante vient au rendez-vous que la veuve luy a donné.*





## SCENE XV.

DORANTE, NANETTE, LICAS, &amp;c.

DORANTE.

**V**oicy à peu près l'heure du rendez-vous ; J'ay bien fait de ne point voir ny le pere ny la fille ; si la veuve m'alloit manquer , je serois bien-aïse de retrouver Agathe. J'entens des Villageois qui chantent, laissons-les passer.

*NICAISE finissant une Chanson à une Paysanne qui le fuit.*

NANETTE.

Mon pauvre Nicaïse , tu perds ton temps & ta chanson. Il est vray que je t'ay aimé , mais c'est justement pour cela que je ne t'aime plus. Ce sont là nos regles.

*NICAISE chante.*

*Lors que tu me promis sous cet Orme fatal ,  
Que je triompherois bien tost de mon Rival ,  
Tu m'en voulus donner une preuve certaine.*

*Ab ! que n'en ay-je profité !  
Je ne serois plus à la peine  
De te reprocher ton infidélité.*

NANETTE.

*Il est vray que ma franchise  
Fut surprise*

*Par tes discours trompeurs , & par ton air charmant ;  
Mais j'ay passé l'écueil du dangereux moment.*

*J'ay pensé faire la sottise ,  
Tu ne m'as pas prise au mot ,  
Tu seras le sot , tu seras le sot , tu seras le sot.*

Ces Poitevines sont galantes naturellement ; mais la veuve tarde beaucoup.



SCENE XVI.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

AH, Monsieur, nous joüons de malheur.

DORANTE.

Qu'y a-t'il donc ?

PASQUIN.

La veuve est partie, Monsieur ; une de ses tantes est venné l'enlever à ma barbe. Tout ce que la pauvre vrette a pû faire, c'est de sortir la teste par la portiere du carosse, & de me faire signe de loin, qu'elle ne laisseroit pas de vous aimer toujours.

DORANTE.

Se seroit-elle moquée de moy ?

PASQUIN.

Monsieur, j'ay scellé votre Anglois, le voila attaché à la porte ; si vous voulez suivre le carosse, il n'est pas encore bien loin.

DORANTE.

Pasquin, il faut aller au plus certain. Je vay trouver Agathe, & conclure avec elle. La voicy justement.





## SCENE XVII.

DORANTE, AGATHE, PASQUIN.

AGATHE *à part.*

**J**E vais bien me moquer de luy. Ha vous voila, Monsieur, il faudra donc que je vous cherche toute la journée ?

DORANTE.

Ah pardon, ma charmante, j'ay eu une affaire indispensable.

AGATHE.

N'est-ce point plutost que vous m'aurez fait quelque infidélité ?

DORANTE.

Que dites-vous-là, cruelle, injuste, ingrate ? J'atteste le Ciel . . . .

AGATHE.

Hé là, là, ne jurez point. Je sçay bien comme vous m'aimez.

DORANTE.

Mais vous qui parlez, est-ce aimer, que de pouvoir attendre jusqu'à demain ?

AGATHE.

Hé bien, marions-nous tout à l'heure.

DORANTE.

Dites donc au papa qu'il abrege les formalitez ; ces articles, ce contract me desesperent.

PASQUIN.

La sorte coutume pour les Amans qui sont bien pressés !

AGATHE.

Nous irons dans un moment trouver mon pere , & s'il nous fait trop attendre , nous nous marierons tous deux tous seuls.

LE CHOEUR chante derriere le Theatre.

*Attendez-moy sous l'Orme ,  
Vous m'attendrez long-temps.*

DORANTE.

Qu'entens-je ?

AGATHE.

C'est la nôce d'un nommé Colin. Vous ne le connoissez pas ?

PASQUIN *faisant un saut , va joindre la nôce.*  
Une noce ? ma foy je m'en vais danser.



SCENE XVIII.

DORANTE , AGATHE.

DORANTE.

Ils s'avancent , cedons-leur la place.

AGATHE.

Oh , il faut que je sois de cette noce-là.

DORANTE.

Quoy , vous pouvez differer un moment ?

AGATHE.

Si tôt que la noce sera faite nous nous marierons.

LE CHOEUR chante.

*Attendez-moy sous l'Orme ,  
Vous m'attendrez long-temps.*

DORANTE.

Pasquin , voicy bien des circonstances.

356    **ATTENDEZ - MOY**  
          **PASQUIN.**

C'est le hazard, Monsieur.

**DORANTE.**

En tous cas, il faut faire bonne contenance. Fort  
( *Dorante se mesle avec les Villageois* )  
bien, mes enfans. Vive la Poitevine, Menuet de Poi-  
tou. Courage Pasquin.

On chante.

*Prenez la fillette  
Au premier mouvement,  
Car elle est sujette  
Au changement :  
Souvent la plus tendre  
Qu'on fait trop attendre  
Se mocque de vous  
Au rendez-vous.*

**PASQUIN** *se mocquant de Dorante.*  
Nous sommes trahis, on nous berne, Monsieur.

**DORANTE.**

Cecy me confond.

**LISETTE** chante à Dorante.

*Vous qui pour heritage  
N'avez que vos appas,  
L'argent, ny l'équipage  
Ne vous manqueront pas ;  
Malgré votre reforme  
La veuve y pourvoira,  
Attendez-la sous l'Orme,  
Peut-estre elle viendra.*

**AGATHE** chante à Dorante.

*La fille de Village  
Ne donne à l'Officier  
Qu'un amour de passage,  
C'est le droit du Guerrier ;  
Mais le Contract en forme  
C'est le lot du Fermier,  
Attendez moy sous l'Orme,  
Monsieur l'Avanturier.*

S O U S L' O R M E. 357

COLIN chante,

*Un jour notre goulu de Chat  
Tenoit la soury sous la pate ,  
Mais al estoit pour ly tro delicate ,  
Il la lâchy pour prendre un rat.*

P A S Q U I N.

Voila de mauvais plaisans. Monsieur , votre cheval est scellé.

( *Dorante veut tirer l'épée.* )

PIERROT l'arrestant.

Tout bellement , où nous ferons sonner le toxin sur vous.

D O R A N T E.

Je viendray saccager ce Village-cy avec un Regiment que j'acheteray exprés.

L I S E T T E.

Ce sera des deniers de la veuve.

( *Dorante s'en va* )

Le Village le poursuit en dançant & chantant ,

*Attendez-moy sous l'Orme ,  
Vous m'attendrez long-temps,*

F I N.





## APPROBATION.

J'AY lû *les Menechmes* par ordre de Monseigneur le Chancelier, & n'y ay rien trouvé qui en doive empêcher l'impression, Fait à Paris ce 19 Decembre 1705.

Signé, FONTENELLE.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer une Comedie sous le Titre des *Menechmes*, & autres pieces de Théâtre du Sieur Regnard, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires: Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Exposant de faire ou faire faire l'impression desdites Comedies & Pieces de Theatre,

en telle forme, marge, caractère, en un ou plusieurs volumes, & autant fois que bon luy semblera, & de les vendre ou faire vendre par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois années* consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere en aucun lieu de notre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer & contrefaire lesdites Comedies & Pieces de Theatre en tout ny en partie, sous quelque pretexte que ce soit, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de 1500 l. d'amende contre les contrevenans dont un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, un tiers au Denonciateur, & l'autre tiers à l'Exposéant, & de tous dépens, dommages & interets: A la charge que ces Presentes seront registrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de ce jour, que l'Impression de lad. Comedie, & Pièces de Theatre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de les exposer en vente, il en sera mis deux exem-

plaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelipeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Presentes ; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin de ladite Comedie & Pièces de Théâtre, soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution des Presentes, tous actes requis & necessaires, sans autre permission, nonobstant clameur de Haro ; Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. - **CAR** tel est notre plaisir. **D O N N E'** à Versailles le vingt-septième jour de Decembre, l'an de grace mil sept cens cinq, & de notre regne le soixante troisieme. *Signé*, Par le Roy en son Conseil, **L E F E B V R E.**

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703 A Paris ce 6 Janvier 1706. Signé GUERIN, Synd.*









Maggs Bros. Ltd.

20.6.1988

[2AH.]

874335

ATL

